236 — Tome LXVI (4) 15 Avril 1907

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-huitième Année

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

HENRI ALBERT, JACQUES BAINVILLE, EDMOND BARTHÉLEMY,
R. DE BURY, FRÉDÉRIC CHARPIN, HENRY-D. DAVRAY, GEORGES EEKHOUD,
HENRY GAUTHIER-VILLARS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, C. LATREILLE,
HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
CHARLES MORICE, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, LOUISE READ,
WILLIAM RITTER, WANDA DE SACHER-MASOCH, THÉOPHILE,
et les signataires des réponses à notre consultation internationale :
LA QUESTION RELIGIEUSE

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVII

SOMMAIRE

N° 236. — 15 AVRIL 1907

Frédéric Charpin	*La Question religieuse. Enquête internationale*	577
C. Latreille	*Lamennais à La Chesnaie*	623
Edmond Barthèlemy	*Littérature et Démocratie : Hugo et l'esthétique de Guernesey* (fin).	638
Théophile	*Larisse*, conte	655
Jacques Bainville	*Rousseau et le Romantisme français*	661
Wanda de Sacher-Masoch	*Confession de ma vie. Mémoires de Mme de Sacher-Masoch* (fin)	677

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : XLII. Le Principe d'utilité*	709
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	713
Rachilde	*Les Romans*	717
Jean de Gourmont	*Littérature*	721
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	725
Henri Mazel	*Science sociale*	730
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	734
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	738
R. de Bury	*Les Journaux*	743
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	747
Henry Gauthier-Villars	*Musique*	748
Charles Morice	*Art moderne*	752
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	757
Henri Albert	*Lettres allemandes*	761
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	766
William Ritter	*Lettres tchèques*	773
Louise Read	*Variétés : Une préface à « Léa » de Barbey d'Aurevilly*	777
Mercvre	*Publications récentes*	781
—	*Echos*	782

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai d'UN MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 15, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e

LÉON SÉCHÉ

fred de Musset, *d'après des documents inédits*. Tome I. L'Homme et l'Œuvre, Les Camarades;

I, Les Femmes. Deux volumes in-18. Prix des 2 volumes..... 7 fr.

PIERRE LASSERRE

Romantisme français,

sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX^e

. Volume in-8..... 7.50

PIERRE LASSERRE

s Idées de Nietzsche sur Musique. Vol. in-18..... 3.50

RONSARD

vret de Folastries, publié sur l'édition originale

53 et augmenté d'un choix de pièces d'expression satirique et gauloise tirées des s originales, avec une notice et des notes par Ad. Van Bever. Portrait de Pierre nsard. Vol. in-18..... 3.50

J.-M. BARRIE

rgaret Ogilvy, trad. par Robert d'Humières. Vol. in-18..... 3.50

CARL SIGER

sai sur la Colonisation,

ne in-18..... 3.50

COLETTE WILLY

Retraite sentimentale,

n. Volume in-18..... 3.50

HENRIK IBSEN

ésies Traduction de Ch. de Bigault de Casanove, autorisée par l'auteur. Préface et Notes du traducteur. Vol. in-18..... 3.50

FÉLIX ALCAN, Éditeur, 108, Boulevard St-Germain, Pari

Viennent de paraître

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAIN

LA CONFÉRENCE D'ALGÉSIR

HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE LA CRISE MAROCAINE

Par **André TARDIEU**

Premier secrétaire d'ambassade honoraire.

1 fort vol. in-8 .....

Cambon et la Révolution française, par **F. BORNAREL**, de lettres. 1 vol. in-8 ....

Les missions et leur protectorat, par **J.-L. de LANESSAN** in-16.....

Histoire du mouvement syndical en France (1789–1
par **PAUL LOUIS**. 1 vol. in-16..... .....»

Études et Leçons sur la Révolution française, par **A. AU**
professeur à la Sorbonne. *5e série.* 1 vol. in-16.....
PRÉCÉDEMMENT PARUES : *1re, 2e, 3e et 4e séries.* 4 vol. in-16, chacun.....

La France moderne et le problème colonial. TOME I tradi
les idées nouvelles. — La réorganisation administrative. — La reprise de l'ex
(1815-1830), par **Christian SCHEFER**, professeur à l'Ecole des Sciences politique
in-8.....

Psychologie du socialisme, par **Gustave LE BON**. *Cinquième éditi*
et corrigée. 1 vol. in-8.....

Essai critique et théorique sur l'association en
chologie, par le Dr **Paul SOLLIER**. 1 vol. in-16.....

Éléments de philosophie biologique, par **F. LE DANTEC**, cl
cours d'embryologie gé
la Sorbonne. 1 vol. in-16.....

L'art et l'hypnose, **Interprétation plastique d'œuvres littéraires et m**
par **E. MAGNIN**, professeur à l'Ecole de Psychologie
du Prof. Th. FLOURNOY. Illustrations de F. BOISSONAS. 1 vol. gr. in-8, avec gra
planches, cartonné.....

De la croyance en Dieu, par **Clodius PIAT**, agrégé de philosophie,
ès lettres, professeur à l'Ecole des Carme
in-16.....

L'individu, l'association et l'État, par **E. FOURNIÈRE**. 1 vol
la *Bibliothèque générale des*
sociales, cart. à l'angl.....

Courrier Européen

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, Boulevard Raspail. — PARIS (XIVe)

COMITÉ DE DIRECTION

IIEL SÉAILLES, Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS**, Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI**, Professeur à l'Université de Rome

BJÖRNSON — **NICOLAS SALMERON**, Ancien Président de la République Espagnole, Professeur à l'Université de Madrid. — **J. NOVICOW**

Orateurs de premier rang de tous les pays, informations originales, alités, échos, documents inédits. — Indispensable à toute personne ant suivre le mouvement politique international.

Un numéro : France, 25 centimes ; Union, 30 centimes.
bonnement : France, un an, 12 fr. ; six mois, 7 fr. ; trois mois, 3 fr. 50.
Union, un an, 15 fr. ; six mois, 8 fr. ; trois mois, 4 fr.

ourrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son ement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES ant en volumes à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE SOCIOLOGIE.

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1907. — QUATRIÈME ANNÉE

es. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences, s-rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute ngue. « **La Balance** » annotera tous les livres nouveaux qui lui seront trans- uelque langue qu'ils soient. « **La Balance** » paraît chaque mois en livraisons d'un ormat, avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampes des meilleurs artis- ses et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union Postale — **18 fr. par an.**

Directeur : SERGE POLIAKOFF.

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

IL MARZOCCO

ANNO XII

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

tore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIETO

o di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
iù autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	ANNO	SEMESTRE	TRIMESTRE
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

Librairie C. REINWALD — SCHLEICHER FRÈRES, Édi
PARIS — 61, rue des Saints-Pères, 61 — PARIS

BIBLIOTHÈQUE RATIONALISTE

EN VENTE :

Ernest **HAECKEL**

Les Merveilles de la Vie

Un volume grand in-8..... 2

Les Énigmes de l'Univers

Un volume in-8 écu..... 2

Religion et Évolution

Un volume in-8 écu..... 1

Origine de l'Homme

Un volume in-8 écu..... 1

Le Monisme

Un volume in-8 écu..... 1

Charles **DARWIN**

L'Origine des Espèces

Un volume grand in-8..... 2

Louis **BUCHNER**

Force et Matière

Un volume in-8 écu..... 2

Guillaume **BÖLSCHE**

Descendance de l'Homme

Un volume in-8 écu avec figures..... 1

Arnold **DODEL**

Moïse ou Darwin?

Un volume in-8..... 1

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

LA QUESTION RELIGIEUSE

ENQUÊTE INTERNATIONALE [1]

—

l est incontestable que les études religieuses ont pris, durant ces nières années, un développement extraordinaire; jamais peut-être, uis la Réforme, on n'avait montré une telle curiosité pour tout qui concerne la religion, un tel travail d'érudition, de critique et propagande. C'est la publication, dans tous les pays, d'ouvrages tout premier ordre sur les questions religieuses ; c'est la création l'extension de revues consacrées à la philosophie religieuse, à istoire des religions, à la polémique; c'est enfin le nombre toujours is grand de conférences et de cours réguliers où l'on étudie l'idée igieuse dans toutes ses manifestations. Faut-il rappeler les ensei- ements qui sont donnés, en France, au Musée Guimet, à l'Ecole atique des Hautes Etudes, au Collège de France, à l'Ecole d'An- opologie, au Collège Libre des Sciences sociales, à l'Ecole des utes Etudes sociales, dans les écoles confessionnelles, dans nos verses Facultés, et particulièrement la création récente, à la Sor- nne, de plusieurs chaires d'histoire religieuse ?... A la faveur de te activité, les doctrines se précisent. On voit se former des écoles uvelles. Le débat religieux prend plus de netteté et de vigueur. Il produit, au sein de chaque confession et de chaque groupe philo- phique, une sorte d'effervescence.

Tandis que, dans le domaine de la spéculation, nous constatons te curiosité et ce travail, nous voyons aussi la religion mêlée à de

1) Une table alphabétique des signataires des réponses publiées dans le présent néro a été placée à la fin de la série.

grandes luttes politiques et sociales. Dans toutes les nations eu
péennes, et l'on pourrait presque dire dans toutes les nations, la qu
tion religieuse est passée au premier plan.

Nous voyons partout des luttes engagées contre les doctrines re
gieuses, contre une religion ou au nom d'une religion : en Fran
la Séparation des Eglises et de l'Etat ; en Angleterre, les débats s
l'enseignement ; en Allemagne, la querelle entre le gouvernement
le Centre catholique ; en Italie et en Espagne, les manifestations an
cléricales ; en Russie, l'hostilité de l'orthodoxie autocratique contre
libéralisme ; dans tout l'Orient, des conflits de race qui se traduise
le plus souvent par des conflits d'Eglise ; en Extrême-Orient, la v
toire remportée par la civilisation japonaise sur une nation ch
tienne.

En présence de cette situation, il nous a semblé qu'il serait d'
haut intérêt de réunir, pour les publier dans le *Mercure de Fran*
les opinions d'un certain nombre de nos contemporains sur
question suivante :

**Assistons-nous à une dissolution ou à une évol
tion de l'idée religieuse et du sentiment religieux ?**

Nous commençons aujourd'hui la publication intégrale des répo
ses qui nous sont parvenues, et que nous donnons sans aucun co
mentaire.

FRÉDÉRIC CHARPIN.

★

M. Th. Ribot

de l'Académie des Sciences morales et politiques, Directeur de la *Rev
philosophique*.

Il est certain que les préoccupations religieuses, faibles il y
un demi-siècle, ont envahi la génération actuelle et s'affirme
par la formation de sociétés multiples, par la propagande et l
polémiques, par des livres et articles de plus en plus nombreu
Toutefois, la situation me paraît assez complexe.

Il y a d'abord ceux qui, indifférents ou hostiles à toute form
religieuse, espèrent qu'une organisation nouvelle de la socié
suffira au bonheur de l'humanité et la dispensera de tout b
soin d'un au-delà et de consolations extra-terrestres. Quoiqu
leur nombre semble grandir, je ne crois pas qu'il en résul

ur l'avenir une dissolution du sentiment religieux. J'appuie a conjecture sur l'expérience. Depuis que l'homme a une hisire, je constate qu'aucun des besoins et désirs qu'il a manistés dès l'origine n'a disparu, et les religions ont tenu un si and rôle dans le monde qu'il faut bien admettre qu'elles nt profondément enracinées dans la nature humaine. La culre scientifique dont on s'est prévalu pour les remplacer répond des nécessités très différentes.

Je ne parle pas de ceux pour qui la religion n'est qu'une abitude inculquée dès l'enfance, une routine irraisonnée ; ni e ceux pour qui elle n'est qu'un moyen de défense sociale et ui la soutiennent sans y croire.

Reste le groupe assez nombreux de ceux qui sentent et penent avec désintéressement. Or, il m'est impossible de ne pas oter le vague extrême de leur religiosité. Chez beaucoup c'est ne manière de dilettantisme : aucun *credo* ayant quelque onsistance. En lisant leurs livres et surtout leurs revues, je les ouve tour à tour catholiques, protestants, gnostiques, boudhistes, brahmanistes, même épris de religions orientales teintes (l'islamisme fait défaut, peut-être à cause de son onothéisme sec et de sa nudité rituelle). Leur fond est le ysticisme, état d'âme à peu près identique dans tous les emps et dans tous les pays. Il y a plus : cette religion peut se ransformer en esthétique et peut s'exprimer sous une forme ttéraire, musicale, plastique, mais toujours vague et difuente. Elle peut même préférer un travestissement d'apparence cientifique, et nous avons l'occultisme et ses variétés qui a evu de nos jours une floraison imprévue.

En somme, toutes ces manifestations, et d'autres que j'onets, dérivent d'une même source, portent la même empreinte. e n'y vois rien d'extraordinaire : c'est un *moment;* il s'en est encontré de semblables dans l'histoire. Les diverses généraions ont leur marque propre : l'une aime l'aventure, une autre st positive, l'une est précise et a besoin de voir clair, l'autre e plaît dans l'imprécision : à mon avis, cette dernière marque révaut actuellement. Je le répète, ce n'est qu'un moment ; mais par son action dissolvante sur les formules trop rigides, ette religiosité rêveuse doit aider à l'évolution du sentiment religieux. Je crois donc à une transformation.

★

M. Kuyper

Ancien Président du Conseil des Ministres des Pays-Bas.

La religion, étant un lien entre Dieu et l'homme, suppos une double action, l'une de Dieu sur l'homme, l'autre d l'homme vers Dieu.

L'efficacité de l'action de Dieu sur l'homme dépend e grande partie de la réceptivité de sa mentalité, et cette récep tivité à son tour dépend tant de sa disposition personnelle qu de l'état d'esprit de son ambiance.

Cet état d'esprit pour le moment est en général défavorabl au développement de la réceptivité religieuse. L'histoire nou enseigne que souvent la baisse et la hausse se sont entresuivie sur le terrain religieux. De là nulle cause pour croire à un dissolution, soit de l'idée religieuse, soit du sentiment reli gieux. A présent, après la lumière nous tâtons dans l'obscu rité, mais aussi sur ce point vaut l'adage *post tenebras lux*.

Ceci a trait à la religiosité de la multitude, et ne s'appliqu pas au cas où l'action de Dieu sur l'homme prend le carac tère d'une force spirituelle extraordinaire. Dans cette supposi tion, l'acte de Dieu surmonte le manque de réceptivité dan l'individu et pénètre le cœur jusqu'au fond. De là, dans notr temps, comme en tout siècle, des croyants fervents et con vaincus.

Tant pour la religiosité générale que pour cette actio divine intense, l'évolution ne fait jamais défaut. Le progrè se poursuit sans cesse. La lutte même fortifie, corrobore e approfondit. Après ce temps de défaillance suivra une period de réceptivité religieuse renouvelée, qui surpassera en intensit la réceptivité religieuse du passé.

★

M. Thureau-Dangin

de l'Académie française.

Excusez-moi de ne pas vous répondre. Je me suis fait une

i de me dérober aux interviews et aux interrogatoires. 'ailleurs votre enquête même est une réponse. Si nous sistions à une dissolution de l'idée religieuse, on ne verrait s les esprits occupés à ce point de religion. Les choses mor- s ne font pas tant parler d'elles.

★

M. G. Sergi

Professeur d'anthropologie à l'Université de Rome.

A mon avis, l'état actuel de lutte et les manifestations anti- éricales qui se produisent avec plus ou moins d'acuité dans s nations catholiques, ne peuvent être considérées comme ne tendance vers la dissolution de l'idée religieuse et du sen- ment religieux, ni comme une marche vers l'évolution reli- ieuse.

Ce phénomène pourrait plutôt s'expliquer comme une phase t un épisode du moment historique dans lequel nous sommes, 'est-à-dire du mouvement vers l'émancipation universelle de oute autorité oppressive.

Tout le mouvement ouvrier pour l'émancipation de classe, a rébellion contre toute autorité politique, la diminution — ui va presque jusqu'à l'annulation — du pouvoir monarchi- ue démontrent clairement la réalité de ce grand moment istorique,

L'autorité ecclésiastique reste encore ferme et inébranlable vec toute la hiérarchie médiévale, qui pèse lourdement sur la conscience humaine, en voulant se conserver comme théocra- ie en dehors des lois communes, et qui, comme un polype monstrueux, envahit la vie dans toutes ses manifestations actives : politique, économie sociale, enseignement.

La révolte est donc naturelle contre une telle oppression au moment où les peuples se mettent à lutter pour se libérer des oppressions politiques et sociales.

Sans qu'on puisse en tirer une idée nette de dissolution et sans y voir non plus un fait d'évolution religieuse, la religion est emportée dans ce mouvement général.

Une dissolution religieuse, prise au sens que les peuples

s'émanciperaient de toute religion, est impossible : ils sont ils seront toujours peu nombreux ceux qui s'élèvent à une te hauteur. Une évolution religieuse n'est pas davantage conc vable ; nous ne sommes plus au temps de Luther et de Calvin une réforme religieuse voulue et établie n'est aujourd'h acceptée par personne.

Pourtant il pourra résulter de cet état de choses une liber de culte et, par suite, une multiplication de sectes religieuse avec le relâchement de la hiérarchie, pour laquelle le Vatica combat désespérément parce qu'il combat pour son autorité pour son existence.

☆

M. Alfred Fouillée

Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

« Dissolution ou évolution ? » — Les deux à la fois. Phi sophes et sociologues se méfient des solutions simples, q enchantent les politiciens. Ne voir qu'une chose là où il y a dix, quelle force cela donne pour agir, et surtout pour pa ler !

I. — Nous assistons à une *dissolution* (extrêmement lente discontinue) des religions *positives*. J'entends par là ces ph losophies populaires et traditionnelles, toutes de croyanc d'imagination et de sentiment, qui se traduisent sous la trip forme des *mythes*, des *dogmes* et des *rites*. Pour échapper la dissolution, certaines religions se solidifient, se pétrifien se proclament immuables et infaillibles, se font de plus en pl hiérarchiques, autocratiques, « impérialistes » ; d'autres, plus en plus muables, libérales et républicaines, passent à l'ét fluide, se vaporisent jusqu'à s'évanouir dans l'éther métaph sique. En réalité, sous les apparences de la solidité même, y a partout désagrégation de l'enveloppe littérale, au profit l'esprit animateur, qui est l'idée religieuse.

II. — Mais, en même temps que cette dissolution, no voyons se produire une évolution de l'*idée religieuse* ell même. Cette évolution (combien lente ! avec combien de d tours et de retours !) s'opère dans le sens de la philosophie

la morale. L'idée religieuse, en s'épurant, devient idée philosophique; conception de l'infini et du parfait, de la vie idéale de l'idéale destinée. Le sentiment religieux devient sentiment philosophique des bornes de la science, sentiment moral du progrès indéfini qui reste à accomplir vers la parfaite moralité et vers la parfaite félicité, ces deux objets des plus hautes aspirations humaines.

III. — Y aura-t-il jamais absorption complète de la religion dans la philosophie et dans la morale ? — Pour cela il faudrait voir entièrement disparaître : 1° tout élément mythique et symbolique ; 2° tout élément plus ou moins dogmatique, constitué par des croyances collectives et traditionnelles, imposées par le milieu social ; 3° tout élément de rite, c'est-à-dire de pratiques également traditionnelles et commandées par le milieu. Cette disparition est bien lointaine. Jusque dans la philosophie et la science, songez qu'il y a du symbolique et même du mythique, du convenu et du traditionnel, du machinal et je dirai presque du rituel. Le moulin à équations des algébristes, qui tourne selon la formule, n'est pas sans une lointaine analogie avec le moulin à prières des Orientaux, qui tourne selon le rite. La différence, que je ne méconnais pas, c'est le succès du premier dans le monde réel, tandis que le succès de l'autre dans le monde idéal est fort problématique.

A la *limite* seulement, on entrevoit *l'irréligion de l'avenir*, si merveilleusement décrite dans le chef-d'œuvre de Guyau ; la pure religion serait devenue pure philosophie et pure morale.

IV. — Ce qui est certain, c'est que la science positive ne suffira jamais à l'humanité, qui a d'autres besoins vitaux que les besoins matériels. L'homme ne se contentera jamais de ce qu'il voit et de ce qu'il touche.

> Le mystère lui parle, et l'exhorte et l'élève
> Du sommeil où l'on dort au sommeil où l'on rêve.

La philosophie est un effort pour passer de ce sommeil où l'on rêve, et qui est la religion, à la veille où l'on pense. Mais, à vrai dire, nous ne secouons jamais complètement notre sommeil, pas même les savants, dont quelques-uns rêvent parfois qu'ils sont tout à fait éveillés et qu'ils voient les choses telles qu'elles sont : — Je les compte et je les pèse, donc je les con-

nais. — Donc vous ne les connaissez pas, répond la philos phie. La vraie science, si elle mesure son étendue, doit aus apercevoir ses limites, dont la détermination est une des tâch de la philosophie. Cette grande et vraie science, conscien de sa puissance, mais aussi de son impuissance, qu'Alb Durer a représentée sous les traits d'une déesse pensive q l'œil empreint de mélancolie, contemple l'insondable dans l'é pace, dans le temps, dans la pensée, dans la vie, dans l'êt Savants et philosophes, ayons donc moins de superbe ; to en combattant avec énergie la superstition et l'ignorance, ga dons quelque clémence envers les mythes métaphysiques, sy boles de hautes vérités morales, qui rendent aujourd'hui moralité moins dure aux déshérités de la vie, — en attenda le paradis sur terre que prophétise le socialisme lorsqu'il fait lui-même religion. Nul « geste », si « magnifique » soit- ne doit éteindre aucune des lumières de la conscience ; il fa seulement, par la clarté de la pensée libre, les dégager leurs ombres.

★

R. P. Bernard Allo

de l'Ordre des Frères-Prêcheurs,
Professeur à l'Université de Fribourg (Suisse).

Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution l'idée religieuse? Aux deux, selon moi. Partout où l'idée rel gieuse n'évolue pas, elle se dissout, à moins de subsist pétrifiée en des intelligences partiellement pétrifiées auss Mais entendons-nous. Cette évolution ne mène pas au « Sym bolo-fidéisme » ; puis, toute dissolution n'est pas la mort totale

Car il reste un minimum de sentiment religieux déguis même sous certains athéismes. En dehors de la foule des fr voles et des plus bas dégénérés, trouverait-on un homme pure ment *areligieux* ? Il n'est déjà plus si élégant d'être agnost que. Autrefois, des simples adoraient la « Science ». Aujour d'hui, c'est tel idéal social ou esthétique, qui crée des force de conviction, même des sacrifices absolument disproportion nés soit à sa relative perfection, soit à la valeur philosophiqu

sa théorie. Je vois, avec d'autres, en ces convictions extra-ionnelles, un succédané — très insuffisant — de la foi reli-use. C'est que l'homme sent avec autant d'angoisse que jamais oif du Bonheur absolu, qui le pousse à transformer ce monde énoménal en *Au-delà*, sans voir la naïveté de cette apo-ose. Faute de croire à Dieu, on déifie tout. Et si l'expé-nce réveille en nous le sens critique, nous devenons pes-histes — ou chrétiens. En tous cas, le *sentiment* religieux, us forme d'aspiration ou de désespoir, ne paraît guère en isse.

Voilà pour le présent; mais l'avenir!

Concevons-nous un jour où les masses, grâce à la crédulité ivinisante que l'enseignement officiel y développe toujours, raient tout à fait tombées dans les bas-fonds de ce « Scien-me » dont s'affranchissent les penseurs, et même les vants? Alors les personnalités élevées et cultivées auraient sage exclusif d'une foi religieuse? Ainsi, dans l'Inde, un btil idéalisme coexiste aux grossièretés de l'animisme et de magie, cette philosophie et cette science d'antan. Bhagavat moi, à toi les lingams.

La chose pourrait être, si la foi future s'appelait bouddhis-e, théosophie, ou même protestantisme. Mais l'homme veut ser son espérance sur l'institution d'une Réalité consistante transcendante dans l'Au-delà; l'homme moderne la veut emièrement critique, ensuite sociale, universelle. Alors quel enir pour ce dilettantisme douloureux, le bouddhisme littéraire? pour les « religions de l'Humanité », ces sentimenta-tés pures? pour l'anarchisme aristocratique des « chrétiens béraux »? pour l'orthodoxie protestante, qui ne tient plus evant l'Histoire?

Reste le catholicisme. Avec ses certitudes définies, il est aliste et optimiste, immuable et souple, hiérarchisé et pro-ressiste, social et transcendant à la critique. Ennemi des astes, étant éminemment fraternel, démocratique, offrant une atisfaction rationnelle à l'idéalisme comme aux besoins reli-ieux les plus concrets, il a chance, une fois mieux connu et pprofondi, de reconquérir les masses par les chefs de la ensée.

Ma foi personnelle me garantit qu'il le fera.

★

M. Ludovic Halévy

de l'Académie française.

Ne comptez pas sur moi pour votre enquête, car je me co
sidère *comme un de vos contemporains les* MOINS *autorisés*
répondre à de telles questions.

P. S. — Je suis de ceux qui lisent votre excellente *Rev*
avec le plus vif intérêt. Cela, je peux le dire et j'ai grand pl
sir à vous le dire.

★

Comte de Romanones

Ancien ministre (Madrid).

L'époque contemporaine est témoin de deux grandes bata
les : sur le terrain philosophique, entre la raison et la révé
tion ; sur le terrain politique, entre cléricaux et anticléricau
et cette double lutte, quelle que soit la religion positive q
serve d'enseigne pour la division des camps. Le christianism
ses conceptions cosmologiques, ses livres sacrés et ses dogm
sont des barrières ouvertes à toutes les pensées, comme l
esprits chrétiens se sont vus mis en brèche et sans défen
devant l'irruption de tous les doutes. La philosophie allemand
depuis Kant, a ébranlé les ciments des croyances ; à *repens*
la pensée germanique, comme l'affirme Taine, les âmes latin
ont eu une floraison de vacillations et de questions révélatrice
L'évolutionnisme darwinien et spencérien ouvrit des sillons
clarté dans les ténèbres soudainement rompues par l'ébranl
ment de l'autorité religieuse. La critique savante, l'éruditio
et l'exégèse des Strauss et des Renan compléta l'œuvre
ceux-là. Ainsi la mentalité nouvelle des Allemands, des Angl
Saxons et des Français a préparé cette crise de la conscien
religieuse qui a jeté au public dans tous les pays civilisés u
montagne de papier imprimé sur les questions de croyance
de religion.

L'influence des penseurs sur la foule a été considérable du-
t le dernier tiers du siècle passé. La propagande sociale a
té avec elle les semences de la fermentation religieuse. De
r côté, les religions positives, spécialement les trois grands
neaux du christianisme, ont perdu en Europe leur contact
c la multitude. Les foules et les églises se regardent depuis
emps comme des étrangères, ainsi que le faisait remarquer,
haut d'une tribune française, Mgr Ireland. Sur cet éloigne-
nt du peuple français, rien n'est plus instructif et plus con-
ncant que les tableaux tracés dernièrement par le P. J.
aptain dans l'*Irish Rosary*. Dans le champ abandonné par
églises a crû abondamment l'herbe ennemie. Et comme,
ns le peuple, les idées se transforment nécessairement en
timent, on vit dans tous les pays se condenser et se propa-
dans la vie publique le sentiment anticlérical. Les premiers
cs de ce mouvement passionnel eurent lieu contre les pri-
ges politiques et contre les faveurs et cristallisations socia-
dont, sous une forme ou sous une autre, jouissent partout
représentations ecclésiastiques. Il s'engagea des combats
alogues à ceux qui firent du XVIIIe siècle le siècle de la raison
r excellence, bien qu'avec les changements imposés par le
t que les nouvelles luttes se déroulent au sein de sociétés
mocratiques. Les hommes publics enfin, placés entre les
nseurs et le peuple, point de jonction entre l'idée qui guide
le sentiment qui fonce, assumèrent la responsabilité de si-
naler à ces volontés dispersées les institutions légales sur les-
uelles devait se concentrer leur action.

Et voici organisé le mouvement anticlérical qui s'éveille et
répand dans tous les pays. La France expulse les congréga-
ons et sépare les Eglises et l'Etat ; l'Angleterre livre des com-
ats autour du *bill* sur l'enseignement ; l'Allemagne s'insurge
ontre l'influence exercée par le centre catholique ; la Russie
oit se briser le prestige de son orthodoxie liée au sort d'une
utocratie en ruine ; l'Espagne et l'Italie enfin se trouvent se-
ouées par les ardentes explosions de multitudes qui s'émanci-
ent de leur tradition religieuse et par l'appareil belliqueux
'autres multitudes qui mettent leur honneur dans la conser-
ation d'un ordre ecclésiastique séculaire, incompatible de tou-
s manières avec l'âme complète, riche et variée de la civili-
tion moderne.

Le phénomène se produit donc chez les penseurs, dans l peuple et dans la vie publique. Ce n'est pas une question sim plement politique : c'est une crise plus profonde, une cris religieuse qui a ses dérivations naturelles dans les trois or dres de l'activité psychique : l'intelligence, le sentiment et l volonté. En présence d'un problème humain si décisif, il es permis de se demander : Dans cette crise de la conscience l'idée et le sentiment religieux se dissolvent-ils ? Evoluent-ils Quel sentier s'ouvre devant notre pénible, mais inéluctabl poursuite de l'idéal ultraterrestre?

Il n'y pas,évidemment, une dissolution de l'idée et du sen timent religieux. L'histoire enregistre beaucoup de crises spi rituelles semblables à celle que nous traversons, sans qu'en au cune d'elles ait péri la puissance religieuse de l'espèce. Un de plus remarquables penseurs français a écrit : « Ce qui appar tient à l'humanité et par conséquent sera éternel comme elle c'est la nécessité religieuse à laquelle ont correspondu jusqu'à aujourd'hui toutes les grandes conjonctions de doctrine et d cérémonies. » « La sensation de notre dépendance vis-à-vi d'un pouvoir plus haut, a dit Schleiermacher, est l'origine d sentiment religieux. » Cette sensation ne s'est pas évanoui chez les multitudes. La science moderne a élargi le cercle d nos regards, a éclairci un grand nombre des relations des cho ses, mais au delà se trouve,toujours impérieux, infini et mue le domaine où réside le suprême Pouvoir dont nous dépen dons.

Mais l'idée et le sentiment religieux évolutionnent sans con teste avec une grande rapidité. Particulièrement le monde chré tien marche vers de plus hautes conceptions de la foi en la quelle il croit. Pour cela, aucune époque historique peut-être, ni même le XIIIe siècle, n'a été si profondément chrétienne que la présente. L'essence éthique de la doctrine de Jésus va s'in corporant avec rapidité dans les aspirations sociales : et les principes de liberté, d'égalité et de fraternité, nerf des démo craties contemporaines, conquêtes idéales où tend l'évolution politique actuelle, sont l'écho de la prédication chrétienne, les rejetons vigoureux des semences placées par Jésus dans la conscience de l'humanité.

Les différentes églises se sont déclarées incompatibles avec ces aspirations sociales,dans le profond desquelles court, con-

fessée ou non, la sève religieuse. L'orthodoxie catholique, comme l'orthodoxie schismatique ont anathématisé les efforts en route vers la réalisation du contenu chrétien. Ainsi, en Italie, elle condamne la démocratie chrétienne ; en France, elle lutte contre la République ; en Russie, elle s'allie avec l'autocratie ; en Angleterre, elle combat la laïcisation de l'enseignement ; en Espagne, elle maudit le libéralisme. Et, placée dans cette situation, l'orthodoxie des églises constituées souffre d'un formidable ébranlement dans son autorité et dans son prestige. Les phases de la bataille engagée sont distinctes : conquête du droit constitutionnel en Russie ; indépendance de l'Etat en France ; revendication des prérogatives de la Couronne en Espagne. Le fond est le même partout : évolution de l'idée religieuse qui rend les peuples plus profondément et plus substantiellement chrétiens, et évolution du sentiment religieux qui élève les peuples contre les prétentions des églises constituées à s'opposer à cette évolution pour des fins et par des moyens purement politiques. Ainsi le mot de combat est contre l'intromission des représentations théocratiques dans la sphère du pouvoir civil, quel que soit le champ sur lequel se livre la bataille.

Et ce caractère de l'évolution à laquelle nous assistons s'apprécie avec plus d'exactitude si l'on observe la vitalité et les progrès des confessions positives aux Etats-Unis. La violence des luttes anticléricales n'existe pas dans l'Amérique du Nord. Les églises n'ont pas eu recours aux moyens politiques pour s'opposer à l'évolution de l'idéal religieux dans l'étendue de la doctrine chrétienne. Et l'évolution s'est réalisée ; mais en même temps les églises évoluaient aussi. L'harmonie ne s'est pas rompue. Et il est digne d'étude, le contraste qu'offre le catholicisme du cardinal Gibbons et de l'archevêque Ireland avec le catholicisme européen, et parculièrement avec le catholicisme espagnol. Là-bas, la communion entre les multitudes et les temples est étroite ; en peu d'années on a atteint le chiffre de douze millions de catholiques. Dans les sociétés du vieux continent, le divorce lamentable subsiste. Elles sont désolantes pour le croyant, les statistiques qui accusent la crise de la piété catholique en France ; et en Espagne on marche avec rapidité à un antagonisme entre clergé et le peuple, dont les symptômes précurseurs apparaissent clairement cha-

que fois que le vent de quelque agitation secoue les passi populaires.

Le terme de la crise actuelle se trouvera partout dans triomphe de la liberté qui est dogme chrétien et dogme phi sophique en même temps. Les orthodoxies intransigeantes dominatrices abandonneront l'autorité politique qui ne le appartient pas et reviendront à leur domaine propre, qui purement spirituel. Sur ce domaine elles rencontreront flots de piété sincère, anxieux de couler vers des dogmes d mour et de respect pour la divinité. Les églises chrétienn découvriront des champs d'action illimités qui aujourd'h sont abandonnés. La doctrine sublime de Jésus trouvera chemins d'activité féconds dans les entrailles sociales aujo d'hui laissées à elles-mêmes. Une évolution des institutio ecclésiastiques correspondra à l'évolution du sentiment huma Et la conscience religieuse, sublimée, ennoblie par les épu tions auxquelles l'a soumise la pensée moderne, sortira p robuste et plus forte de cette crise, pour guider l'Huma vers de nouveaux destins. Parce que la foi en Dieu, quel soit le nom sous lequel il est invoqué, ne peut mourir.

★

M. Théophile Braga

Professeur de littérature portugaise à l'Ecole des lettres de Lisbonn

L'*Idée* et le *Sentiment* ont séparément évolué au cours l'ascension humaine.

En établissant l'harmonie mentale de la subjectivité et l'objectivité, à travers l'élaboration des conceptions scient fiques et des généralisations philosophiques, l'Idée se disc plina; en abandonnant toute préoccupation de causalisme de finalisme, en renonçant à tous regards jetés vers l'inacce sible, elle atteignit ce résultat : la Mentalité positive. Le sent ment n'est pas encore parvenu à effectuer son évolutio intégrale; abandonné à la spontanéité organique, confi dans un subjectivisme complet, le pouvoir de l'émoti lui permet de prévaloir sur la raison dans la déterminati des actes, sous forme hallucinatoire, fortifié qu'il est par l

rants imitatifs du Prosélytisme. A travers celui-ci, la démie mondiale prend tantôt le caractère religieux, tanle caractère politique; tantôt elle accepte les vésanies des les, des prestiges vulgaires : *Millenium* et *Royaume de u*, Croisades, Terrorisme politique, Théocraties et Autoie sont les produits monstrueux et dévoyés hors de l'hunité du sentiment aux impulsions désordonnées.

Le sentiment, systématisé en théologies, extériorisé en actes tuels, suggestionné par le pittoresque de symbolismes diverment dramatisés, parvient à réaliser l'unanimité des crées.

Telles sont les époques religieuses, qui se prolongent jusau moment où la raison vient diriger les actes humains et er un rôle actif à travers la collectivité sociale. Les religions dent leur influence sur l'unité nationale, laquelle s'appuie des institutions et des lois et non plus sur les mystères erdotaux d'une classe, qui s'écarte du conflit social pour nposer par des sacrements. A travers cette décadence théorique a pu surgir encore l'effort vers l'universalisme reliux, dont le Christianisme fut l'une des formes; mais, pour ter les multitudes incultes, il dut les entraîner par l'hallunation; l'idée d'humanité s'obscurcit, que la civilisation llénique était parvenue à rendre nette dans les esprits, et n se précipita dans cette nuit de mille ans du Moyen-âge rétien.

Dans cette unanimité des crédules réalisée vers la fin du Moyene, il y eut un sentiment religieux manifesté en Architecture, Sculpture, en Peinture, en Musique et dans la Poésie hymque.

Un jour cessa cette création, parce que le sentiment reliieux s'était éteint, que ne devaient parvenir à ranimer ni les chers de l'inquisition, ni les perfidies de la compagnie de sus.

Et pourquoi cette crise survint-elle?

Parce que le moment était venu pour l'esprit moderne de ettre en rapport, selon les lois d'une solidarité mutuelle, le ntiment et l'idée et de nous acheminer ainsi à la Mentalité sitive.

Le sentiment a cessé de se complaire et de puiser sa satisction au sein de fictions théologiques, ou de traditions que

les études comparatives dissolvent en vieux mythes de vale uniquement ethnologique. Le sentiment religieux est une a deur excitée matériellement par des captations cléricales, p des hystérismes compliqués, par des suggestions à l'ignoran et à l'imbécillité.

Le Sentiment doit exercer sa subjectivité la plus intense da la représentation de l'humanité, comme prévoyance l'homme depuis l'existence des cavernes jusqu'aujourd'hui, non se traduire en fictions banales qui placent cette prévoyan providentielle en dehors de l'homme, en fables arrangées à façon des contes de vieilles femmes.

Les Religions révélées ou organiquement factices ne sus tent que des sentiments faux sans bases sociales, et tenda à dévoyer hors de l'humanité ceux qui les acceptent.

Le Sentiment, dirigé ou éclairé par l'Idée Rationnelle, servi la concorde humaine, en établissant la convergence qui d unifier les Races, les Civilisations, les Nations et les Puissan individuelles dans l'assemblage de l'humanité. Ainsi atte dra-t-il le pur altruisme, dans le relief suprême de notre é moral.

★

M. Maxime Gorki

Homme de lettres (Russie).

Si vous entendez par « idée religieuse » l'idée de Die c'est-à-dire d'un être supra-naturel, dirigeant les destinées l'univers et des hommes, — cette idée-là, — je crois, — meu graduellement et doit inévitablement mourir.

Des hommes, bons et sensés, n'ont besoin ni de Dieu, ni d enseignements de l'Eglise à son sujet, ils voient qu'une fiè conscience de la valeur humaine ne se développe que so l'influence de l'art et de la science, ils voient que la religi sépare les hommes, en créant de l'antagonisme entre eux, que, seule, la science peut leur donner une unité spirituelle.

Moïse, le Christ, Mahomet et tous ceux qui prêchèrent la f en Dieu, furent plus ou moins des fanatiques d'une seule même idée, de l'idée de la subordination de l'homme à d

ces situées en dehors de lui. Dans tous les systèmes reli-
ux l'homme apparaît comme le matériel servant aux expé-
nces inconnues de l'Etre suprême. Tous les docteurs de la
font descendre l'homme à la condition d'un être soumis à
volonté capricieuse et inaccessible à l'esprit d'une force
stérieuse.

Je suppose que le danger d'une pareille erreur est très clair.
ut effort fait pour persuader l'homme de la nécessité qu'il y
our lui à se soumettre avec humilité à une volonté étran-
re, qui existe en dehors de lui, doit être considéré comme
e violence, comme un désir criminel de limiter sa liberté
sprit.

Pour cette raison, l'athéisme, en tant que négation de la
oyance à l'existence d'un Dieu personnel, m'apparaît comme
uhaitable, parce qu'il délivre l'humanité d'une erreur dan-
reuse.

Dans les masses populaires, — je ne puis naturellement
rler que du peuple russe, — Dieu est le symbole de la jus-
e suprême, du juge incorruptible, de la force bonne et bien-
illante. « La vengeance m'appartient et je punis les péchés »,
dit Dieu aux hommes. Mais ils ne voient que trop claire-
ent qu'il ne venge pas les injures qui leur sont faites, et
l'il ne punit pas les crimes qui sont perpétrés sur eux; ils
oient que l'église ne sert pas les intérêts du peuple, mais se
umet à la volonté du gouvernement et seconde ses tentatives
domination absolue, de violences commises contre la nation.
es manifestations de la volonté bienveillante de Dieu ne sont
sibles nulle part, la foi à la justice tombe, la représentation
e l'existence de Dieu disparaît, le rationalisme remplace le
ysticisme, la pensée, — délivrée de la crainte de la force
ivine, — commence à travailler d'une manière indépendante.

Ainsi, la dissolution de l'idée d'un Dieu personnel me paraît
névitable aussi bien dans les milieux intellectuels que dans
s masses.

Quant au sentiment religieux, voici comme je le définis :
e sentiment religieux est un sentiment joyeux et fier de la
onscience d'un lien harmonique, unissant l'homme à l'uni-
ers. Ce sentiment naît de l'aspiration vers la synthèse inhé-
ente à chaque individu, il se nourrit d'expérience, il se mani-
este au début par la conscience qu'a l'homme de son rôle et de

sa place, dans l'innombrable suite des phénomènes de la v
et se transforme ensuite en « pathos » par la *joyeuse* sensati
de liberté intérieure qu'il éveille dans l'homme. Le « patho
est religieux. L'infinie variété des faits de la vie, la beauté
l'aspiration humaine, tendant à en approfondir les mystèr
la force créatrice de nos désirs de liberté, de vérité, de justi
le lent mais sûr acheminement de l'homme à la perfection
voilà les sources auxquelles l'humanité puissera le « p
thos ».

Le chemin que suit l'humanité, — quoi qu'en disent
hommes au foie malade,— est un chemin qui mène à la p
fection spirituelle, et la conscience de ce *processus* doit éveil
dans tout homme sain d'esprit ce que j'appelle l'humeur
ligieuse — c'est-à-dire un sentiment créateur et complexe
foi en sa force, d'espoir en sa victoire, d'amour de la vie, d
merveillement devant la sage harmonie qui existe entre s
esprit et celui de l'univers entier.

Je crois que nous assistons à la formation d'un nouv
type psychologique, je vois dans l'avenir un être que j'
pelle parfait à cause de l'harmonieux développement de tou
ses facultés, sans contradiction entre elles.

Pour que cet être puisse se former, un commerce libre
large est obligatoire entre des hommes dont la situation ser
égale — et ce problème est résolu par le socialisme.

Un pareil commerce crée pour tous et chacun l'égalité da
l'expérience, il admettra la possibilité d'une complète co
préhension des hommes entre eux, il créera des relatio
dépourvues de colère, d'envie, de voracité, il permettra à ch
cun de se servir librement de l'expérience de tous et fera b
néficier tous de l'expérience de chacun.

J'entends par expérience toute la quantité de nos connai
sances, tous les résultats auxquels sont arrivées nos facul
créatrices dans le domaine de la science et de l'art, qui est
domaine le plus élevé dans lequel puisse travailler not
esprit.

La possession de cette expérience, en enrichissant l'homm
éveille en lui la conscience de sa valeur — et l'impérieux
fier désir de rivaliser par ses créations avec les générati
du passé, et de créer des exemples dignes d'être suivis p
les générations à venir.

Alors la vie de l'homme revêtira le caractère d'un *processus* ateur, non seulement la sensation de son union avec le sé lui viendra accessible alors, mais il pourra également oir une conception claire de l'influence de son esprit dans venir. Il ne faut pas oublier le fait que notre conscience ut être agrandie à l'infini.

Le sentiment religieux comme je l'entends doit donc exis-, se développer et rendre l'homme parfait.

Voici le schéma grossier de mes idées sur cette question. m'excuse de la négligence de mon exposition et vous sou-ite beaucoup de bien.

★

M. A. Mézières

de l'Académie Française.

Un volume ne serait pas de trop pour traiter la question ont vous me faites l'honneur de m'entretenir. En quelques ots je ne puis que vous exprimer un sentiment. La dissolution e l'idée religieuse serait sans précédent dans l'histoire de humanité qui en vit. Une évolution, à la bonne heure !

Je ne crois pas qu'il s'agisse d'autre chose.

★

M. C.-J. Istrati

Ancien ministre, Membre de l'Académie roumaine.

L'idée religieuse, le sentiment religieux, la religion — mais as les religions — ne peut jamais disparaître tant que l'homme ivra et pensera.

Cette idée est inhérente à l'existence de l'homme, de la pen-ée, du monde; à la question du *nex causal !* C'est, pour ainsi lire, le réflexe de l'existence de l'Univers.

C'est par l'étude scientifique que la religion de l'avenir pren-dra définitivement place : on connaîtra, dans l'immensité de œuvre, l'âme de l'humanité dans l'âme universelle; peut-être

le but même de la création dans l'évolution générale et co
tante du tout.

Jésus-Christ, de même que les grands penseurs de l'Extrêm
Orient qui l'ont précédé, restera toujours un grand exemp
de pitié et d'amour, de patience et d'affection, aussi bien p
les riches que pour les pauvres, de vertus pour tous.

L'humanité présente tâche — et y réussira — de s'éman
per seulement du clergé, de la caste religieuse, que ce cle
dépende du Pape, du Patriarche œcuménique ou de n'impo
quel chef bouddhiste, mahométan, grand rabbin, etc. C'est u
évolution naturelle, et l'effet varié produit inquiète l'obser
teur superficiel qui croit à une dissolution.

Le clergé, partout et toujours, a malmené l'homme et la p
sée à son profit. Il a souvent abaissé même l'idée de Dieu,
quelle ne peut surgir que d'un sentiment élevé et altruiste, q
implique l'idée du beau, du vrai, du bien.

L'inquisition, tout particulièrement, ne sera jamais oubli

La religion de l'avenir, basée, comme la science, sur l'o
servation et l'expérimention, sera, à mon avis, le spiritisme.

Ainsi la science et la foi seront à jamais réunies.

Nous assistons donc à l'évolution constante et variée, c
me ou agitée, selon les races et l'état social du moment, m
non pas à une dissolution. Ou, si l'on préfère : nous assist
à la dissolution des formules et à l'évolution de l'Idée.

★

M. Miguel de Unamuno

Recteur de l'Université de Salamanque.

Les mouvements sociaux que vous me signalez dans vo
demande sont une preuve de plus du caractère impérissab
de la lutte religieuse, ce ressort intime du processus de la cu
ture. Le sentiment religieux, le désir anxieux de tout ce q
tend à déchiffrer le mystère de la mort, est immortel. Qua
il perd une solution, il en cherche une autre, qui est toujours
même. Et l'une de ses formes est de déclarer le problème i
soluble, acte de désespérance. La désespérance, plus ou moi
contenue et résignée, est le caractère de toutes les époqu
d'hypercriticisme comme la nôtre.

epuis des années le socialisme a proclamé la fin des luttes gieuses et que tout se réduisait à une question d'estomac. ut là une sorte de recours cherché par le pauvre esprit ain désespéré de ne pouvoir résoudre le problème de sa inée transcendantale. Voyant qu'il ne lui était pas possible tenir le pain de l'âme, il se tourna vers le pain du corps. s les chefs du socialisme se chargèrent de démontrer que roblème religieux les préoccupait plus que le problème omique. Et il n'y a là rien d'extraordinaire, tous étant bien rris et bien abreuvés!

u fond des luttes religieuses qui renaissent aujourd'hui, il a pas autre chose, tant d'un côté que de l'autre, que dérance. Tous sont désespérés de ne pas trouver l'unique té qui nous intéresse : qu'en sera-t-il de nous après la t? Et ainsi la raison désespère d'elle-même et la foi tout si bien.

ls crient, ceux qui apparaissent comme croyants, et ce sont cris de désespoir par lesquels ils essayent de se convaineux-mêmes; ils crient, ceux qui apparaissent comme incrées, et leurs cris sont également des cris de désespoir. Les et les autres voudraient la foi simple ou la raison compliée, mais comme ils ne l'obtiennent pas, les uns affirment et autres nient. Comme ils ne peuvent poursuivre et attraper u, la Nature, la Raison ou le Destin, ils se poursuivent et trapent les uns les autres, comme des frères querelleurs tiés par le père contre lequel ils ne peuvent se retourner. ux mêmes qui ne nous apparaissent pas comme des hypoes et des « poseurs », à l'instar des néo-catholiques littérai-, sont des désespérés intimes qui jouent le rôle après lequel soupirent.

Croire en Dieu, c'est, en première instance, vouloir que u existe, et Dieu est pour nous, avant tout et surtout, re projection dans l'infini, productrice de notre immorta-. Nous voulons que Dieu nous fasse immortels, et tant stes qu'athées, nous le sommes parce que nous désespés. Nietzsche, un désespéré typique du christianisme, a enté le *retour éternel*, forme du désir immortel et anxieux l'immortalité, base concrète du sentiment religieux. Le vana même est une solution analogue, une solution du dépoir. Nous ne nous résignons pas à mourir entièrement;

c'est dire que nous ne nous résignerons jamais à la raison pu

La science, qui pour beaucoup tient lieu d'opium, d'alco de morphine, se désespère et engendre l'*odium scientificu* aussi terrible que l'*odium theologicum*. L'orthodoxie scien fique est aussi intransigeante que l'orthodoxie religieuse.

La fameuse *joie de vivre* elle-même, si préconisée, n' qu'une autre forme de la désespérance. Rien de plus tri que l'allégresse réfléchie, et autant dire professionnelle, vivre. Celui qui veut imposer la joie est un désespéré. H peur de perdre la vie, il s'immerge en elle, comme celui d se suicide par terreur de l'au-delà de la mort, par vertig Les traits amers, il faut les épuiser vite et en fermant les yeu

Les désillusionnés, les « désabusés » combattent à sang et feu avec le sarcasme et l'insulte, par l'effet de leur désespo l'illusion qu'ils ont perdue ou qu'ils n'ont pas reçue et ce qui la conservent.

Un individu pourra vivre sans croire à l'immortalité l'âme, mais un peuple ne peut pas vivre d'une vie spiritu sans croire sous une forme ou sous une autre à cette imm talité, avec la raison, sans la raison ou contre la raison.

Tel est le point capital. Et la preuve, c'est que l'aima tolérance de nos sceptiques prend fin là. Ce sont alors ironies, les sarcasmes et les sourires méprisants, véritab actes de désespérance. Les fins Athéniens, qui passaient temps à parler de la dernière nouveauté du jour, écoutèr avec un sourire silencieux Paul de Tarse à l'Aréopage, j qu'au moment où l'apôtre leur parla de la résurrection morts. Il mit le doigt sur la plaie et ils le chassèrent.

Comment cela finira-t-il?

Sophocle a dit que la vérité pouvait plus que la raison, que la vérité était ce qui maintenait la vie. C'est une eau vé table que l'eau qui apaise la soif, quelle que soit sa form chimique. Et la vie inventera une autre religion ou restaur les anciennes, pour qu'elles le consolent de vivre en le fais croire à sa persistance éternelle.

L'incertitude nous sauve. Au fond de l'âme du croyant plus ingénu demeure un : « qui sait ? et s'il n'y a rien? », même qu'au fond de l'âme de l'incrédule le plus convain qu'en mourant nous mourons entièrement, il reste un : « sait? et s'il y a quelque chose ? » C'est une rumeur aussi va

de bourdonnement d'un moustique, sous un roulement de nerre, mais on l'entend. Et grâce à ce motif d'incertitude, si petit que nous le supposions, nous vivons. La certitude olue de l'une ou l'autre alternative nous rendrait impossible ie. La foi ainsi que la raison s'alimentent de doute.

Les luttes religieuses qui renaissent aujourd'hui sont une uvelle recherche désespérée de la vérité religieuse vitale. s combattants sont solidaires et cherchent la même victoire. en ressurgira l'éternelle illusion, c'est-à-dire la vérité de vie aquelle la raison se soumettra de nouveau. Parce que quand raison cesse de donner forme aux vérités de vie, de senti-nt, — ce qui est sa fonction, — et se met à en scruter le dement et la matière, en les détruisant elle se détruit elle-me.

☆

Sir Charles Dilke

Ancien Ministre, Membre de la Chambre des Communes.

C'est assurément la vanité de l'homme qui l'incite à croire ue son propre instant dans ce qu'il appelle le temps est le moin spécial d'une « évolution d'idées ». Il n'y a pas, je le nse, pour les idées, de « dissolution ». Leur évolution est ntinuelle, excepté toutefois dans certaines périodes de l'his-ire de la Chine et d'autres pays tories.

L'idée religieuse est, de toute évidence, indépendante des glises. En Angleterre, et peut-être en Ecosse, l'idée reli-euse est, jusqu'à un certain point, entravée par l'existence une Eglise établie. Il a pu en être autrement en France, ais les circonstances y sont totalement différentes, et rien e ce que je dis ici ne se rapporte au problème spécial qui se ésente en France.

Le Mahométisme, peut-être aussi le Bouddhisme, et, dans monde chrétien, l'Eglise d'Orient, l'Eglise d'Occident, l'E-ise anglicane, et, depuis les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les Egli-s protestantes orthodoxes, et l'Eglise baptiste (se séparant s autres comme elle le fait sur un point nettement défini de octrine) ont réussi à maintenir une certaine permanence de

doctrine. Toutefois les doctrines subissent une évolution dan le giron même des Eglises, comme le prouvent les interpr tations variables du Coran et l'histoire de toutes les branch de l'Eglise Chrétienne.

★

Dom J.-M. Besse

Bénédictin de l'abbaye de Ligugé.

Il n'y a pas d'illusion à se faire sur la crise religieuse q sévit. Elle est profonde et risque d'avoir des conséquences tr graves. Bien qu'elle soit entretenue et développée par les int rêts politiques et les passions sectaires, force est bien de r connaître qu'elle a ses sources dans les conditions présente du monde. Le matérialisme, qui prévaut presque partout dan l'ordre politique et social, et l'anarchie, qui règne dans le intelligences desquelles les foules aiment à recevoir leur idées, ont mêlé à notre civilisation moderne des éléments fo actifs, auxquels la religion et en particulier le catholicisme rép gnent. La religion et surtout le catholicisme ont pour ces même éléments une répugnance non moins vive. Nous sommes e présence de forces incompatibles.

Des catholiques et des protestants, que l'on désigne sous l nom de modernistes et qui s'appellent eux-mêmes progressis tes, nient cette incompatibilité. Ils travaillent à réconcilier ce forces et à les rapprocher. Leurs efforts sont vains. Quelques uns, pour mieux réussir, cherchent à faire disparaître de l'E glise ce qui est le plus rebelle à toute adaptation aux aspira tions de l'âme contemporaine. D'autres ont, longtemps avan eux, essayé une entreprise pareille ; il en est qui ont réussi à former une sorte de christianisme mulâtre, schisme ou hérésie. Ces tentatives sont désormais vouées à un échec piteux. Les chrétiens, catholiques ou protestants, qui en voudront faire l'expérience, se heurteront aux énergies conservatrices de l'E glise catholique, car l'Eglise entend rester elle-même ; c'est son droit et aussi son devoir. On perd sa peine et son temps à vouloir la transformer.

Les observateurs, qui n'ont pas la foi, envisagent forcément

sue de la crise religieuse qui nous occupe sous un aspect
ne saurait être celui d'un chrétien. Je comprends que beau-
p parmi eux la considèrent comme fatale au catholicisme
à toute religion. On pourrait cependant, même sans le
ours de la foi, entrevoir une issue différente. Mais je n'ai
à discuter ce sentiment. Le point où mes convictions reli-
uses me placent me laisse voir la situation sous un autre
r. Tous les catholiques, je le sais, ne se rangeraient point
non avis. L'avenir paraît à quelques-uns fort sombre. La
ninution de la foi leur semble appelée à augmenter de jour
jour. C'est la ruine de l'Eglise et aussi la fin du monde,
'ils entrevoient. Le pessimisme religieux se manifeste chez
autres d'une manière différente, mais c'est toujours la défaite
la religion qu'ils sentent inévitable. Je ne discuterai pas ce
timent. Il me suffit de déclarer que l'on peut envisager le
ésent et l'avenir avec un optimisme raisonnable.

Ce qu'on est convenu d'appeler la *société moderne*, *l'âme ntemporaine*, offre-t-il, dans la réalité, des garanties d'ave-r? J'en doute fort et cet avis ne m'est point personnel.

Les systèmes philosophiques, que des hommes ingénieux ont ulu introduire à la place occupée par le christianisme, ne se mptent déjà plus. Le cimetière où ils s'accumulent, après elques instants de vogue, est déjà encombré. Le cerveau ntemporain est cependant en travail continuel. Les fruits e sa fécondité inépuisable livre à la circulation ne me parais-nt guère assurés d'avoir un lendemain.

En somme, que trouve-t-on, après avoir délivré les esprits l'autorité religieuse ? L'anarchie intellectuelle. C'est cette narchie qui remplit le premier acte de la crise contempo-ine. Mais ce premier acte est suivi d'un deuxième, l'anarchie orale. Le deuxième se verse dans un troisième, l'anarchie ciale. Le troisième aboutit au quatrième, l'anarchie politi-ue. Et la crise a pour terme la fin d'une société, la chute une civilisation. Cela s'est vu jadis. Cela se reverra encore. s mêmes causes produisent les mêmes effets.

Sera-ce la fin du monde ? Je ne le pense pas. L'humanité, , tout au moins, une partie de l'humanité entrera dans une ase nouvelle. Que sera-t-elle ? Ceux qui en seront les té-oins le verront.

En attendant, l'Eglise reste elle-même, elle n'a pas autre

chose à faire. Il n'est pas en son pouvoir d'empêcher la cr
contemporaine de suivre son cours. Les défections que prov
quent l'anarchie intellectuelle et l'anarchie morale parmi s
fidèles, l'affligent, sans la troubler. Elle peut avoir à dépl
rer l'apostasie ou la chute lente dans l'indifférence et la cc
ruption d'un peuple qui avait jadis accepté loyalement sa do
trine. Cela s'est vu en Orient. L'Eglise n'en mourra poin
Quand les erreurs condamnées par elles auront produit dan
le monde leurs conséquences inévitables, elle apparaîtra a
dessus des ruines. Ce sera pour les désabusés l'espérance
le salut.

Non. Il n'est pas possible de conduire les peuples avec
matérialisme et l'athéisme. Cette erreur, car ce n'en est qu'un
pousse fatalement les nations à un désordre mortel. L'Egliss
en vertu de sa forte constitution monarchique et grâce au
énergies de la vie divine qui la possède, restera, pour les pe
ples qui ne voudront pas se résigner à la mort, le moyen n
cessaire de ramener l'ordre dans les intelligences et dans
cœurs, en attendant de pouvoir le rétablir dans les institution

Les événements viendront à leur heure mettre cette divi
Guérisseuse au service des nations. Mais, pour les sauver, il
faudra, non des hommes d'Etat, non des diplomates, non d
savants, non des artistes (je pourrais multiplier encore les no
il lui faudra des Saints. Ces chrétiens extraordinaires, dan
lesquels Dieu accumule ses énergies, sont seuls capables d
résoudre la crise et de faire tourner au bien du monde le
souffrances dont elle aura été l'occasion.

C'est par ses saints que Dieu sauve et rajeunit l'Eglise, et
quand il le juge bon, domine le monde.

Voilà ce que ma foi de chrétien me met dans l'esprit et c
que me confirment les enseignements de l'histoire.

M. Maurice Vernes

Directeur à l'Ecole pratique des Hautes Etudes
(Section des Sciences religieuses).

Ce n'est guère que par voie de comparaison qu'on peu
s'essayer à la solution d'un problème aussi complexe.

Le dernier des grands mouvements religieux en Occident — st-à-dire dans les pays qui, depuis le XIII^e^ et le XIV^e^ siècle, pris la tête de la recherche scientifique et philosophique est celui de la Réforme. Ce fut un effort extraordinaire, ouyé sur les raisons les plus décisives et qui, néanmoins, boutit que partiellement au XVI^e^ siècle et perdit du terrain XVII^e^. Le catholicisme dit romain sacrifia certains abus, is n'introduisit aucune modification dans son dogme, dans rites et dans sa hiérarchie.

L'assaut donné à la révélation chrétienne par la philosophie ti-religieuse du XVIII^e^ siècle nous apparaît considérable rce qu'il s'est produit dans une société lettrée et dans le maine de la librairie. Tout au plus, à l'envisager avec soin, t-il effleuré l'épiderme de l'aristocratie intellectuelle : il a ssé par-dessus — ou à côté — des masses religieuses sans s atteindre. Le Cartésianisme avait eu une action beaucoup us réelle.

L'influence du XVIII^e^ siècle n'a pas atteint Chateaubriand; le a été nulle sur Victor Hugo, dont l'œuvre entière — malré l'interprétation officielle — traduit avec candeur les façons e sentir et de penser de l'éducation catholique, disons le mot: u catéchisme.

Voici cependant que l'indépendance philosophique professée ar Descartes se fortifie par l'adoption de règles plus précises our l'étude des sciences physiques et naturelles et reçoit un ppoint considérable de la constitution d'une histoire des soiétés humaines entreprise en dehors du cadre théologique.

L'un des chapitres de cette histoire, celui qui est consacré à 'étude comparatrice des croyances et formes religieuses, vulgairement: histoire ou science des religions, prend un remarquable développement grâce aux apports de la philologie et de archéologie.

En somme, les hommes de science, qu'ils s'intitulent philoophes, historiens, philologues, sociologues, chimistes ou nauralistes, travaillent et enseignent aujourd'hui *en dehors* du ystème dogmatique chrétien. Cela se passe de la sorte en rance, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, aux Etats-Unis l'Amérique.

Les représentants attitrés du christianisme ne semblent pas comprendre toute la portée de cette évolution, dont les effets

sont destinés à se propager en partant des centres d'Unive sités, et finiront par avoir leur répercussion sur le dogm Le catholicisme maintient absolument sa croyance, son rite sa discipline : il ne voit même pas le scandale du merveilleu populaire imposant à ses chefs les produits d'une grossiè crédulité. Le protestantisme, inquiet et mobile, adopte volo tiers une attitude opposée : il ouvre les bras aux « résulta avérés de la science », de cette science qui doit être tenue pou la sœur jumelle de la Foi. En attendant, l'Eglise sévèremen constituée par Calvin s'éparpille en une infinité de groupes de sous-groupes.

La séparation des Eglises et de l'Etat, récemment survenu en France, confirme les données qui résultent des divers mou vements qui ont agité, depuis un siècle, les communions chré tiennes d'Occident. Il n'y a eu, en fait de schisme, qu'une ten tative ridicule, et nul n'a tourné ses regards du côté du pro testantisme.

Il ne peut pas être question présentement d'une *dissolutio* de l'idée du sentiment religieux; d'*évolution*, pas le moindr symptôme ! Le rationalisme, qui triomphe en matière d'étude historiques et scientifiques, n'est, au fond, qu'une « méthod de travail », destinée à renouveler successivement les diver domaines de la recherche. Y voir la catapulte qui va du jou au lendemain culbuter la religion, c'est se faire une grand illusion — ou se payer de mots.

*

M. Oscar Browning

Professeur au King's College (Université de Cambridge).

Je crains que mes idées ne soient quelque peu déplacée parmi les nombreuses réponses philosophiques que vous rece vrez pour votre intéressante enquête. Je crois à l'existence d Dieu et au gouvernement divin du monde. Je pense aussi que pour être efficace, la religion doit être organisée en une Egli et qu'une Eglise ne peut exister sans dogme. Je suis auss d'avis que, pendant l'ère chrétienne, l'Eglise chrétienne a été somme toute, l'influence la plus civilisante en Europe, que

ndant toute l'histoire du monde, à vrai dire, la religion, de elque genre qu'elle soit, a été le facteur dominant pour erminer, chez les humains, une conduite noble et vertueuse. Je crois que l'Angleterre est une contrée profondément igieuse, et que si jamais elle cesse d'être religieuse, elle ces a d'être grande. J'ai constaté avec une vive joie, pendant dix dernières années, la recrudescence du sentiment reli- ux en Italie. Je regrette que le Luthérianisme, en Allemagne, se prête pas à des formes plus spirituelles de religion et je plore plus profondément que je ne saurais le dire le terrible isme qui s'est produit en France entre la religion et l'état. istoire de la France nous enseigne qu'à ce conflit il ne peut voir qu'une issue, que le gouvernement de la France n'a nais rompu avec la religion sans se vouer à une période de sère et d'abaissement qui a duré jusqu'à ce qu'un maître ge ait établi une réconciliation. Votre question a donc ainsi réponse. Pour un homme qui professe mes opinions, la dis- ution de l'idée ou du sentiment religieux signifie seulement dissolution de la Société, que je juge impossible. D'autre rt, le progrès de la civilisation, de la diffusion des lumières ellectuelles, et de l'amitié universelle entre les nations, qui vient chaque année plus puissante, peut amener une évo- tion des formes religieuses qui sera salutaire tant qu'elle affaiblira pas les bases spirituelles sur lesquelles doit tou- urs reposer la religion.

★

M. Salomon Reinach

de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Pour répondre à la question posée par le *Mercure* il faudrait abord s'entendre sur le sens des termes. J'ai fait effort, puis plusieurs années, pour accréditer l'opinion que la religion t, à l'origine, l'ensemble des scrupules qui font obstacle au bre exercice des facultés humaines, c'est-à-dire un système e *tabous*. Ces tabous se transforment, se rationalisent, mais e disparaissent pas. Il existe encore, dans toutes les religions, n élément magique, qui tend, depuis de longs siècles, à se

spiritualiser, à s'évaporer dans le symbolisme ; la prière et sacrifice de communion sont des faits de cet ordre. On pe croire que cette évolution se poursuivra encore longtem avant que les idées de prière et de sacrifice n'aient dispa Enfin, le fonds commun de toutes les religions étant l'anim me, et l'homme naissant animiste, restant animiste malgré enseignements de la science, les préjugés qui dérivent de nimisme, tels que celui de la survie des âmes ou l'idée d Grand-Esprit chef des esprits, sont proprements indéraci bles. Seuls ceux qui considèrent la religion comme les inv tions de prêtres, de fourbes bienfaisants ou malfaisants, p vent parler de la fin des religions ; mais cette opinion du xv siècle a fait son temps. Nous savons aujourd'hui que la religi sous ses formes primitives, est identique à la civilisation huma à ses débuts ; elle peut donc et doit se transformer sans ces Mais il ne saurait être question, même dans les milieux les p civilisés, d'une disparition ou d'une dissolution du sentim religieux.

★

M. Louis Gumplowicz

Professeur à l'Université de Graz.

Chacun sait que Copernic a délogé le Bon Dieu. Seulem on ignorait où était son domicile. Alors vint Spinoza qui clara l'avoir découvert : ce serait « l'Espace et le Temps chose qui se trouve partout. C'était là une bonne plaisante Mais la prêtraille n'est pas sotte et ne permet pas qu'on p sante avec elle. Les cardinaux romains mirent à l'Index l' vrage de Copernic, qui sentait le fagot, et les rabbins d'A terdam jetèrent l'interdit sur Spinoza.

Et de quoi s'agissait-il dans ces affaires? De la religion? non! Mais de la *domination des Eglises!* Car la Religion un « moment » psychique intérieur et non pas une institut sociale extérieure. La Religion est un ensemble de repré tations, naissant dans l'esprit de l'homme comme une réac des nerfs qui sont troublés, au milieu des énigmes du mon et qui, grâce à ces représentations, trouvent le repos. Le c

a de ces représentations est indifférent, pourvu qu'elles plissent leur office, qui est de calmer notre système ner-x. Mais chaque besoin humain, qui veut se satisfaire, fait tre toujours une classe d'hommes, dont le métier est d'ap-ter cette satisfaction : ainsi le besoin religieux créa tou-rs et partout la classe des serviteurs de la religion, de me que le besoin de se faire raser créa les barbiers. Tant ls ne sont que des serviteurs, il n'y a rien à objecter là tre et on n'a pas à leur refuser un salaire honorable. as! Ils ne se contentent pas de ce rôle; mais ils *s'organi-t*, forment des *Eglises* et des *Hiérarchies*, et veulent *miner*. Cela leur réussit parce que les hommes sont faibles ots. C'est à l'Eglise Romaine que cela a réussi de la façon lus grandiose, à cette église qui, sur la base de la religion, lut fonder la domination du monde et, de fait, étendit sa nination sur de nombreux Etats.

Mais, avec le temps, après que les Copernic et les Spinoza ent éclairé beaucoup d'entre eux sur les mensonges de la traille, les hommes devinrent plus avisés et se dirent : Que les serviteurs de la religion vaquent à leur service! Mais rs organisations et leurs églises, qui veulent nous dominer, t superflues. C'est déjà suffisant d'avoir la domination de tat, qui est indispensable; mais la domination des Eglises, us pouvons nous en passer. » Aussi les Etats qui sont arri- au sommet de la culture moderne se délivrent-ils de la nination des Eglises et laissent les particuliers satisfaire vant leur goût leurs besoins religieux, s'ils ont de sembla-s besoins, de même qu'ils se font, suivant leur goût, raser couper les cheveux par les barbiers.

Une telle victoire remportée sur les églises est dans l'évolu-n sociale naturelle. C'est une des nombreuses étapes vers la erté. La France qui, de fait, en Europe, marche à la tête de civilisation, atteint aujourd'hui cette étape et elle s'est vive-nt débarrassée de toutes les Eglises. Ainsi elle vient de ouver son rôle de guide dans la voie de la libération de l'hu-nité. Les autres Etats la suivront lentement, comme ils l'ont vie dans la voie de la libération politique des hommes. Sur point, il n'y a aucun doute; car les besoins religieux des mmes ne peuvent donner aucun prétexte à les faire tomber servitude par des hiérarchies organisées, comme jusqu'ici

c'était partout le cas. La France, par son acte le plus réce
par la séparation de l'Etat et des Eglises, n'a pas rendu à l'h
manité européenne un service moins important que par
grande Révolution. Vive la République Française!

★

M. Siegfried Wagner

Compositeur de musique (Bayreuth).

Etant sur le point de partir avec ma mère pour le Midi, je
trouve pas le temps de vous répondre comme il faudrai
une question aussi délicate et difficile.

Etant artiste, je ne jugerais que de ce point de vue et
répondrais que je ne crois pas qu'une religion qui a pro
les plus grands chefs-d'œuvre dans la peinture, la poési
la musique (Raphaël, Dante, Bach et mon père) puisse
détruite, que la vérité de l'Evangile est éternelle, malgré ce
les hommes en ont fait.

Voilà tout ce que je puis vous dire en ce moment, livré
malles et billets de chemin de fer.

★

M. Francis Jammes

Homme de lettres.

Nous assistons à la dissolution de tout ce qui n'est pa
catholicisme.

★

M. Guglielmo Ferrero

Historien (Turin).

Je sais trop bien par expérience quelle difficulté il y a à sav
ce qui s'est passé, pour me hasarder à prédire ce qui se passe

ui qui pourrait dire si nous assistons à une dissolution ou ne évolution du sentiment religieux serait un aussi grand ame que celui qui, sous Vespasien, aurait prévu qu'un jour irope serait devenue chrétienne et que le chef de l'Eglise ait occupé à Rome la place de l'empereur.

l est au contraire possible de faire une conjecture condi- nnelle. Il me semble probable que si notre civilisation con- ue à se développer, comme elle le fait depuis un siècle, — qui du reste n'est pas certain, — les doctrines qui servent ourd'hui à créer la mentalité des masses deviendront trop ples pour le rôle que les masses populaires semblent desti- s à jouer. Il ne suffira plus, évidemment, comme il suffisait y a deux siècles, d'apprendre au paysan et à l'ouvrier qu'il faut ni tuer ni voler. Il faudra leur donner la conscience autres devoirs, très nombreux et très compliqués, qu'ils vent accomplir pour que la société fonctionne bien. Mais erait téméraire de prédire si on y réussit par la transforma- n des doctrines existantes ou par la création de doctrines uvelles. Trop de facteurs divers entrent en jeu dans ces nds événements.

★

M. Jules Soury

Directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes à la Sorbonne.

Un catholique, un clérical, fidèle à l'Eglise où il est né, où s pères ont passé, où il doit les suivre, trahit-il la science, 'il sait vraie, pour la foi, qu'il connaît fausse ? Certes, si les ctrines de la science qu'on oppose aux dogmes de la foi aient la force et la portée qu'on leur prête, le conflit de la ence et des religions serait plus tragique que jamais.

Mais ce conflit est illusoire ; il n'existe pas, puisque les mots ême d'athéisme et de matérialisme nient ou affirment l'exis- nce de ce que nous ignorons d'une ignorance invincible. oilà comment, sans paradoxe, un athée se peut dire clérical. L'illusion naïve d'une science absolue de l'univers et des res vivants, soit dans le présent, soit dans l'avenir le plus

reculé, s'est à jamais évanouie depuis qu'a paru dans le mond — avec David Hume et Kant, — la critique de la connaissan humaine. Les limites de l'intelligence ! Hélas ! il n'était p nécessaire de lui en marquer, ou, mieux, de lui en découvri La raison a, en effet, des limites naturelles, fatales, conditi de toute conscience, et partant de toute science, si bien qu l'audacieux cri de guerre que pousse chaque génération no velle qui part pour la conquête de la vérité, l'écho attristé r pond par cette parole des sages : « Nous ne savons pas, no ignorerons toujours et ce monde et nous-mêmes. » *Ignoram et ignorabimus.*

Ainsi, terrassé par l'énigme, et désormais sans illusion, n'est point une joyeuse et virile assurance que le savant ra porte des sombres bords où s'est presque égarée sa raison c'est une gravité triste et stoïque ; c'est une humilité sincè qui le grandit, loin de l'abaisser ; c'est, en un mot, « cette tri tesse qui est l'essence de toute religion », comme s'expri Huxley lui-même.

— Mais, dit-on, ce n'est pas cette sublime religion des savan et des philosophes que visent les grosses colères de la foule les vexations qu'infligent aujourd'hui à la religion certa hommes politiques français.

Je réponds qu'il n'y a pas deux religions ; que les symbol du christianisme et du bouddhisme, que les fétiches même d sauvages sont, pour les hommes, d'une culture inférieure moyenne, ce qu'est le sentiment de l'inconnu et de l'inconnai sable pour le savant et le philosophe.

L'honnête homme peut donc, sans feinte et sans hypocrisi accepter le joug de la religion où il est né. Libre à lui d'inte préter, dans un sens de plus en plus raffiné, les croyances ses frères et de ses sœurs. S'il est galant homme, il ne sca dalisera aucun de ces humbles et de ces petits qui prient bien à leur manière. Renan l'a reconnu, non sans leur envi peut-être la joie, la consolation et la force de l'oraison !

L'homme qui sait et qui réfléchit ne peut plus se reposer s aucun dogme d'église, pris à la lettre, ni déposer son bât de pèlerin sous le portique d'aucun temple. Mais, s'il ne pr comme ses frères, qu'il prie du moins avec eux, et que, s'il a tache un autre sens aux symboles de la foi où il est né, qu'a moins les simples n'en soient pas offensés, eux qui puisent to

rs presque tous les motifs d'aimer et de faire le bien, la x intérieure, la résignation à la douleur de vivre, dans ces lles disciplines de l'esprit humain, — les religions.

★

M. Philipe Godet

Professeur à la Faculté des Lettres de Neuchâtel.

Votre question ne me paraît comporter qu'une réponse de part d'un croyant.

Dissolution, c'est-à-dire *anéantissement?* — Non, cela ne rait être.

Tant que l'homme aura des aspirations supérieures à ce nde; tant que sa conscience morale lui parlera d'obliga- n et lui imposera un idéal qu'il se sentira impuissant à réa- r par la seule force de sa volonté, — en un mot, tant qu'il a *homme*, — la religion sera. Je crois que c'est là un fait nain indestructible.

Mais si la *dissolution* — c'est-à-dire la disparition — du timent religieux me paraît contraire à la nature même de mme, je crois aussi que nous traversons une *crise* très ieuse, que nous assistons à une *évolution*, qui se manifeste n par une *dissolution*.

Dissolution de quoi? — De certaines formes de la religion r exemple, des religions *d'autorité extérieure*).

Cette crise aura sans doute pour effet de donner à la reli- n une assiette nouvelle, à savoir: d'une part, certains faits sont d'expérience *actuelle* aussi bien qu'historique (en pre- r lieu la personne du Christ); d'autre part l'obligation mo- e, l'impératif catégorique, — qui, en dépit de la prétendue rale évolutionniste, subsiste aussi comme un *fait* que l'ex- rience atteste tous les jours.

Il semble donc qu'à cette heure on tende à écarter l'intel- tualisme ancien, pour donner à la religion une base expé- nentale et morale.

✱

Dr Max Nordau

Homme de lettres (Autriche).

Il convient de distinguer soigneusement entre le confessio
nalisme et la religiosité ou le sentiment religieux.

Le confessionnalisme signifie l'adhésion à une église cons
tuée, prétendant être en possession d'une doctrine révélée p
Dieu, enseignant des dogmes et ayant des prêtres dispens
teurs de sacrements. Il n'a rien à faire avec la foi au surnat
rel. Il est une attitude sociale et politique. On peut être rigid
ment confessionnel et en même temps un parfait athée. C'éta
dit-on, le cas du célèbre Windthorst, chef du centre catholiq
allemand. C'était notoirement celui de maint pape de l'époq
de la renaissance italienne. On est confessionnel, non pas
un besoin de cœur, par la hantise de l'au-delà, mais par ind
férence qui fait qu'on continue automatiquement une tradit
familiale, ou par esprit conservateur, parce qu'on consid
l'autel comme une barricade contre l'anarchie, et l'église con
un sûr refuge contre les entreprises révolutionnaires. Le c
fessionnalisme n'évolue pas; il reste stationnaire; s'il se mo
fie, c'est tout au plus dans le sens d'une plus grande rigid
d'une plus stricte orthodoxie, d'un formalisme plus impérie
sa raison d'être étant justement son sévère autoritarisme
ne se dissoudra, toutefois, que lorsque les masses seront in
lectuellement assez développées pour sentir comme une offe
personnelle l'enseignement d'un dogme, et lorsque les clas
supérieures auront péremptoirement constaté que le prê
n'a plus aucune prise sur les esprits et ne saurait plus déf
dre efficacement les privilèges des gouvernants et possédan
Ce moment me semble encore assez lointain.

Toute autre chose est la religiosité, ou, comme vous dite
l'idée religieuse, le sentiment religieux. Dépouillée de tou
ses contingences, suivie, à travers ses manifestations mu
formes, jusqu'à sa source première dans la vie psychi
humaine, la religiosité est le sentiment effrayant de la faible
physique et intellectuelle de l'homme en face de l'immen
écrasante de l'Univers. Ce sentiment est primordial. Le s

ge à peine sorti de l'animalité inférieure l'a déjà. Le plus ut penseur, aux intuitions souveraines, l'a encore. Il s'a- ège et polarise tous les éléments de la conscience et par là end les aspects les plus divers. Il est tour à tour grossière perstition, crainte de méchantes puissances surnaturelles, sir d'apaiser leur courroux et de gagner leur faveur, imagi- tion mythogène et théologique, angoisse de la mort, aspira- n éperdue à la survie infinie, à l'immortalité de l'âme, noble riosité de la « chose en soi » et des causes premières, effort harné vers la compréhension du phénomène cosmique, cherche anxieuse d'un sens de la vie individuelle, générelle, anétaire, universelle, d'une règle morale, d'un code ration- l, acceptable, des rapports entre les hommes et entre l'homme le grand mécanisme du Cosmos. La religiosité évolue mme toute la vie psychique humaine. De même que l'a- our, de simple appétit brutalement charnel, s'est affiné, par apes, jusqu'à devenir le culte du Dante pour Béatrice, de ême la religiosité, de fétischisme niais, s'est sublimée jus- 'aux spéculations de Mach, de Guyau, de Ribot, de Hœff- ng, jusqu'aux inspirations artistiques de Beethoven (la euvième !), de Dubois (la Jeanne d'Arc !), de Mercié (le énie au-dessus du guichet du Louvre), de Carrière (la Mater- ité du Luxembourg), jusqu'à la poésie du Faust, de Gœthe, du monologue de Hamlet. La religiosité durera autant que humanité et évoluera avec elle. Elle répondra toujours au egré de culture intellectuelle que l'humanité aura atteint.

★

M. Ch. Wœste

Ancien Président du Conseil des Ministres, Membre de la Chambre des représentants (Bruxelles).

C'est se tromper que de croire que nous assistons à une dis- olution ou à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment éligieux. D'une part, en effet, il n'est pas une période de l'his- oire du monde, où les luttes entre les hommes ne se soient as portées sur le terrain religieux ; ces luttes ont présenté n caractère plus ou moins radical ; mais toujours, elles ont

cherché à battre en brèche l'idée d'une vérité religieuse im muable s'imposant à l'homme comme le phare de son intel gence et le guide de ses actions. D'autre part, jamais pl qu'aujourd'hui le Catholicisme n'a réuni sous son drapeau di disciples plus convaincus, animés d'un esprit de propagan plus ardent et pratiquant leurs croyances avec une ferve plus intense.

Sans doute, l'hostilité à la foi religieuse est empreinte l'heure actuelle d'une âpreté singulière. Mais il ne faut p oublier que l'homme est bien plus touché des phénomènes q présent que de ceux du passé : de là une tendance à attribu aux premiers une importance qu'on incline à ne pas découvr dans les seconds. Et puis, il est certain que, tandis qu'autrefo la bataille religieuse visait certains dogmes ou certains poin de discipline seulement, aujourd'hui elle va jusqu'aux nég tions absolues. Se présentant sous cet aspect, elle fait en sager les agressions actuelles comme plus redoutables que p le passé ; mais si l'on songe aux formes changeantes que batteries dirigées contre la religion ont successivement re tues, on doit reconnaître que ceux qui les ont dressées para sent avoir peu de confiance dans le succès final de leurs cam pagnes.

On ne comprend guère que l'on puisse parler d'évoluti de l'idée religieuse ou du sentiment religieux. L'idée religieu implique l'existence d'une vérité religieuse ; or, s'il y a u vérité religieuse, celle-ci n'est pas susceptible d'évoluer : e est ou elle n'est pas ; si elle variait, elle ne serait plus la v rité.

Est-il, d'un autre côté, possible d'imaginer que « l'idée re gieuse » puisse se dissoudre ? Ce serait supposer que l hommes devinssent indifférents aux problèmes de leur origi et de leur fin ainsi qu'à ceux de l'origine et de la fin d monde ; et, s'il est exact que, cédant à une sorte d'étourdiss ment, quelques-uns d'entre eux se réfugient à cet égard dans u insouciance non exempte de parti-pris, il n'est pas admissib qu'une telle disposition se généralise. D'ailleurs nier Dieu, n'est pas le supprimer : sa puissance et sa providence se r vèlent chaque jour par des milliers et des milliers de faits d'actes qui s'imposent à l'attention de tous ; et, dès lors, c'e faire injure au bon sens de l'humanité prise dans son ense

que de la supposer indifférente à ces témoignages écra-
s.

★

M. Emile Verhaeren

Homme de Lettres.

es Dieux ou le Dieu sont les masques de la crainte, de
oir, de la fureur, de la tendresse, de la haine et de l'a-
ir que l'homme prétend découvrir dans la nature. Le jour
on esprit s'aperçoit que la nature n'est douée d'aucune
sion, les Dieux ou le Dieu deviennent inutiles.
'homme occidental essaie de s'en passer aujourd'hui. C'est
lus importante évolution de sa pensée, depuis longtemps.
quilibre des consciences en fut d'abord rompu, mais peu à
un nouvel ordre s'est substitué à l'ancien et je sais quel-
s esprits qui déjà ont retrouvé la paix nouvelle. Ils vivent
eins et quelques-uns d'entre eux sont morts, sans angoisse,
plement.
a séparation des Eglises et de l'Etat en France, les débats
l'enseignement en Angleterre, les manifestations en Italie
n Espagne comptent parmi les moindres des phénomènes
nonçant qu'à son tour la foule désire s'affranchir. Certes
sera-t-elle par bien des étapes avant d'arriver au point où se
t arrêtés tels penseurs. Actions et réactions, flux et reflux,
ésultat seul importe.
our les foules, le besoin est la mesure de la vérité. Si
mme abandonne aujourd'hui son Dieu ou ses Dieux, par ce
l fait il prouve qu'ils ne lui sont plus nécessaires. Il peut
re, il vit sans eux. L'humanité rejette ainsi, au cours des
ps, tout ce qui l'embarrasse, après l'avoir servi. Elle est
rate et féroce et pourtant admirable.
e fut le sort des Dieux d'être ses auxiliaires. Ils ne le sont
s. Leur culte est dispendieux ; la prière est une perte de
ps.
es poètes pourtant vénéreront toujours les Dieux et regret-
nt longtemps encore qu'il ne soit plus possible de leur obéir.

☆

Auguste Strindberg

Homme de lettres (Stockholm).

Si religion veut dire *Anschluss mit Jenseits* (Communicati avec l'au-delà) ou sentiment de solidarité avec le Kosmos Dieu, cette communication peut être momentanément romp et ce sentiment peut être affaibli par des préoccupations d' dre matériel. Ce fut le cas pour nous autres, enfants du siè passé, qui, aux environs de 1870, vécûmes les grandes tra formations économiques, assistâmes aux découvertes les p importantes pour notre bien-être physique et vîmes chan entièrement notre existence matérielle. Nous perdîmes le c tact avec le câble aérien et restâmes terre à terre. En mè temps, on nous fit accroire — et l'on peut faire tout accr aux jeunes gens — que les plus hauts problèmes pouva être résolus par les *quatuor species* du bon sens ; Strau Renan et d'autres dégradèrent la raison divine, l'Intuition, élevèrent le sens commun ou le simple raisonnement, nous partageons avec les animaux.

Bientôt nous en eûmes fini avec le christianisme et imm diatement après la religion fut « une manière de voir sur née » qu'on ne prit même pas la peine de discuter. Sur entrefaites, on découvrit le Gorille; et lorsque les Darwini y reconnurent leur image, l'image de leur Dieu, le Crép cule des Dieux descendit sur la terre.

Mais, vers 1890, une aube nouvelle parut à l'horizon. sentiment religieux se retrouva, mais sous des formes n velles. L'antique sagesse fut déterrée, le Védantisme, le Bo dhisme pénétrèrent en Europe, et la religion fut de ret sous le couvert de noms tels que Théosophie, Occultisme. sourire divin rayonna sur le monde, lorsque le matérial Charcot eut la mission divine de déclarer les miracles t naturels, et il fut contraint de prophétiser « le retour des p cès de sorcellerie pour dans 50 ans ». Ses élèves allèrent qu'à confirmer les guérisons miraculeuses de Lourdes, et quoique les faits fussent dénommés des phénomènes h notiques, le nom ne changea pas la chose.

Vers la fin du siècle, nous pûmes saluer les congrès des religions, où tous les peuples et toutes les confessions du monde grenouillèrent ensemble (Chicago, Paris, Stockholm). Bossuet et Leibniz, qui ont recherché l'union de toutes les églises chrétiennes (syncrétisme) se seraient trouvés clairvoyants plus que cela. Et le but visé par les congrès est poursuivi par les sciences religieuses qui s'appliquent à séparer le bon grain, les vérités éternelles de la paille et des fétus qui, après avoir servi d'abri à leur croissance, avaient fini par les couvrir et les étouffer.

Qu'en France on ferme les églises, cela ne signifie pas la déchéance de la religion, mais bien que les formes tombent. Les moules où la fonte a été faite seront brisés, et lorsque chaque confession aura donné sa part de la fonte, la seule, unique religion de l'avenir sera placée sur un piédestal autour duquel tous les peuples pourront se réunir.

Telle semble bien être la marche de l'évolution religieuse vers le but — une confession moniste « sans dogme ni théologie » ; — donc, vers l'évolution par la dissolution.

★

M. Jules Lemaître

de l'Académie française.

Je vous avoue que je n'en sais rien.

★

M. Georges Plékhanoff

Chef du parti socialiste démocrate russe.

Vous demandez: Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse et du sentiment religieux ?

Vous me permettrez de me placer au point de vue de l'évolution sociale et de formuler la question de la manière suivante : la dissolution de l'idée religieuse n'est-elle pas le terme nécessaire de son évolution ?

Pour y répondre, rendons-nous compte de ce qu'a été j
qu'ici l'évolution de cette idée.

Mais d'abord qu'est-ce que la religion ? Si nous nous s
vons de ce que Edward B. Taylor appelle « définition mi
mum du terme religion », nous dirons que la religion est
croyance en des êtres spirituels existant à côté des choses
des processus naturels (1).

Cette croyance, qui est l'élément nécessaire de toute re
gion, sert en même temps à expliquer tous les phénomènes
la nature. Mais à une phase supérieure de l'évolution socia
nous voyons s'ajouter à cet élément primitif un nouvel él
ment : l'élément moral.

L'alliance entre ces deux éléments devient de plus en pl
étroite. C'est alors qu'on arrive à ce que je pourrais appele
définition maximum du terme religion, soit la croyance en
êtres spirituels associée à la morale et lui servant de sancti
C'est à ce point que, pour beaucoup de gens, l'essence de la re
gion consiste dans la morale.

Mais nous ne sommes point encore au terme de cette évo
tion.

L'alliance qui semblait indissoluble entre la religion et
morale est condamnée à disparaître de par le progrès de l'e
prit humain.

L'explication scientifique des phénomènes est forcéme
matérialiste. L'intervention des êtres spirituels, qui, aux ye
du sauvage, explique tous les phénomènes, n'explique ri
aux yeux d'un Berthelot; sa valeur diminue de plus en pl
pour l'homme civilisé qui peut s'assimiler les résultats du trav
scientifique.

Si nombre de gens croient à l'existence d'êtres spirituels
surnaturels, c'est que — pour diverses raisons — ils n'o
pu surmonter les obstacles qui les empêchent de se placer
point de vue scientifique.

Une fois ces obstacles écartés — et il faut croire que ce s
l'œuvre de l'évolution sociale — toute conception surnature
s'évanouira, et alors la morale sera forcée de reprendre s

(1) Il est vrai que tout être spirituel n'est pas dieu. Pour devenir dieu, un é
spirituel doit passer par une certaine évolution. Un dieu est un être spirituel
trouvant en relations de services mutuels avec une tribu ou une peuplade donn
Mais tout dieu est un être spirituel. Et cela nous suffit ici.

ence indépendante. La religion, dans le sens de sa défi-
n maximum, aura vécu. — Quant au sentiment religieux,
paraîtra évidemment avec la dissolution de l'idée religieuse.
il y a plus de conservatisme dans les sentiments que dans
dées. Il peut y avoir et il y aura certainement des survi-
es qui engendreront des conceptions plus ou moins bâtar-
mi-spiritualistes, mi-matérialistes, du monde.
ais à leur tour ces survivances sont condamnées à dispa-
e, surtout quand disparaîtront certaines institutions socia-
que la religion paraît sanctionner.
progrès de l'humanité apporte avec lui l'arrêt de mort
idée et du sentiment religieux. Les gens timides ou inté-
s ont peur pour la morale. Mais, je le répète, la morale
mener une existence indépendante.
a croyance en des êtres spirituels, même à l'heure qu'il
est loin de renforcer la morale. Bien au contraire, les reli-
s des peuples civilisés actuels sont, pour la plupart, en
ère du développement moral de ces peuples.
V.-K. Clifford l'a dit avec raison : « Si les hommes n'étaient
meilleurs que leurs religions, le monde serait un enfer! »

★

M. Félix Le Dantec,

Professeur d'embryologie à l'Université de Paris.

Quoique les croyants nient le conflit entre la Science et la
, une coïncidence remarquable ne s'en manifeste pas moins
re le développement des sciences et le recul de l'idée reli-
use. Cette coïncidence se comprendrait, alors même qu'il
aurait pas contradiction entre les dogmes et les découvertes
savants. Les principes de Lamarck nous enseignent en
t que les organes, se développant par un usage continu,
rophient par désuétude; on connaît aussi la loi du balan-
ent organique. Or, nous appliquons aujourd'hui notre
rit scientifique à des problèmes dont notre *sentiment reli-
ux* nous donnait autrefois la solution simpliste; nous déve-
pons donc le premier aux dépens du second. L'hypertro-
e prodigieuse de l'esprit scientifique aux XVIII^e et XIX^e siècles a

naturellement déterminé une atrophie correspondante d
foi, chez les penseurs et chez ceux qui les suivent et les
tent.

Mais un organe, fixé dans notre espèce par un usage s
laire, ne disparaît pas tout d'un coup. Il est devenu carac
acquis et se transmet par hérédité en dépit des contingen
Il y a évolution lente et non dissolution.

L'appendice de notre cæcum, ridicule souvenir de la seco
poche alimentaire des ancêtres herbivores, n'a pas dispa
et peut encore nous tuer. La régression de notre sentim
religieux est loin d'égaler celle de notre appendice, elle n
est pas moins certaine chez *tous*, quoique moins avancée c
quelques-uns ; mais elle n'a pas abouti à une disparition c
plète de l'organe, même chez les athées. Marcel Hébert a
sayé de substituer le Divin au Dieu personnel pour expli
cette antinomie apparente, qui provient d'une confusion
longée entre la croyance aux Dieux et le désir de compre

Parce que le sentiment religieux existe chez tous et est
posé à la tendance scientifique, on devient anticlérical. O
serait peut-être moins si l'on envisageait seulement les d
gers de la domination des prêtres. De même, on redoute
fous, bien moins pour le mal qu'ils peuvent faire que pa
crainte justifiée de participer à leur folie.

Etant anticlérical, on élève ses enfants en essayant de
truire chez eux une survivance nuisible ; de même, on a pro
d'enlever l'appendice à tous les bébés. Mais les pères
auront subi l'ablation transmettront cependant à leurs des
dants cet organe rudimentaire, persistant comme le pré
des circoncis. Une vieille chose héréditaire ne s'en va pas
d'un coup. L'appendice en est une, le sentiment religieux
autre.

Si l'on redevenait végétarien aujourd'hui, ce ne serait
l'appendice qui grossirait, mais peut-être l'estomac, à m
qu'une poche nouvelle se formât ailleurs, sur le tube dige
De même il serait illusoire de vouloir réveiller le sentim
religieux au profit d'une religion en décadence ; c'est une
gion neuve et vivace qui profiterait de la restauration.
jourd'hui, la Science tient la corde. Où nous mènera-t-elle

★

M. E. Vandervelde

bre de la Chambre des Représentants, Chef du parti socialiste belge.

l'on avait posé la même question à quelque philosophe du ècle, affranchi des anciennes croyances et dédaigneux ou rant des croyances nouvelles, qui s'élaboraient obscuré- t parmi les pauvres et les esclaves, il eût répondu sans e : « Les Dieux s'en vont; les Dieux s'en sont allés; la son seule va régner à leur place. »

ujourd'hui que nous avons vu le sentiment religieux survi- à des formes religieuses que les anciens considéraient comme eule religion possible, nous sommes plus circonspects et, nt de répondre, nous demandons à définir.

'agit-il des religions officielles, dogmatiques, autoritaires, Catholicisme, par exemple, qui est, assurément, de toutes conceptions religieuses issues du Christianisme, la plus érente, la plus logique?

e n'hésite pas à dire que nous assistons, en ce qui les con- ne, à une dissolution, et non pas à une évolution.

l est bien vrai que, parmi ceux qui s'intitulent catholiques, ou testants, certains croient les religions actuelles susceptibles volver, de se transformer de telle sorte que leurs dogmes, uits à l'état de symboles, et leurs livres saints, interprétés otilement par une exégèse savante, cessent d'être en contra- tion avec les faits susceptibles de vérification scientifique.

Mais, sans compter que ces néo-catholiques ou ces néo-pro- tants se heurtent à l'opposition tenace des hiérarchies, qui voit que les religions ainsi transformées ne sont plus elles- mes et qu'en définitive des catholiques comme Loisy, des otestants comme Réville, des libres-penseurs comme Ber- lot, sont infiniment plus près les uns des autres qu'ils ne sont de leurs prétendus coreligionnaires.

Ce qui les rapproche, en effet, c'est, d'une part, qu'ils ne èrent point que leurs croyances ou leurs hypothèses philoso- iques portent la moindre atteinte à leur liberté de savants; st, d'autre part, qu'ils croient à la pérennité du sentiment igieux, qu'ils pensent que dans l'avenir, comme dans le pré- nt et dans le passé, il y aura toujours des hommes — et,

sans doute, l'immense majorité des hommes — qui seront i sistiblement portés à faire des hypothèses métaphysiques.

Et, sur ce point, je suis complètement d'accord avec eux suis convaincu que, dans la société socialiste, comme dan société bourgeoise, les problèmes de la mort et de la vie mystère de nos destinées et de nos origines, continueron engendrer des hypothèses métaphysiques, ou, si l'on préf des croyances religieuses. Mais ces croyances ne seront que hypothèses. Nul ne songera plus, au nom d'une préten révélation, les imposer comme des vérités absolues. Il y a encore, selon toute vraisemblance, des associations religieu mais il n'y aura plus — sinon comme d'archaïques survivan — des églises, autoritaires, intolérantes, despotiques.

★

M. François Coppée

de l'Académie Française.

J'ai dit, ce matin, et je redirai, ce soir, en faisant ma pri *Credo in sanctam Ecclesiam catholicam.*

Ce seul mot « Credo » sera, s'il vous plaît, ma répons l'enquête du *Mercure de France.*

(*A suivre.*)

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SIGNATAIRES

MM.		MM.	
Bernard Allo	584	A. Mezières	
J.-M. Besse	600	Max Nordau	
Théophile Braga	590	Georges Plékhanoff	
Oscar Browning	604	Salomon Reinach	
François Coppée	622	Th. Ribot	
Charles Dilke	599	Romanones	
Guglielmo Ferrero	608	G. Sergi	
Alfred Fouillée	582	Jules Soury	
Philippe Godet	611	Auguste Strindberg	
Maxime Gorki	592	Thureau-Dangin	
Louis Gumplowicz	606	Miguel de Unamuno	
Ludovic Halevy	586	E. Vandervelde	
C.-J. Istrati	595	Emile Verhaeren	
Francis Jammes	608	Maurice Vernes	
Kuyper	580	Siegfried Wagner	
Félix Le Dantec	619	Ch. Woeste	
Jules Lemaître	617		

LAMENNAIS A LA CHESNAIE

n 1844, une Lyonnaise, Mme Yemeniz, écrivait à Montalembert : ns nos provinces, tout le jeune clergé lui est resté dévoué, à lui, mennais de *l'Avenir;* on le plaint, mais on l'aime, on prie pour ll y a une sorte de fraternité entre tous les élèves de ses idées ; unissent pour prier Dieu et lui demander son retour ».

en était-il pas ainsi sur toute la surface du monde catholique, et e dans cette énigmatique capitale du catholicisme, qui avait pé, après avoir applaudi ou du moins laissé faire ? La gloire de ennais avait alarmé bien des amours-propres ; et toutes les nes s'étaient émues devant l'audace de ce penseur qui, tour- le dos au passé, frayait le chemin de l'avenir. Mais les esprits res, les cœurs remplis de la vraie charité chrétienne ne furent infidèles au souvenir du grand athlète qui avait combattu et cu pour la foi. La ville de Lyon se distingua particulièrement sa fidélité persistante envers l'auteur de *l'Essai sur l'Indiffé- e.*

est ainsi que Mme Yemeniz conçut le projet d'écrire une biogra- de Lamennais pour ramener les sympathies vers lui. Elle demanda ques détails sur la Chesnaie à un ancien hôte de cette illustre ite, l'abbé Doucet. Voici les pages qu'il écrivit pour elle et dans uelles on sent vivement l'affection, l'admiration et la pitié (1).

(1) Le manuscrit était accompagné de la lettre suivante :

Madame,

me suis hâté autant que possible de satisfaire le désir que vous m'avez imé d'avoir sur M. de Lamennais quelques détails d'intérieur qu'on pût entre- r aux événements plus importants de sa vie. Ceux que j'ai l'honneur de vous mettre sont probablement les seuls, et encore pas tous, qui puissent être livrés ublic. Je connais sur la singularité de son caractère une foule de petits détails eraient tout à fait inutiles à un biographe. On ne peut les livrer que dans la ersation. Je vous donne tout ce que ma mémoire a pu me rappeler sur le ient, sans ordre, sans style, souvent sans orthographe. Ces détails peuvent par stifier leur titre de matériaux. J'espère que vous n'y regarderez pas de trop et que vous ne me trouverez pas trop ridicule d'avoir laissé quelques fois par- non cœur ou mon imagination, là où ils n'avaient que faire. S'il me venait à émoire quelques circonstances qui m'eussent échappé, je me hâterais de vous ire part. Si vous exigiez quelques autres détails qui vous sembleraient utiles, us suffira de me le faire savoir pour que je me hâte de vous satisfaire.

. . . . . .

euillez, Madame, agréer l'expression de mon profond respect.

J. DOUCET.

tte lettre fut écrite en 1846, comme on peut le voir par certains détails du uscrit.

§

On sait en général que M. de Lamennais est né en Bretag qu'il a pris ses ébats enfantins sur la grève sauvage de patrie, et que, de bonne heure privé de sa mère, il n'a d'autre berceuse que la vague, et d'autre chanson de no rice que la voix de la grande mer. On devine assez, d'ap ces données, que la trempe vigoureuse de son génie est tout entière à cette liberté d'oiseau des grèves dont il a dès ses premières années.

On a encore parlé de son amour pour la Bretagne, bruyères, ses vastes landes grises sur lesquelles le soleil tr le soir ses longs rayons, et pour quiconque a lu les *Par d'un croyant*, il est manifeste que ces scènes mélancolic ont exercé sur son imagination une grande influence. M là-dessus on n'est pas entré dans d'assez grands détails. C dit assez pour savoir que cette grande âme a dans son so quelque chose de fort et d'amer comme la tempête, de g diose et de triste comme l'horizon des falaises, d'invin comme les brisants, et d'affectueux comme ces âmes pr tives dont il a été environné, jusqu'au moment où il s'es obligé de chasser de son cœur et de sa tête l'Eglise et la B tagne. Mais la Bretagne n'a pu s'effacer tout entière. D Thébaïde parisienne, il a dû rêver, la nuit, au souffle arg tin qui passait dans les feuilles de ses mélèzes, aux d étangs encaissés dans le granit mousseux et qui baignen leurs eaux tranquilles la chevelure pendante des gros châ gniers, aux iris jaunes parsemés dans les gazons soyeux marais, aux mystérieuses avenues de vieux chênes paill de lichens et versant leur ombre sur les hautes fougères. son imagination et son cœur doivent être pleins de ces so nirs qui ne se refont pas, qui ne se remplacent pas, dû passer les deux tiers de sa vie là où Adam, exilé du par terrestre, a laissé l'empreinte de son pied et le parfum de bonheur immortel !

Pour nous, qui n'avons ni la profondeur de son âme, n grande sensibilité, ni cette force d'imagination qui n'a be que d'un trait, d'un seul rayon pour réfléchir toute la nat nous sentons redoubler en nous le courant de vie qui n anime, quand nous laissons nos souvenirs aller se repose

ant sous ces ombrages abandonnés. Nous voyons la petite
son carrée à trois fenêtres de façade, à un seul étage, avec
oit d'ardoises en pente abrupte, percé de grandes cheminées,
r lequel le soleil laisse tomber une lumière couleur de plomb;
etit jardin qui regarde la façade et sur lequel s'ouvre la
e vitrée de la salle à manger. Entrons dans cette demeure
este, Versailles ignoré et perdu d'un roi de l'intelligence.
'est qu'un presbytère un peu propre. Trois pièces en bas:
uisine, la salle à manger, le salon; un petit vestibule, dans
el débouche l'escalier, diminue la grandeur de la salle à
ger. Dans cette salle les portraits du grand-père et de la
d'mère maternels de M. de Lamennais (il ressemble à
dernière). Sur la cheminée une gravure représentant la
ncision, puis deux petits cadres, où sont reproduites deux
d'Italie, voilà tous les ornements.

assons au salon. Dans le coin, une causeuse anti-séculaire,
ques fauteuils et quelques chaises de paille, une vieille
de jeu, une guitare qui laisse flotter ses cordes; sur la
minée, un couronnement d'épines, d'après le Titien; un
l contenant quelques oiseaux d'Amérique empaillés: c'est
ue le grand homme recevait d'illustres visiteurs, et qu'il
ongeait, le soir, au milieu de sa famille de jeunes amis, les
s causeries de son époque de gloire.

ontons l'escalier massif en chêne, nous arrivons à un vaste
r; à droite une porte d'étoffe; c'est sa chambre fermée à
e porte. Visitons-la. Point de tapisserie; une double croi-
les murs couverts de rayons; un vieux canapé, une petite
ronde en noyer où il déjeunait; dans le coin à droite,
ureau à cylindre toujours fermé; au-dessus une lampe,
ortrait de Martinez Rosa (je ne sais pourquoi), sur la che-
ée une Vierge peinte sur étoffe et la gravure flamande de
emme paralytique. Pour augmenter la somme de chaleur,
cheminée prussienne a été établie dans l'ancienne. Après
neminée vient un petit cabinet où M. de Lamennais tenait
petits objets de toilette et les livres qu'il ne voulait point
figurer dans les rayons de sa chambre.

ur la même ligne que le cabinet est l'alcôve à moitié rem-
par un lit étroit sur lequel aurait peine à se tourner un
me de corpulence ordinaire. Les boiseries de l'alcôve sont
hêne sans couleur, ni vernis. Point de tableaux, seul un

crucifix au fond. Et c'était là que s'agitait dans de longues insomnies cette pensée inquiète, trop saisie par le sentiment des harmonies absentes de la société, pour ne pas frapper du front les barrières de fer qui s'opposaient à son indomptable essor. C'était dans ce sanctuaire simple qu'il écrivait, le front courbé sur une petite table, sans étalage de livres ni de papiers, sans cette affectation de désordre extérieur, que les esprits faibles et étroits prennent pour des symptômes d'élévation.

Il mettait même dans la disposition de ses meubles et des objets à son usage une espèce de coquetterie, qui semblait résulter d'une frayeur extrême de toute espèce d'affectation. Il écrit sur du petit papier, glacé et souvent doré sur tranches, et à mesure qu'une feuille se trouve noircie, elle va s'empiler sur les autres dans un petit tiroir du bureau à cylindre dont il tient soigneusement la clef. N'y a-t-il pas encore là le signe de cette répulsion pour tout ce qui n'a pas vie sur le moment, qui l'a toujours caractérisé? J'oubliais dans un coin la petite armoire qui renferme la pharmacie qu'il met à la disposition de ses pauvres voisins malades. Mais n'anticipons pas sur ses habitudes.

Nous avons vu à l'intérieur tout ce qui peut intéresser. Ne visitons qu'en passant les autres appartements, la bibliothèque, et, sous le toit, la double rangée de mansardes habitées jadis par ses jeunes disciples. Descendons et visitons les alentours.

Au nord, une cour carrée, couverte de gazon, terminée par un portail en bois ouvrant sur une courte avenue de grands chênes, parallèle à deux épais bois de sapins, qui se terminent où se termine l'avenue. La cour est fermée à l'est et à l'ouest par les bâtiments servant de ferme, de grange, de basse-cour; du côté de l'est, s'ouvre une petite porte donnant sur une vaste basse-cour, qui s'étend vers l'est et se termine encore par un portail en bois. C'est là que s'agite dans un pêle-mêle un peu révolutionnaire la nation babillarde des poules, des canards, des pigeons, au milieu desquels se pavanent d'énormes cochons, rongeant par le bas des branches de sapin. Le portail donne sur un petit chemin qui borde le grand étang.

Nous avons parlé du jardin qui se trouve en face de la maison; à gauche et à droite du jardin sont deux terrasses plantées de sapins et de tilleuls; en traversant celle de droite, on

arrive à un double escalier qui conduit à un jardin plus vaste, au niveau de la basse-cour, et d'où l'on a vue sur l'étang.

Au bas du premier jardin se trouve la chapelle; puis au delà un bois encore jeune, du centre duquel rayonnent six longues allées mystérieuses, à peine visitées par le soleil. Ce bois se termine par une longue avenue de trembles, de cerisiers, de bouleaux et de sapins; au delà encore, un bois épais de sapins et de mélèzes qui longe le petit étang, séparé de l'autre par une large chaussée qui conduit au bois de chênes, et à une assez vaste étendue plantée d'arbres verts; puis encore au delà, des landes pleines de bruyères, plantées çà et là de sapins, et enfin la grande route qui conduit à Combourg, le vieux manoir de Chateaubriand.

Revenons à la maison : à l'ouest, de longs cloîtres de mélèzes; puis, un petit bois; puis, les champs; à l'est, l'étang; puis, le bois de chênes et les champs; au nord, la grande chaussée de l'étang; au bas de la chaussée, une petite prairie en berceau, bordée d'un côté par un bois de mélèzes et de sapins, et de l'autre par un bois de chênes. Au bas de la prairie, la ferme qui, par sa porte cintrée, son vieux colombier, ses grands ormes séculaires, laisse deviner l'emplacement de l'ancien manoir; et enfin un petit moulin enseveli dans l'ombrage.

Tels sont à peu près les détails topographiques les plus exacts qu'on puisse donner sur la Chesnaie et sur ses environs. Sous la plume ces détails viennent tout seuls; mais ce qui regimbe contre la langue, c'est la couleur locale. Cette demi-nuit répandue partout, cette impression de solitude qui vous saisit, ce calme subit qui descend dans l'âme, à mesure qu'on se laisse plutôt dominer par ses sensations que par sa curiosité; tout vous dit que ce lieu était prédestiné, et que Dieu ne l'avait pas fait pour y charmer les ennuis d'une vie oisive, ou pour y assouvir avec de la verdure et des eaux la satiété de quelque rentier opulent. A chaque pas, vous lisez une page du *Croyant* ou de *l'Essai sur l'indifférence;* l'horizon vaste du nord, derrière lequel la mer se laisse deviner, vous dit que, là-bas, une haute pensée a souvent pris son essor. Le silence des grands bois de Coëtquen qui ceignent cette habitation et au fond desquels il errait souvent, vous dit que mainte vision de l'avenir a passé par là, et que le prophète frappé de la foudre

y a souvent écouté, assis dans la clairière, le concert des insectes cachés sous l'herbe.

Allez vous asseoir sur l'un des gros rochers qui bordent l'étang à l'ouest; regardez sous une saillie de granit cette fosse ouverte, envahie par les fougères, en face d'un petit hêtre; vous y devinerez les solennelles tristesses de cette âme, affamée de la mort par une trop grande abondance de vie. Que le soleil y est triste et solennel, quand, se couchant au loin derrière les tours de Dinan, il tamise sa lumière à travers les feuillages épais, pour jeter un reflet pâle sur les eaux de l'étang!

Quand je lis une page de M. de Lamennais, je vois passer devant moi les arbres de sa demeure, et l'horizon qui semble tracé par sa pensée. Le génie est fils de la nature; il faut l'étudier là où la nature lui a imprimé sa plus forte empreinte. La Chesnaie est comme le moule brisé où l'on peut, après de longues années, étudier encore les linéaments d'une statue de géant.

Cette âme républicaine ne pouvait être [mieux] placée pour étudier de près les misères humaines qui l'ont si puissamment saisie. Son voisinage est tout entier composé de pauvres cabanes couvertes de chaume, à l'exception de deux ou trois fermes qui lui appartiennent. Les fumées bleues, qui, le soir, se traînent sur la pointe des feuillages, ce silence de la pauvre culture, cet extérieur résigné des pauvres laboureurs pour qui le soleil est l'opulence, tels sont les éléments qu'il a eus sous la main pour composer ces tableaux ravissants, dont il a rempli les pages du *Croyant* et d'une *Voix de prison*. Il me semble qu'enlever cette solitude à son silence ce serait la profaner. Il est des demeures qui ne doivent avoir qu'un habitant. Quand l'aigle est mort ou exilé, il est triste de voir l'oiseau parasite établir dans sa vaste enceinte sa famille criarde. Les grandes pensées, comme les grands empires, doivent laisser la solitude après eux.

Pour moi, je trouverais dans quelques années un charme inouï, quand le grand homme ne sera plus, à voir la maison solitaire, ouvrant ses fenêtres aux carreaux brisés, ornées d'une frise de nids d'hirondelles, sur un jardin envahi par l'épais tissu des liserons, des lierres; puis, un bois dont les allées seront barrées de vieux troncs d'arbres, et, pour tous

habitants,les oiseaux de nuit et les lapins timides. Il n'en sera pas ainsi. La terre est trop peu vaste, pour qu'on y découpe des reliques de cette dimension.

§

M. de Lamennais a quitté la Chesnaie depuis dix ans, à l'époque où il publia *les Affaires de Rome*. A cette époque, 1834, 35, 36, en 1836 surtout, il y vivait à peu près seul, après avoir marié une de ses nièces à M. de Kertanguy, son plus fidèle ami et disciple. Par suite de la condamnation du *Croyant*, il n'y disait plus la messe, et c'est pendant cet intervalle que cette âme, privée des consolations dont elle était jadis entourée, a senti s'écrouler une à une les grandes espérances qu'elle avait éveillées dans le monde. Elle a quitté le monde des saintes agitations, de la persévérance chrétienne, pour aller se voiler de tristesse aux pieds du grand Tout, à qui elle a demandé une foi nouvelle, que rien ne pût assaillir dans le monde, la foi en ces dogmes plus mystérieux que les nôtres, et que la philosophie se crée pour échapper à ceux que nous admettons.

Il faut l'avoir vu alors, pour se faire une idée des tourments qu'il éprouvait, de ses tressaillements profonds d'un amour éteint, à côté d'une pensée toujours vivante. Sa vieille gouvernante m'a raconté bien souvent qu'aux heures de l'office du dimanche, quand le vent de l'est remplissait les bois des vibrations des cloches du village voisin, il montait dans sa chambre et en descendait, au moins vingt fois en une heure, se promenant au jardin, ramassant des pierres.

D'autres moments, fatigué de cette solitude qui retombait sur lui comme une montagne,assailli de la poursuite incessante de son passé si plein de glorieuses fatigues, il se prenait dans sa chambre à raconter à sa servante toute sa biographie, en se promenant à grands pas, comme s'il eût eu besoin de vider son âme de ses souvenirs. Maintes fois, Marie l'a vu s'agenouillant vers le soir au pied de l'autel de sa chapelle, tendant ses bras vers le Christ, comme un naufragé qui va se livrer au flot et au vertige que lui cause la profondeur de l'abîme.

Au reste, jamais ses rapports avec ses inférieurs n'avaient été plus bienveillants qu'à cette époque d'abandon, où la raideur catholique avait dressé autour de lui un cordon sani-

taire. Secourir les pauvres, les visiter, s'intéresser à eux, leur donner du travail, était son souci constant. Un jour de carnaval, voyant les préparatifs que faisait sa cuisinière pour lui servir, ainsi qu'aux trois compagnons qui lui restaient, le festin traditionnel, il se prit à penser qu'un pareil régal serait pour les pauvres manœuvres qui l'environnaient une surprise plus agréable que ne pouvait l'être pour lui et les autres ce surcroît de bonne chère. Il fit donc appeler tous les ouvriers qui bêchaient dans ses champs, et leur fit servir dans la cuisine le festin de carnaval. Il ne voulut pas qu'aucun accessoire fût négligé. L'argenterie fut manœuvrée assez gauchement par des mains calleuses, les vins étrangers abreuvèrent ces lèvres vierges de Madère, et du café Bourbon, tenu en réserve pour les jours extraordinaires, enivra de ses parfums délicats ces épais cerveaux saturés de la fumée de la pipe. M. de Lamennais les fit chanter, et rit tant de leurs saillies qu'il fallut presque le porter dans son lit.

A le voir, son petit bâton d'aubépine à la main, son chapeau de paille à forme élevée sur la tête, vêtu d'une redingote grise échancrée d'un côté par une large brûlure, chaussé de sabots larges et pointus, les hommes, portés à se représenter le génie entouré d'un appareil éclatant, auraient eu peine à se figurer que c'était là l'homme dont la pensée avait agité le monde et qui, renonçant à réveiller la papauté de son sommeil de plomb, l'avait heurtée du front.

Rien de plus simple et de plus patriarcal que ses habitudes. Sa grande récréation consistait à émonder les arbres de ses bois, à surveiller le progrès de leur croissance, à redresser ceux qui prenaient une direction tant soit peu oblique, à débarrasser les sentiers des cailloux qui les obstruaient, et à extirper les mauvaises herbes qui dressaient la tête dans les blés noirs naissants. Après ces différents exercices, il allait simplement laver ses mains dans la mare du sentier, et les essuyait sur l'herbe.

Je l'ai vu aborder souvent celui de ses manœuvres dont l'extérieur aurait dû repousser le plus vivement un homme dont la sensibilité était si vive, mais qui le réjouissait par l'originalité grossière de son esprit. Il se nommait Daussey. M. de Lamennais le consultait longuement sur l'opportunité de planter les pommes de terre ici plutôt que là, de déraciner tel

arbre et de planter tel autre, sur la ligne que devait suivre le vaste mur d'enceinte qu'il projetait, et sur mille autres choses semblables. M. de Lamennais trouvait souvent en cet homme un contradicteur obstiné, et se retirait en disant : *Définitivement, Daussey, je crois que vous avez raison.*

Rien n'approche de la familiarité qu'il entretenait avec ses domestiques, familiarité qui, par un brusque retour, tournait par moments en boutades qu'il était difficile de s'expliquer. Je me rappelle entre autres un domestique à peine dégrossi, ignorant les plus simples convenances, qui, pendant que M. de Lamennais jouait de l'accordéon, venait dans sa chambre, ses sabots aux pieds, et se carrait pendant des heures entières dans un fauteuil à la Voltaire. Quand M. de Lamennais finissait : *C'est bien beau, Monsieur*, disait-il, *faites donc encore dire ;* et M. de Lamennais de rire à gorge déployée.

Ces libertés, qu'il souffrait de la part de ses domestiques, ne nuisaient cependant en rien à son autorité sur eux. Aucun d'eux ne se fût permis de commenter un de ses ordres. Un jour, en descendant de sa chambre, un vase de nuit à la main, son domestique fit une chute dans l'escalier, et se blessa les genoux. Au bruit du vase qui volait en éclats, M. de Lamennais sortit précipitamment de sa chambre, et demanda ce qui était arrivé. En voyant son domestique blessé, il le conduit dans sa chambre, visite son genou, sonne et ordonne à l'une de ses deux servantes de lui apporter une ligature, et de ramasser dans l'escalier les débris du vase brisé. Quelques instants après la domestique arrive, apportant la ligature dans une main, et tenant de l'autre son tablier plein des fragments du vase : *Voilà, monsieur l'abbé, ce que vous avez demandé ; mais je doute qu'avec cette ligature en toile vous puissiez arranger ce vase, il est trop bien cassé.*

Il inspirait à tous ses domestiques et aux paysans des environs un respect presque superstitieux. Plusieurs fois pendant la nuit, quand déjà il s'était retiré dans son appartement, la bonne Jeanne est rentrée toute effarée, faisant force signes de croix, et prétendant l'avoir vu se promener au bout d'une allée. Les paysans ont cru plusieurs fois aussi l'avoir vu au clair de lune se promener sur la pointe des arbres.

Parlons de ses deux vieilles servantes. L'une est morte, l'autre demeure encore à la Chesnaie, attendant depuis dix ans

que son maître revienne, tenant toujours l'autel et la chapelle propres comme s'il devait venir y offrir encore le Saint Sacrifice. Nicole, la première, avait accompagné à Paris M. de Lamennais Jean, alors qu'il était grand-vicaire à la Grande Aumônerie. Lors de son retour, il la céda à son frère, qui était au plus beau moment de sa gloire. La bonne fille s'associa tellement aux succès de son maître, elle prenait une telle part à tous les déboires que lui faisaient éprouver les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin qu'elle ne parlait de ses livres que comme d'une chose commune à son maître et à elle : *Nous avons bien des ennemis*, disait-elle, *mais dans ce moment nous composons un ouvrage qui les réduira tous au silence.* Jusqu'à la fin de ses jours, la pauvre fille n'a vécu que sur deux espérances, celle du retour des Bourbons et de la conversion de son ancien maître.

Quant à Marie, qui actuellement garde la Chesnaie, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans qu'elle habite la maison. Elle a assisté, solide dans sa fidélité bretonne, aux diverses phases de cette existence tourmentée; elle a vu se renouveler plusieurs familles d'amis, elle a compris, avec cette sûreté d'intelligence que donnent un dévouement à toute épreuve et une foi robuste, tout ce qu'il y a eu de soucis et de combats dans la vie de son maître; elle sait que la foi a péri dans son cœur; mais cette âme lui a parlé de trop près, elle a analysé avec son amour tout ce qu'il y avait d'irrésistible dans l'essor de cet esprit, peu fait pour recevoir les étrivières des souverains et des prêtres jadis prosternés devant lui. On a trop cherché par de basses calomnies à tuer sa fidélité, pour qu'elle ne s'attache pas pour le reste de ses jours à une espérance qu'elle a peur d'emporter au tombeau. Souvent, quand j'allais, seul, à la Chesnaie, me nourrir, sous les bois solitaires et silencieux, de tant de souvenirs vivants, elle m'a raconté des rêves qui l'avaient laissée toute en larmes dans son lit. C'était M. de Lamennais portant le Saint Sacrement, disant sa messe, lui donnant ses ordres. Cependant combien n'a-t-elle pas souffert des variations souvent si brusques et si peu explicables du caractère de M. de Lamennais ? Mais mieux que les esprits égoïstes et les cœurs froids qui l'ont malheureusement environné quelquefois, elle savait que chez lui la sensibilité nerveuse prenait quelquefois le dessus, et annulait pour un

moment le sentiment, porté si haut chez lui, de ce que doit être un homme vis-à-vis de ses inférieurs.

A ce propos, il est bon de laver ici M. de Lamennais des reproches que lui ont souvent adressés des amis ingrats, le traitant d'esprit acariâtre, inconstant, rancuneux. Ce qui domine chez lui, c'est une sensibilité prompte et vive; c'est parce que souvent elle se portait trop loin d'un premier bond qu'elle était obligée de faire un effort plus violent en arrière. Chez lui les affections ne se formaient pas graduellement et par couches successives; son cœur s'éprenait comme sa pensée. Son coup d'œil et son amour n'avaient pas d'horizon au premier abord; il inondait du puissant reflet de son âme le monde et les hommes qu'il voulait réformer; et puis, quand, après un peu de calme, il ne palpait que des cœurs froids, ou qu'il se sentait cahoté sur une terre rebelle, la voix de sa douleur parlait aussi haut que celle de son amour et de son espérance. Il retombait brisé sur lui-même, accusant la société et les hommes. Il aurait dû accuser le ciel si prodigue envers lui, et qui a fait de l'étoile qu'il attache au front des hommes de génie le sceau du malheur et de l'abandon. Il était difficile sur les caractères : c'est que la moindre petitesse lui répugnait, et que presque tous les hommes sont petits. Passons.

Marie m'a souvent conté, combien, dans les derniers temps, sa vie était devenue triste et solitaire. Mais ses mœurs semblaient y avoir gagné en douceur. En s'éloignant de la société et de l'Eglise, il semblait s'être rapproché de la nature. Il aimait à se tenir debout au milieu des volailles picotant le grain, à jeter des miettes de pain aux petits poissons frétillants dans l'eau, à aller près du moulin à vent voir monter de l'horizon des mers les nuées grisâtres, et à contempler les teintes violacées du couchant découpé par le feuillage.

Il avait peu de visites, si ce n'est celles de quelques écrivains démocrates, pensant peut-être que ce génie, pris par le froid du désespoir, pourrait se rétrécir aux proportions de leurs théories brutales et de leurs haines vieillies. Ces hommes n'ont pas compris qu'après avoir marché avec l'Eglise M. de Lamennais devait marcher seul ou s'asseoir. Je l'ai entendu moi-même dire dans l'un de ses moments de tristesse qu'il faudrait un microscope pour discerner les agitations de ces hommes. Ceux qui par le cœur sont restés fidèles à M. de

Lamennais ont presque tous été des personnes qui n'étaient point entrées dans ses sentiments politiques jusqu'au bout. Il a certainement encore des amis fidèles qui ont partagé et qui partagent ses idées politiques; mais il faut l'avouer aussi, ses vieux liens tiennent encore à des cœurs royalistes. Quel meilleur ami a-t-il que son vieil homme d'affaires, M. Marion, ancien notaire, bon royaliste, sincèrement persuadé que le monde est voué au gouvernement absolu, et qu'en dehors de ce cercle rigoureux le monde ne fera que tréhucher de ruine en ruine? C'est un chrétien solide tel que le siècle dernier en a laissé, très attentif à son bien-être matériel, pourvu que d'autres y participent, esprit sain et attentif, entendu aux affaires, et chez qui une amitié est un organe de l'âme, sans lequel elle périrait ou perdrait son individualité. M. de Lamennais ne lui a jamais rien caché, et n'a pas cessé de correspondre avec lui. Quand il écrivait quelque chose d'ardu en philosophie, il le retouchait jusqu'à ce que le sens en devînt clair à M. Marion, qui jugeait de cela comme il l'aurait fait d'une pièce notariée, au point de vue du bon sens et de la grammaire qui court les rues.

Parlons maintenant de M^lle^ Le Loutre. C'est là une âme bretonne s'il en fut jamais, une âme indomptable logée dans un petit corps, et qui, par là, méritait bien de s'unir par quelques points à celle de M. de Lamennais. M^lle^ Le Loutre, encore bien jeune et sous la Révolution, avait joué un rôle important dans les guerres de la Chouannerie; sous l'Empire, ses rapports avec l'émigration ne cessèrent point; la police impériale, qui la veillait de près, la fit condamner à mort; elle eut sa grâce, mais elle fit deux ans de prison. Au retour des Bourbons, Louis XVIII lui confia la direction des postes à Saint-Brieuc, et sous le voile d'une responsabilité purement administrative elle fut investie de la plus haute confiance dans les affaires politiques. Elle voyait souvent Louis XVIII, qui l'appelait sa petite Bretonne, et qui écoutait et suivait même, au besoin, les avis qu'elle lui donnait. On serait étonné de savoir tout ce qu'une faible fille, sans culture, a fait pendant une période de plus de trente ans; mais ce n'est pas ici le lieu. Qu'il nous suffise de dire qu'elle adorait M. de Lamennais, parce que, lui aussi, voyait le bien sans arrière-pensées, et que jamais son intérêt n'a pesé un gramme dans la balance de

ses idées. Elle l'aimait pour cet élan chevaleresque, semblable à celui qui l'avait autrefois portée, elle pauvre fille, à travers les rangs des soldats de la monarchie, sous le feu des troupes républicaines. De son côté, M. de Lamennais était pris d'une vive admiration pour cette énergie indomptable qui semblait être un reflet lointain de la sienne ; et il avait plusieurs fois proposé à Mlle Le Loutre d'écrire sa biographie. Elle a toujours refusé. Que cette modestie est rare !

Mlle Le Loutre mettait dans ses rapports avec M. de Lamennais une familiarité qui le charmait. Quand le célèbre écrivain avançait quelque maxime qui choquait d'une manière un peu trop brutale les sentiments de vive affection qu'elle a conservés aux Bourbons : *Taisez-vous*, lui disait-elle avec son petit air de matamore où brillait toute son admiration, *vous n'êtes qu'un diot* (idiot). Mlle Le Loutre a quelquefois fait quinze lieues pour venir, disait-elle, lui donner des conseils dont il avait besoin. Après Louis XVIII, au-dessus duquel il n'y a rien, M. de Lamennais est sa première idole. Malgré les orages qui voilent ce passé radieux, son portrait est resté dans sa petite salle au-dessous de Louis XVIII. Un jour, un prêtre, emporté par son amour pour la *Sainte Eglise*, lui demandait avec de grands éclats de voix pourquoi elle ne brisait pas l'image de cet hérétique ; elle le congédia immédiatement, et, depuis, elle n'a plus voulu le revoir. Cependant, cette fidèle amie va tous les jours nourrir sa foi au banquet sacré, et croit sincèrement que le salut de la France est attaché à la fortune du dernier Bourbon.

Il existait à Dinan une autre vieille demoiselle, Mlle Urvoé de Fontimeu, dont le dévouement à M. de Lamennais, pour être dicté par des motifs moins virils, n'en était pas moins profond. C'était une bonne royaliste aussi, lisant dévotement sa *Quotidienne*. Jamais elle n'a voulu croire à la chute de M. de Lamennais, ou, du moins, elle n'a jamais consenti à s'en convaincre. Toutes les fois que son journal se permettait la moindre sortie sur les errements de son vieil ami, le journal passait immédiatement par les flammes, ou était déchiré en petits morceaux. Elle se chargeait d'approvisionner M. de Lamennais de confitures. Dès qu'elle apprenait que l'approvisionnement était fini, c'étaient des inquiétudes sans nombre sur ce qu'allait devenir ce prophète, ce grand homme, pendant le

temps qu'on allait employer à renouveler l'approvisionnemen
Du matin au soir, pendant plusieurs jours, les deux servante
étaient accablées de sermons sur leur peu d'activité, et puis
quand l'âne partait chargé, la paix entrait dans le manoir par l
même porte. Au reste, son dévouement était égal pour les deu
frères. Elle l'a prouvé, en instituant M. Jean de Lamennai
légataire d'une partie de sa fortune. Il va sans dire que l'inté
rêt des bonnes œuvres qu'il dirige lui a seul dicté cette réso
lution.

Il faudrait inscrire ici bien d'autres noms, tout aussi véné
rables, de personnes restées fidèles à leur amour pour M. d
Lamennais. Ces trois suffiront abondamment pour prouver que
ascendant cet homme devait prendre sur ceux qui l'entou
raient, et combien il savait subjuguer par l'amour. On racont
bien quelques traits qui caractérisent assez bien ces brusque
revirements d'humeur dont nous avons parlé, mais ils seraien
tout au moins inutiles ici.

Terminons en disant que M. de Lamennais vivait plut
comme un père que comme un maître au milieu des jeune
disciples qui l'entouraient. Chacun l'embrassait avant d'alle
se coucher, et les promenades se faisaient toujours en com
mun. Il ne se sentit jamais ces besoins de dignité niaise qu
possèdent aujourd'hui les plus ridicules culs-de-jatte de la poli
tique ou de la littérature. Son âme est bretonne, et détest
pour elle et les autres l'atmosphère des antichambres.

J'aurais pu m'étendre un peu sur ses rapports avec soi
frère et le reste de sa famille; mais je crois que, dans les cir
constances actuelles, il serait imprudent de toucher à ce cha
pitre; car on pourrait par là compromettre un rapproche
ment qui serait la dernière consolation de deux vieillards, qui
ont fait la moitié du chemin, appuyés l'un sur l'autre, et qui
se regardent encore de loin en pleurant.

Dieu voudra-t-il laisser périr dans la nuit cette âme d'ar
change ? Brisera-t-il une douce espérance dans tant de cœurs
qui lui sont restés dévoués ? Nul n'ose prophétiser au bord
d'une tombe, car c'est là que la destinée de l'homme semble
s'envelopper du plus profond mystère. Ce martyre incessant
d'une âme lancée à plein vol dans les terreurs du doute, ces
tristesses indicibles qui l'enveloppent comme d'une éternité de
souffrances, ce silence d'un monde qui passe devant lui, en

mentant chaque jour aux destinées qu'il a prédites, ne lui seront-ils pas comptés quand il jettera à la terre ce corps chétif et souffreteux, menotte imposée à son âme ? Il y en a qui osent le croire, et je suis du nombre.

Mon vieux maître, nous ramasserons les planches de votre naufrage, nous cueillerons sur le sol, devenu aride, vos vieilles espérances brisées; nous répéterons les prières brûlantes que vous nous avez apprises; et loin, bien loin des hommes, dans le silence qui enveloppa vos derniers jours, nous vous creuserons un tombeau glorieux. Nous y planterons même une croix : car votre cœur resta fidèle à cet immortel symbole, et nous oublierons les paroles inintelligibles que vous prononçâtes pendant la longue agonie de votre pensée.

§

Ainsi la tendresse et le génie de Lamennais laissèrent à tous ses disciples d'impérissables souvenirs. Jusqu'à la mort de ce maître aimé et admiré, les hôtes de la Chesnaie ne parlèrent de lui qu'avec enthousiasme et émotion ; ils plaignirent son isolement, ils espérèrent son retour. Dans le public, quelques-uns de ses livres, *l'Essai sur l'Indifférence*, les articles de *l'Avenir*, continuèrent à opérer des conversions. Singulière destinée de ce grand écrivain, qui restait encore l'apôtre du catholicisme, après l'avoir renié !

C. LATREILLE.

LITTÉRATURE ET DÉMOCRATIE

—

HUGO
ET
L'ESTHÉTIQUE DE GUERNESEY

—

« LES CONTEMPLATIONS ». — « L'HOMME QUI RIT ». — « LES TRAVAILLEURS DE LA MER ». — « LA LÉGENDE DES SIÈCLES ».

(*Suite* [1])

—

Il faudrait parler maintenant des romans de la période de l'exil. Là, avec plus de continuité que dans *les Contemplations* livre malgré tout resté troublé et vague (si précieux, d'ailleurs par là, comme *document*), là, avec moins d'éclat que dans *la Légende*, mais à un haut degré cependant, se sent l'espèce de beauté que le poète devait rencontrer seulement au point aigu de son perfectionnement et de sa destinée. On y trouve, de plus en plus sûr, le jeu grandiose d'un Art puissant à fixer dans le récit d'aventures humaines et la peinture de spectacles naturels, la représentation des songeries, des sentiments, des visions qui sont alors si pathétiquement en situation dans la vie du poète. Mais la confession est de moins en moins directe. L'écrivain se détache de lui-même. Occupé à concevoir ce qu'il y a de plus fatal dans le monde moral et dans l'élément, il subit l'obsession avec la force de caractère du véritable artiste, face à face avec ce qu'elle a de plus véridique, sans en atténuer l'intégrité, sans en éluder la nécessité, sans ces échappées abstraites et sentimentales où l'écrivain se rejette sur des certitudes déclamatoires et décèle par là une émotion dépassant ses moyens. Dans cet ordre d'émotions tragiques, il

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 225.

garde une hauteur et une unité de style qu'on ne saurait trop remarquer. Si, en maintes parties de son œuvre, il eut besoin, pour se soutenir, d'affirmations morales, d'exaltation enseignante, — il ne paraît pas que ce besoin ait été, ici, très éprouvé. De démonstration éthique, de point de vue absolu et abstrait touchant les idées de liberté et de justice, nous n'en trouvons pas trace dans les deux romans datés de Guernesey. On les a souvent déclarés peu consolants, peu « moraux ». Et sans doute, il est regrettable que « la réalité du libre arbitre, comme dit Renouvier, n'empêche pas que des enchaînements nécessaires de faits n'enveloppent des masses de phénomènes de tout ordre, dont l'étendue et la gravité ne peuvent guère s'exagérer ». Mais quand on considère les conditions où ces nobles œuvres ont été écrites, les émotions qu'elles expriment, les profonds spectacles de l'ordre moral, social et naturel qu'elles décrivent, tout le haut style sombre, enfin, provenu ici d'un certain sens de la vie, l'on ne peut pas trop regretter, tout de même, que ce sens tel quel, artisan d'incontestables merveilles, n'ait pas été dérangé, dans son exactitude propre, par des concessions idéologiques et sentimentales.

L'émotion qui sourd de la lente et puissante succession de chapitres par où s'ouvre *l'Homme qui rit*, de la scène du naufrage et des scènes suivantes, se résout en une impression d'absolue grandeur. Ici le sentiment du grandiose et du mystérieux, coïncidant avec des situations simples et extrêmes, propices à quelque vaste idée nue, a pu s'exalter avec justesse, et atteindre jusqu'au plus haut style. Cette tempête de *l'Homme qui rit*, cette tempête de neige, noire et blanche, comme « l'intérieur d'une cathédrale tendue de deuil », où un ballottement furieux de péripéties, — glas de la cloche avertisseuse du désastre soudain entendu au milieu de la mer ; surgissement du vieux phare barbare apparu dans la brume, « pourpre hagarde, arrachement de braises volant au vent » illuminant le naufrage ; image sinistre de l'écueil posé tel qu'un « billot énorme sur les plis du grand drap noir de la mer », attendant, dans la tourmente, « le coup de hache, qui est le coup de tonnerre », — s'abat dans la sépulcrale accalmie où l'ourque, immobile, s'enfonce lentement dans une eau de plomb, en un murmure de spiritualité funèbre, prière des agonisants sur les lèvres des naufragés qui disparaissent age-

nouillés,— ce tableau de tempête et de naufrage est en même temps une scène d'expiation. Des consciences scélérates, chargées d'un récent crime, s'interrogent dans la tourmente le châtiment, la pensée à demi-terrifiée, à demi-espérante de l'au-delà, la destinée qui laisse entrevoir son intention suprême, ce sont là les solennelles obsessions qui se développent au fond même du récit et dont l'ombre mystérieuse s'ajoute aux ténèbres de l'Océan. — Cependant l'enfant que les misérables, au moment de s'embarquer, abandonnèrent sur la pointe sud de Portland se met en marche dans le soir d'hiver ; et une autre série de spectacles tragiques se lève sur les pas du délaissé : rencontre de l' « Arbre d'invention humaine » avec son horrible fruit humain becqueté par les corbeaux ; trouvaille du nourrisson sauvé sur le cadavre de sa mère morte de froid et de misère ; entrée de nuit dans le village endormi sous la neige, solitude léthargique sourde à l'appel de l'abandonné défaillant sous son fardeau : et toute cette succession rigide d'épouvantes et d'agonies qui, d'une poussée de géant, vient de s'étendre sur deux cents pages, se brisant soudain, en une syncope de pitié, sur la vision touchante des deux enfants endormis côte à côte dans la cahute du vieux vagabond qui les a recueillis. La fin du livre en rejoint le commencement dans la même ombre fatale. Un sort inapaisable rend, par le suicide, — toute une civilisation ayant passé sur une existence qu'elle broie, toute l'Angleterre des commencements du XVIIIe siècle, féodale, parlementaire, matérialiste, — la misère innocente de l'enfant devenu homme à la mer, à cette même mer indifférente, image de l'indifférence universelle, où s'achève la misère coupable des aventuriers de l'ourque.

Autour d'un effort solitaire, de l'effort « d'un grand esprit trouble et d'un grand cœur sauvage », se déchaîne la tempête des *Travailleurs de la Mer*. L'on s'émeut à l'idée de cette lutte ignorée, balancée aux alternatives universelles du gouffre. C'est une opposition parfaite, la plus pathétiquement prolongée qui soit, du Vouloir et de l'Inconnu. Et si, d'aventure, l'homme sort vainqueur de la lutte avec l'élément, ce n'est que pour venir se briser à ce qu'il y a d'autrement irréductible dans le monde moral. De l'homme au monde physique, il y a une relation, la Volonté, souvent vaincue, mais exprimant toujours un rapport. Or, les positions respectives

du monde moral et de l'individu semblent, elles, n'avoir point de formule fixe : c'est l'inconnu, toujours renouvelé, toujours décevant. Qu'on se fasse de cet ordre d'objets l'idée que l'on voudra, quoi que l'on désire ou que l'on pense, l'on ne sortira jamais de soi, tous nos efforts seront vains, sans un certain consentement *gratuit* trouvé autour de nous, et notre destinée n'en changera point d'une ligne. C'est dans l'analyse un peu hautaine du sentiment féminin que Hugo, aux dernières pages des *Travailleurs de la Mer*, a exprimé cette vue si vraie, d'une tristesse relevée de dédain. La jeune fille pour qui le grand matelot Giliatt vient d'accomplir son exploit se donne à un autre homme, qui, comme de juste, n'a, lui, jamais rien fait (1).

Les Travailleurs de la Mer sont l'œuvre spécialement simple et belle où l'esthétique domine. Belle, elle l'est de sa seule beauté. Point de développements parasites. En sa concentration, où se sent la netteté d'un effort particulièrement favorisé (la rédaction alla rondement, comme l'indiquent les dates; ce fut une de ces « poussées » dont *Hernani*, écrit en un mois, est le plus mémorable exemple), elle offre, sans discontinuité, sans disparates (ou avec fort peu), la réunion définie des beautés qui, dans les autres livres, se trouvent éparses et mêlées. M. Biré, dont les statistiques hargneuses ne sont d'ailleurs pas inutiles, compte, pour *les Misérables*, la valeur de trois volumes de digressions sur huit. Vous ne retrouverez point, tant s'en faut, cette proportion dans *les Travailleurs de la Mer*. L'auteur s'y laisse peu aller à ses besoins d' « enseignement », de démonstrations sociales et morales, but habituel de ces digressions. Et si l'on a bien vu le rôle utilitaire de ces démonstrations dans l'économie de l'art de Hugo : — qu'elles n'expriment jamais qu'un malaise d'artiste solitaire en quête d'objectivité immédiate; et que, logomachie où s'use ce malaise avant de faire place à l'inspiration véritable, elles ont, en définitive, du point de vue de l'esthétique, le sens d'un détour pris, d'une *préparation*, mais parfois longue et fastidieuse, d'un procédé psychologique, mais encombrant et qu'il vaudrait mieux dissimuler comme tous les procédés, — on en conclura que leur rareté, dans *les Travailleurs de la Mer*, est l'indice de quelque chose de plus désintéressé, de plus achevé dans la beauté de cette œuvre. Il

(1) Voir aussi l'ingratitude de Cosette pour Jean Valjean.

faudrait en dire les mérites particuliers. L'observation des mœurs locales, en un coin de province anglicane, est exacte. Giliatt n'est plus une création artificielle à la Quasimodo. Parmi ces mœurs étroites et routinières, il est tout naturellement, lui, l'être à sentiments profonds, le monstre, le « Malin »; et c'est avec une justesse entière que le romancier a imaginé les éléments de cette destinée où il y a du *trop*. Les oppositions de caractères sont normales, Clubin le fourbe à côté de Giliatt l'ingénu, c'est, dite telle quelle, une des rencontres habituelles de la vie. Il y a dans l'œuvre la simplicité même des obscures existences qu'elle raconte, un ton vrai, l'accent de la longue intimité du poète avec l'humble terre du refuge; quelque chose aussi d'une noblesse gœthéenne dont l'ensemble se relève, la fierté d'un art patient qui crée de la beauté avec les réalités les plus effacées, qui aboutit au *caractère*, sans emportement et sans disproportion, comme à une suite naturelle de la persévérance; et, à travers tout cela, et allant plus profond encore, une nuance de douceur sombre, la sérénité des acceptations définitives, le pressentiment calme et grave du « tombeau probable » (1) que la pauvre Ile maternelle garde sans doute à l'enfant adoptif, où, nouvelle Ithaque, elle a trouvé son Homère. De tout cela se compose la beauté très pure de l'œuvre; de tout cela, et d'autre chose encore. Il faudrait montrer aussi comment les *généralisations*, — parfois si arbitraires et si factices chez Hugo dans l'ordre des caractères et des passions, — ne se trouvent point ici chez les personnages, dont la simplicité demeure de bon aloi; comment elles se trouvent dans tout ce qui n'est point les personnages mêmes, laissés, pour une fois, dans la vie telle quelle; comment elles se trouvent dans les choses, dans l'élément, dans l'universel, dans l'espèce de cosmos où baigne ici le drame humain; c'est-à-dire là... où elles ont pu, exprimées par un artiste si puissant à rendre, par des mots, toute une catégorie d'émotions diffuses, rester naturelles, profondes sans déclamation, et être vraiment percevables, dans une parfaite mesure esthétique, comme une image de la force des choses et un sentiment du destin. La plupart des descriptions des *Travailleurs de la Mer* suggèrent cette impression. Et la jeune fille du roman, en son insignifiance meurtrière (excellente, chez

(1) Dédicace des *Travailleurs de la Mer*.

Hugo, cette insignifiance des jeunes filles), n'est, avec une nuance psychologique à peine différenciée, qu'une dépendance de cette force des choses, l'aspect humain de l'élément. Le livre est là tout entier, dans ce sentiment précis et fier des lois naturelles, dont on a su jusqu'au bout garder le point de vue avec la sérénité qui est la condition d'une imitation fidèle et grande.

Et l'artiste à son tour apparaît dans la force d'une telle attitude. L'homme, en lui, s'est dominé, cette fois, dans l'exclusif intérêt de l'art; il a *obéi* avec une convenance profonde. Plus qu'en nulle autre œuvre, il avait, ici, à se maîtriser. Cette île, cette mer, ces gens, sujets mêmes de son livre, n'étaient-ils pas comme les aspects de sa destinée d'exilé? Et ne lui reflétaient-ils point les sentiments les plus découragés qu'il pût éprouver? Oui, et à un degré inférieur d'invention artistique, les impressions accablantes de l'exil s'étaient exhalées, chez lui, par moments, en un lyrisme qui les décelait à l'excès, ou trop angoissé, ou trop abstrait. Mais, ici, il y a l'évidence d'une liberté reconquise. Cette vie de Guernesey, avec ses horizons, et la place qu'il y a, et la place qu'y ont les objets, tout cela, qui l'a voulu? Lui. Pourquoi l'a-t-il voulu? Par un instinct de grandeur. Aspects de sa destinée, — mais qui lui appartiennent comme tels, et soumis à la maîtrise de son âme où cette destinée s'élabore au creuset d'une volonté d'art et de beauté. Qu'a-t-il fait? A dater d'un certain moment, il s'est inventé lui-même avec une énergie et une verve nouvelles. D'où tout cela. Tout cela, autour de lui, peut donc, bien mieux que diminution et chagrin, signifier liberté, puissance exercée, création. Pourquoi donc, désormais, intervenir avec des angoisses, des passions, d'impatientes vues égoïstes et actuelles, dans le chœur des choses, et appliquer à leur face éternelle le masque convulsif du moment présent? Visages d'un destin dominé, elles ne troubleront plus dans l'esprit du poète la sérénité contemplative qui ne retient d'elles que la beauté de leur spectacle. Terribles, sombres, grandioses, bouleversantes, elles susciteront, comme par le passé, tous les échos et tous les reflets du poète, elles remueront tout en lui, tout, — sauf le détachement même où il est d'elles, tranquille arrière-fond de l'âme où gît, par-delà toutes les émotions, l'essence dernière de sa volonté, le sens absolu de son destin, la lucide ivresse

de se sentir cause et principe. Ainsi s'affirme le pouvoir de maintenir entre soi et la vie, quelque poignante qu'elle soit, ce mystique *écart* irréductible, qui, en déterminant d'amples et justes perspectives, permet sur les choses des appréciations souveraines, participant de la vision esthétique par le sens idéalement achevé qu'elles dégagent dans les objets.

Le Hugo de Rodin, cette œuvre admirable, pour nous exprime cela, cette souveraineté du Jeu poétique qui s'est tout soumis. Le poète, colosse nu accoudé sur un rocher battu des flots, songe, il suit dans sa pensée le rythme universel que sa main, largement étendue sur la mer, semble régler, précipiter à la fois et retenir. Et, à son oreille, une Voix jette figurée par une sorte d'Océanide hagarde (1), quelque clameur panique, qui s'ordonne dans la calme et puissante tête. Et la main s'étend, omnipotente, sur le chœur innombrable des choses, suspendues au geste d'harmonie.

Nos qualités sont souvent faites de nos défauts. Il faut de tout pour composer une vertu. Dans ces organisations profondes à la Hugo, tout se tient. Marquons, en finissant, et à propos de *la Légende des Siècles*, ce rapport où s'établit l'unité de l'artiste. Les conditions esthétiques d'une telle œuvre ne peuvent clairement s'analyser que si l'on tient compte de toutes les parties du poète qui la créa.

Des défauts, Hugo en apporte dans l'exil deux surtout qui s'y développent et y prennent toutes leurs conséquences. D'une part, une angoisse métaphysique, un sentiment excessif de l'énigme du monde, qui, en lui-même, n'est point, tant s'en faut, une tare artistique, qui même, bien gouverné, produira des œuvres superbes comme les deux romans de cette période; mais qui, par d'autres côtés, correspond à la souffrance et à l'exagération de la personnalité solitaire; — qui surtout se transforme logiquement en un autre défaut nettement caractérisé celui-ci, la manie enseignante, définissable comme une recherche de l'utilité peu conforme à l'essence de l'Art.

(1) Cette figure, représentant avec tant d'originalité l'Inspiration du poète, se voyait dans une maquette de l'œuvre. Elle a disparu, croyons-nous, de l'œuvre définitive. Ne peut-on pas le regretter ?

Ces deux manières d'être, dont l'une assurément défectueuse, sont intimement liées, et l'excès de l'une est en raison directe de l'intensité de l'autre. L'angoisse métaphysique, qui a l'une de ses origines dans *Olympio*, devient, à Guernesey, toute une accentuation philosophico-imaginative du romantisme. La sensibilité du poète s'est exaltée sur le difficile plan spéculatif. Son idée générale de la croyance s'est exaspérée dans la solitude. Constituée, dans sa compréhension ordinaire, des affirmations idéales de la conscience, des notions abstraites de liberté, de bien et de mal, elle fournit les thèmes de ces données simples à une inquiétude, à une nervosité et comme qui dirait à une exigence d'homme n'ayant que cela à faire, qui les compliquent étrangement, y mêlant quelque chose de multiple, de vague et de panique : l'obsession d'une immanence profonde, où plonge notre petit ordre éphémère; le sentiment d'une interpénétration du visible et de l'invisible; la méditation de la mort, enfin, où se résument toutes les autres. Et tout aussitôt, dans cette vigoureuse nature, la réaction se produit, mais amenant un autre excès, l'excès contraire, et rejetant l'homme, qui allait se perdre dans l'illimité ou s'abîmer sous l'accablement du mystère de la vie, à des certitudes artificielles, à un transcendantalisme théâtral, à des abstractions humanitaires n'ayant de pratique que l'illusion d'être utile qu'y trouvait celui qui les livrait à la badauderie sentimentale du public.

Tel est le fonds de sentiments sur lequel s'exerce, durant le temps de l'exil, le travail incessant de l'homme et de l'artiste, de l'homme en sa sagesse, de l'artiste en son sens du Beau. Considéré dans le cycle des œuvres datées de Guernesey, cet effort apparaît inégalement efficace. *Les Contemplations* sont une œuvre de signification émouvante, mais trouble. *Les Travailleurs de la Mer*, par contre, sont une réussite, œuvre simple et forte, d'un style sûr, où l'écrivain a donné une pleine exactitude, — toute sentimentalité abstractive réprimée, comme aussi tout le côté égoïste et plaintif de l'angoisse métaphysique, — à son sentiment de l'existence, à ce sentiment dont *Olympio* est l'élégie passionnée, dont *les Travailleurs de la Mer* sont l'épopée sereine et sombre.

Ce chef-d'œuvre, entre les lignes duquel se lit un témoignage autobiographique, nous semble le meilleur document psycho-

logique d'où ressorte l'espèce de disposition morale où Hugo trouvait la possibilité de l'art pur. C'est une disposition morale du même ordre qui a permis *la Légende*. Le poète, alors, a connu certains états de force tranquille, d'exaltation concentrée et lucide, certains redoublements énergiques et calmes du sentiment de la grandeur et de la beauté, qui s'est naturellement exprimé dans l'imitation des hauts caractères du légendaire et de l'historique.

La Légende des Siècles, comme invention psychologique du sujet, provient de là. Ajoutez que cette conception, une fois eue, dut réagir d'une façon unique sur les facultés de l'écrivain : elle leur apportait en quelque sorte avec soi la mesure de l'art, d'un art ample et précis. Ce sujet, légende, histoire, a une fascination tout objective (1); intensité, prestige, rehaut, il a cela de lui-même. Ce n'est plus cette pauvre terre de Guernesey que l'art du poète a dû longuement presser, avec quelle profonde patience! pour y faire éclore la fleur de la Beauté. Dans cet effort constant que l'écrivain exerce sur ses propres sentiments pour les adapter, plus ou moins malaisés qu'ils sont, aux conditions de l'art, une aide spéciale lui vient, ici, de la suggestion puissante et formée de soi seule de grands spectacles humains, de ce quelque chose de souverain et de pathétique, où se résout, dans les perspectives une fois données du Passé légendaire ou historique, la notion de l'homme et de sa vie. Il a pu se détacher de lui-même, comme

(1) Les traces de lyrisme, de lyrisme proprement dit, défini comme une confession *directe* de l'individualité, sont rares dans *la Légende* (la vraie, celle de la première série) Sans doute, dans des pièces comme *la Conscience*, ou comme *le Lion d'Androclès*, *le Crapaud*, *Paroles dans l'Epreuve*, et peut-être dans deux ou trois autres, le sentiment est surtout lyrique. *La Conscience*, bien que la couleur biblique y soit assez tranchée, pourrait figurer dans *les Châtiments*, y avoisiner, par exemple, le fameux « Et s'il n'en reste qu'un » ; de même il faudrait mettre tout à côté de *l'Egoût de Rome* du même recueil *le Lion d'Androclès* (encore que cette pièce conclue sur une idée, assez malheureuse, de métempsycose, qui n'est plus de la satire, ou qui n'est plus que de la satire très générale et presque philosophique). Cri direct d'orgueilleuse souffrance solitaire, *les Paroles dans l'Epreuve* seraient à leur vraie place dans *les Contemplations; le Crapaud*, de même, par la Pitié bien moderne dont témoignent ces vers. Si nous ajoutons deux ou trois autres pièces ou plutôt deux ou trois autres passages, par exemple l'amplification sur la Liberté qui termine *le Régiment du Baron Madruce*, les virulences trop passionnées visant Philippe II, dans *la Rose de l'Infante*, etc., nous aurons relevé, croyons-nous, toutes les traces de lyrisme, d'immédiate personnalité qui subsistent dans *la Légende*. On le voit, ces traces sont rares. Nous comptons six à sept pièces au plus de ce style. Or *la Légende* (il est toujours bien entendu que c'est la première, celle vraiment caractéristique) contient trente-sept poèmes ou morceaux. Il est bien vrai qu'il y a d'ailleurs un lyrisme dans *la Légende*, mais un lyrisme particulier, étudié ci-dessus, qui est, non pas la signification de l'œuvre, mais son moyen même.

il n'avait jamais fait, dans une espèce d'émotion qui, de toutes celles dont l'art a la ressource, est peut-être celle où le Jeu pur est le plus possible, — par ce qu'il y a en elle de fictif relativement aux passions réelles, de purement senti dans la méditation des généralisations les plus distantes et les plus « légendaires » de l'humanité.

Mais la magnifique largeur de style ainsi trouvée, l'on croit voir qu'elle vient aussi d'*ailleurs ;* qu'elle est plus intimement composée, qu'elle a des moyens plus lointains et plus profonds. Hugo est ici particulièrement intéressant pour l'analyse. On est au centre de sa vitalité. Tout s'y trouve et s'y mêle, et s'y harmonise en s'y mêlant.

On vient de marquer ce que, dans *la Légende*, le sujet donne de son côté, l'attitude qu'il veut de l'écrivain. Mettez maintenant ces autres émotions qui sont du propre fonds du poète, et, dans ces émotions, retenez celles sur lesquelles porte habituellement l'effort artistique parce qu'elles sont (quoi qu'elles puissent être comme qualité) les plus idiosyncrasiques ; c'est-à-dire ces manières d'être, développées par le séjour de Guernesey, où nous avons reconnu une hantise de l'infini, de l'inexplicable, du fatal, et une préoccupation d'utilité, d'enseignement.

Maints passages de *la Légende* montrent qu'elles sont, au moment où Hugo composait cette œuvre, et quelque détachement de lui-même auquel il y eût atteint, aussi vivaces que jamais chez le poète, aussi vivaces, pour tout dire, que là où elles le furent le plus, que dans *les Contemplations* mêmes, qu'à cet égard l'écrivain pouvait risquer de refaire. Et, par exemple, si jamais Hugo a vaticiné, c'est bien dans *la Légende*, dans « cette espèce d'hymne religieux à mille strophes, ayant dans ses entrailles une foi profonde, et sur son sommet une haute prière ». Son « enseignement », puisqu'il s'agit maintenant de légende et d'histoire, devient historique, au sens optimiste et abstrait du mot. L'évolution humaine part du Mal pour aboutir au Bien. Des pièces comme *Pleine Mer*, *Plein Ciel* débordent de sentimentalité apocalyptique. L'idée du Mal, ordinairement la moitié la meilleure des vues de Hugo, — et une part tout à fait supérieure, lorsque l'auteur, oubliant son dualisme, assigne à cette idée une relation toute positive,

et, comme dans ses romans, réussit à observer devant elle une attitude purement esthétique, — l'idée du Mal prend, elle aussi, forme historique, et, dans cette appropriation, devient pareillement un pessimisme abstrait. Le Mal est la condition du Bien, celui-ci d'autant plus grand que celui-là aura été plus complet. Le Passé, c'est le Mal ; le Passé considéré dans ses Tyrans, ses Prêtres et ses Dogmes théologiques. Le Présent, en revanche, et d'une façon toute tranchée, sans aucun souci de l'unité de l'Histoire, c'est le Bien; le Présent, et surtout l'Avenir, considéré dans ses « Conducteurs d'êtres », ses Mages et ses Dogmes scientifico-humanitaires. Billevesées solennelles! L'Histoire, sous le rapport doctrinal, n'a pas plus réussi à Hugo qu'à ses contemporains, dont on connaît la sentimentalité qui fondait des Salentes sur une interprétation toute pareille des événements.

Mais,... chez Hugo, ces doctrines représentent avant tout des états de sensibilité, les émotions qu'à plusieurs reprises nous avons désignées. Le véritable intérêt de ces idées, pour le critique qui les rencontre dans *la Légende*, est d'indiquer une part des dispositions psychologiques où le poète a créé cette œuvre. Or, il n'est pas indifférent du tout que ces indications se retrouvent ici encore; qu'elles s'y retrouvent, disions-nous, aussi prononcées que jamais. Cela n'est pas indifférent, parce qu'elles concourent, non point dans leur teneur doctrinale, mais plus profondément, comme données idiosyncrasiques, au caractère de l'œuvre. Même excessives, même défectueuses; même portant, dans leur direction métaphysique ou morale, l'esprit du poète soit aux dernières outrances du vague, du ténébreux, du bizarre, de l'informe, soit aux pires abus du sentimental, de l'abstrait, du chimérique; même et, dirons-nous presque, surtout par là, — elles entrent en composition très intime avec les autres éléments de l'œuvre. Elles représentent, somme toute, une puissance d'auto-suggestion qui reste un bénéfice pour l'écrivain de race. Il ne faudrait point qu'il se complût absolument, comme au temps des *Contemplations*, dans cet état spécial d'exaltation, où tour à tour l'idée du mystère et celle d'une mission à remplir parmi les hommes se disputent une imagination pathétique ! Mais il n'est pas inutile pour son art qu'il s'y complaise à certaines heures. Et, par exemple, l'espèce de lyrisme, de ferveur, de

confiance en soi qui, à l'époque de *la Légende*, soutient le poète à une hauteur de sentiment où il trouve la conception et vraiment le ton d'une « épopée humaine », ne provient-elle point, en partie, par voie de développement esthétique, de ses convictions grandiloques touchant son rôle social ? De même, la préoccupation du terrible, du mystérieux, du sombre, nourrie dans la méditation solitaire de ce qu'il y a de plus poignant pour l'âme dans le spectacle du monde, n'a-t-elle pas renforcé maintenant le sens du tragique historique ?

Mais si nous disons qu'il est à propos, ici, que ces façons de sentir exaltées fassent partie de l'art du poète, c'est qu'aussi cet art, dans *la Légende*, est par ailleurs tout ce qu'il y a de précis et de défini, et enferme dans des contours nets cette sorte de grandissement visionnaire. Le jeu de l'ombre et de la lumière, parfait maintenant, donne à l'une et à l'autre toute leur valeur. Balançant la partie sombre ou exagérée des sentiments du poète, le sens d'une Beauté robuste et claire, où se traduisait ce qu'il y avait dans cette âme de fier, de stoïque, de désintéressé, d'éclatant, impose désormais, pleinement affirmé, une mesure, un rapport proportionné, à cette région véhémente et trouble de la sensibilité, une exacte valeur d'accentuation métaphysique ou personnelle à ce qui en provient et qui s'ajoute au style de l'œuvre, juste autant qu'il le faut, non plus pour en rompre l'équilibre, mais pour en achever le caractère général.

Oui, la hantise de l'énorme, de l'énigmatique, du ténébreux ou de l'absolu moral, cette obsession, qui nous a valu ailleurs tant d'emphase, a trouvé dans le fort conditionnement général de *la Légende* son mode d'appropriation artistique. Ce qu'il y avait de sincère dans cette préoccupation, ce qui était en elle une nécessité de l'artiste, s'est dégagé là et a servi : entièrement fausse, entièrement arbitraire et dépourvue de vitalité profonde, elle fût restée inassimilable au style d'une grande œuvre au lieu de s'y intégrer. Le sentiment de l'extraordinaire, tyrannique et déclamatoire çà et là pour avoir voulu trop être exprimé pour lui-même, s'est fondu cette fois dans un ensemble conçu à la faveur d'une disposition équilibrée, lumineuse, définie, toute de vigueur mesurée ; et en s'y fondant avec une convenance idéale qui a respecté la liberté de l'artiste, il l'a insensiblement pénétré d'on ne sait quelle am-

pleur intraduisible ; il a contribué, dans les limites de l'art, à en élargir la manière, à en pousser l'allure jusqu'au michelangesque. Des poèmes comme *la Vision d'où est sorti ce livre*, comme *la Trompette du Jugement*, vastement nets (comparer les apocalypses diffuses des *Contemplations*), n'ont été possibles que par là. Dans leur donnée transcendantale et périlleuse, ils offrent, réussis et substantiels comme nous voyons qu'ils le sont pourtant, l'exemple en quelque sorte schématique de ce qu'a pu l'union d'un puissant artiste et d'un esprit tirant son pathétique de formules générales et terriblement simples.

On ne sait quoi d'extrême, de « catastrophal » enfoncé dans la sensibilité ; ceci se réalisant artistiquement sur le plan du sens historique et de l'émotion légendaire, qui sont des états plus désintéressés et plus sereinement forts du sentiment ; — une faculté de puissance, abrupte, passionnée, sombre et quasi éperdue en son fonds primitif (1), exprimée avec une plénitude rythmique en d'amples et précises images nourries de la poésie des siècles : — voilà les conditions où s'est rencontrée la grandeur d'accent de *la Légende ;* la largeur, l'aisance souveraine du style ; la proportion et la souplesse dans l'herculéen ; ce quelque chose de magnanime enfin et de très sûr, ce quelque chose d'un ton épique et pourtant naturel, qui se dégage de l'œuvre en dehors de tout ce qu'elle peut vouloir prouver, qui fait la beauté du vers et comme sa contexture intime, et bref qui détermine le caractère de la réalisation, caractère porté à une puissance typique absolue dans quelques morceaux, entre lesquels des poèmes comme *le Parricide*, *le Satyre* et surtout *Ratbert* restent les immortels spécimens d'une perfection sublime.

C'est ce genre de Beauté, — obtenu dans les données complètes de son activité poétique, — dont Hugo a fourni le type définitif au point culminant de sa carrière, c'est ceci qui, chez Hugo, a frappé, est resté. La sensation reçue, dans ce qu'elle a de spécifique et de durable, part de là. Elle provient de la vertu seule de cette Beauté, prise dans son essence purement esthétique, sans que les idées dont Victor Hugo s'est inspiré,

(1) Hugo, on le sait, s'appliquait volontiers à lui-même la qualification de « primitif ». Et il a tiré de cette manière d'être toute une théorie. Voyez, à ce propos, *William Shakspeare*, passim, et, dans un récent volume posthume, *Postscriptum de ma Vie*, un long passage sur « le Goût ».

sans que les démonstrations qu'il a visées, y soient pour rien. Ces idées, en réalité, n'ont jamais concerné que le seul Hugo, et ceci, d'une façon plus ou moins consciente de sa part, en tant que prétextes, stimulants d'une création uniquement artistique en son fonds, en tant qu'illusions d'utilité, en tant que « buts » enfin, — buts irréels, mais dont le leurre même faisait que le poète, croyant les poursuivre, poursuivait les hautes réalisations désintéressées de l'Art.

La Beauté ainsi atteinte, au prix d'un long et profond effort dont ces pages retiennent peut-être quelque chose d'un effort qui, quelles qu'en aient été les déviations, n'a jamais en somme porté que sur elle, cette Beauté est d'ordre essentiellement poétique; c'est-à-dire, considérant ce que la poésie pure a de toujours *primitif*, d'ordre essentiellement élémentaire, *simple*. Oui, un certain spécimen de Beau élémentaire, de Beau simple, ayant les caractères du général, ce Beau, par exemple, qui ressort du chant du « Vates » ou de celui du poète épique, a été inventé par le solitaire de Guernesey. Là, « ôté à tous pour être mieux rendu à tous », selon l'expression de M. Henri de Régnier, et « rendu à tous », non par les doctrines qu'il a pu vouloir répandre, mais, d'une façon plus digne de lui, par son grand chant élémentaire, là les véritables nécessités de sa situation l'ont amené à cette sorte d'accent où le simple, où l'élémentaire, le général, a pris une plénitude sans pareille.

Il y a, dans Hugo, une absence totale d'artifice, quelque chose de *nu* qui est comme l'héroïque de son art (1). Ceci, sans doute, ne l'a pas toujours servi, et lui a interdit, en plus d'un cas, certaines délicatesses de mise en œuvre, certaine compréhensive manière intellectuelle dont un esprit où le don s'accompagne de culture, Gœthe par exemple, a la précieuse ressource. Gœthe montre toutes choses confirmées dans leur ordre social et dans leur ordre naturel, le premier très positif, le second très objectif, et cependant sait, embellissant insensiblement le tout, faire entrevoir, au fond de sa conception, sans intervenir directement, une harmonieuse idée des ensembles (2). Hugo ne sait pas exprimer son désir de Beauté avec ces préparations qui font sa mesure à la réalité immédiate, et

(1) C'est pourquoi Hugo a l'air d'*improviser* toujours.
(2) Voir là-dessus la belle étude d'Emile Montégut sur *Wilhelm Meister*.

certaines de ses simplifications, dans le domaine psychologique, par exemple, restent grossières ou déclamatoires. Mais dans combien d'autres cas, en revanche, n'atteint-il point, par là même, à la grandeur! Et qu'il ait de la sorte donné à son œuvre les caractères du général, du légendaire, du poétique transcendant, c'était là sa fonction propre, en somme. Il s'en est acquitté avec une puissance et une perfection telles (dans des conditions, celles de l'exil, à la fois propices et négatives, où il fallait pouvoir précisément cela, sous peine de ne rien pouvoir du tout, où il fallait vaincre ou mourir, enfin !), qu'il a pu rendre harmonieusement sensible, participant du Beau, du Style, le sentiment de l'universel.

Cet Art, où se trouve ce qui peut se concevoir de plus irréductible, en fait de primordialité, spontanéité, nature élémentaire, dans l'émotion poétique et le sentiment du beau, cet Art où se discernent ces signes définitifs de *simplicité*, — on achèvera de le caractériser en le fixant à son plan dans l'évolution intellectuelle de l'Europe. La Démocratie grandissante, dans le sens de laquelle, par une illusion dont nous savons la cause, Hugo abondait, croyant s'élargir avec elle, croyant obtenir, à la chanter, la popularité, la gloire, et comme qui dirait l'universalisation de son type de poète, la Démocratie, au contraire, si l'on ne s'arrête pas à ses prétentions abstraites, à son creux sentimentalisme humanitaire (qui serait scandaleux s'il n'était si niais), a toujours travaillé, depuis la moitié du siècle dernier, à détruire les idées simples et à ruiner les notions d'ensemble. Sous le rapport poétique, cela signifie qu'elle n'offre plus à l'inspiration ces thèmes généraux, — croyances, traditions, conditions fortement marquées des âmes et des caractères, — que Hugo, s'il les a trouvés,... c'est qu'il les a cherchés, dans ses bons moments, partout ailleurs que là : dans le Moyen-Age d'abord, durant la période historique du style romantique ; ensuite, moins consciemment et moins artificiellement, par un effort esthétique plus profond et plus génial de la personnalité solitaire, dans son propre sentiment du monde.

La méthode des différences et des spécialités, dont use la Démocratie où le champ de l'action et de la pensée s'encombre et se rétrécit de plus en plus, ici par l'âpre concurrence

d'un individualisme indéfiniment multiplié, là par la luxuriance étouffante du savoir, cette méthode est bien de la plus haute importance pour tout ce qui est expérience et observation ; mais elle exclut absolument un sentiment poétique à la Hugo et toute conception analogue de la littérature. La littérature qu'elle a déterminée se signale surtout par ce qui a manqué le plus aux œuvres du romantisme hugolien, par la *psychologie;* et ce caractère-ci se retrouve dans la poésie advenue depuis, laquelle semble procéder de ce qu'on pourrait appeler une émotion intellectuelle et raréfiée, dont le lyrisme s'use à vouloir exprimer des nuances de sentiment, quelque chose de profond et de secret, qui soit à peine plus articulé et plus démonstratif que ne l'est de la musique, qui soit de la musique en quelque sorte, — âme subtilement synthétique où se résolvent, chez les derniers esprits poétiques, les complexités du sens moderne.

Dans une certaine mesure, il y a plus de science, ici, plus de dextérité dans la conduite du sentiment, moins d'abstraction dans les idées, une affinité plus sûre entre celles-ci et l'émotion. Mais cette poésie psychologique est, par là, surtout une poésie d'intimité et de demi-teintes. Et même transportée, par le symbole, dans le cadre des grandes significations humaines, elle manque de cette extension généralisatrice, de cette ampleur de dimensions, qui sont aussi des éléments de poésie, et qu'elle semble d'ailleurs ne point ambitionner, — sans qu'on puisse lui en faire un reproche, — par crainte de la déclamation et du lyrisme oratoire. — Alors l'on songe à l'autre, au grand homme, à l'aïeul, ou plutôt, car il n'a point de descendance, au créateur resté à part. On sort de l'âge contemporain, où ne se trouve point sa place; qui, Démocratie à formules sentimentales, ne retient de lui que le rhéteur humanitaire ; qui, Démocratie à formules réalistes, l'exclut absolument et en tout ; qui, Démocratie à formules artistiques, ne procède point de lui. Revenus en-deçà du développement présent, où se poursuit une œuvre dont les aspects jusqu'ici acquis ne se dégagent encore qu'à demi de leur confusion et de leur complexité originelles, nous considérons sa création, à lui. Nous envisageons cette grandeur de style, cette large intensité, cette universalité d'acception, et tous ces caractères enfin de Beauté une fois donnés. En sentant bien qu'il reste

à l'âme humaine la possibilité d'autres expressions, significatives peut-être d'une vie plus profonde et en même temps plus proche, nous comprenons que l'œuvre de Victor Hugo contient encore la plus grande part du secret de la poésie parmi les hommes, parce qu'elle garde en sa partie la plus haute, au seuil de l'avenir fécond mais trouble, un sens assez puissant pour être simple et permanent.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LARISSE [1]

« Je servais dans la maison d'un citoyen romain avec un jeune esclave grec, à qui les hasards de la mer avaient fait trouver, au lieu de la liberté dont il jouissait dans sa patrie, l'esclavage sur une terre étrangère. Tous les caractères et les signes naturels qui, sur le front des gens bien nés, marquent la naissance ou l'éducation, on les démêlait sur son visage : l'air distingué de sa personne annonçait la noblesse de son origine et l'on voyait par toutes ses manières qu'il avait employé ses premières années à des exercices bien différents de ceux où le sort le condamnait; car il était si peu fait pour servir qu'à le voir manier une broche on eût dit qu'il tenait une lance. S'il fallait porter quelque fardeau, il pliait sous le plus léger, et il ne pouvait porter un poids de vingt livres au delà d'un mille; cependant, malgré sa faiblesse, il montrait beaucoup de courage; tout ce que sa condition exigeait de lui, quelque pénible qu'il fût, il le faisait de bonne grâce, et, oubliant ce qu'il était né, il avait su plier son esprit à la docilité exigée par la dureté de sa situation; mais sa délicatesse avait beaucoup à souffrir sous le joug d'une servitude inattendue. En effet, peu de temps après qu'il eut tâté de l'esclavage, ses forces, épuisées par une vie dure, par le travail et par les veilles, l'abandonnèrent tout à coup, et il tomba dans une langueur mortelle. Ses beaux cheveux blonds, autrefois soigneusement frisés, étaient négligés et tout en désordre; son front, uni et blanc comme la neige, avait perdu son éclat et presque contracté des rides; il avait les yeux mourants, les joues creuses et décharnées, les mains rudes et durcies par le travail; enfin une maigreur affreuse répandue par tout son corps le défigurait horriblement et l'avait presque réduit à la dernière extrémité; ainsi dépérissant de jour en jour, s'il don-

(1) On trouve dans les œuvres de Théophile de Viau un conte latin : *Larissa*. Il semblait n'avoir jamais été traduit ; mais nous en avons découvert une version agréable dans le recueil rare intitulé *Portefeuille choisi ou Mélange nouveau de vers et de prose*. Londres, 1739. Elle n'est pas signée et l'auteur en est inconnu. La voici, avec quelques retouches destinées à en augmenter l'exactitude. — R. G.

nait encore quelque signe de vie, ce n'était que par des sanglots et par des soupirs. Touchée de l'état où je le voyais, je partageais en secret ses peines, et, compatissant à ses malheurs, je me plaignais de l'injustice du sort. Lorsque j'en trouvais l'occasion, je l'exhortais à prendre courage; je mêlais souvent mes larmes aux siennes et j'essayais de le consoler, ou du moins d'adoucir ses maux. De plus, pour ménager sa faiblesse, je le prévenais sur tout, je faisais moi-même son ouvrage et presque toute la besogne du logis; mais je ne me contentais pas de prendre sur moi toute la tâche et de lui procurer par mes fatigues le repos dont il avait besoin, j'étais devenue volontairement son esclave et, quoiqu'il fût mon compagnon, je le servais comme mon maître, je m'efforçais de lui marquer mon zèle et mon attachement.

Au reste, tout abattu qu'il était par sa nouvelle condition, il y avait dans sa physionomie quelque chose de grand et d'élevé; ses yeux, à demi éteints, laissaient échapper un certain éclat qui semblait exercer ses droits et dominer souverainement sur l'obscurité de mon étoile. On voyait briller sur son visage une dignité naturelle et je ne sais quelle autorité qui me soumettaient d'abord à lui, et je suivais avec plaisir les impressions de cet ascendant. Ce jeune homme bien né sentit bientôt toutes les obligations qu'il m'avait, et ce que la pitié m'inspirait pour lui. Toutes les fois que je lui rendais quelque service je remarquais la peine qu'il avait de ne pouvoir me rendre la pareille, et, tout confus de mes bontés, il me remerciait avec ces grâces et ce tour heureux d'expression que donne la politesse des cours. Comme il avait beaucoup de douceur dans l'esprit et dans le caractère, qu'il avait l'entretien fort aimable, la figure charmante et toute la beauté qui peut rendre un mortel adorable, je ne fus pas longtemps sans passer de la compassion à l'amour. Il est vrai que, quoique mon cœur eût été jusqu'alors intact, la blessure fut d'abord légère; l'amour ne pénétrait pas très avant, je luttais contre les atteintes de cette flamme naissante; mais, entrée par les yeux, la flèche pénétra bientôt jusqu'au fond de mon âme, et c'est avec joie que, cédant enfin aux efforts de l'ennemi, elle se livra à lui sans plus de combat. »

Le début de cette agréable histoire avait rendu toute la compagnie attentive au récit de Larisse et principalement deux

jeunes filles; mais elles feignaient d'être distraites, pour ne point écouter un récit trop libre, où la pudeur ne leur permettait point de prendre part, et elles affectaient de détourner la tête; ensuite, s'efforçant de bâiller, puis fermant peu à peu les yeux, on eût dit, à voir toute leur attitude, que le sommeil les gagnait réellement. Elles feignaient cette envie de dormir pour être seulement plus recueillies et se livrer avec plus d'attention au récit voluptueux de la vieille, car leurs oreilles étaient, en effet, tout aussi alertes et aussi éveillées que leur imagination, et elles goûtaient avidement la séduisante peinture qui flattait leurs désirs. Cependant une de ces dormeuses ne put résister à un mouvement de curiosité qui lui fit jeter à l'échappée quelques regards sur la conteuse; mais comme si ses yeux, éblouis par les images confuses d'un songe qui fait errer la vue au hasard, se fussent ouverts machinalement, elle les referma bien vite. L'autre fille, pour renchérir sur sa compagne, s'étant glissée de dessus son siège, comme si elle fût tombée de son lit en se réveillant le matin en sursaut: « Quoi donc, dit-elle, est-ce qu'il fait jour? » Mais, s'étant bientôt déconcertée, une rougeur subite, dont elle ne fut point maîtresse, trahit par une véritable confusion le stratagème de sa fausse pudeur, et découvrit toute la feinte; on se mit à rire et toute l'assemblée, fixant ses regards sur les deux filles, qui rougissaient à qui mieux mieux, on leur fit connaître qu'on n'était point la dupe de leur sommeil, et qu'elles s'étaient décelées elles-mêmes.

Cependant Larisse avait cessé de parler, elle ne voulait point, disait-elle, achever un récit qui fût capable d'offenser qui que ce fût des assistants et elle menaça la compagnie de quelque vieux conte des plus usés, lorsque Philère, impatient d'entendre la suite de son histoire : « Ne voyez-vous pas, leur dit-il, que ces jeunes filles tâchent en effet de s'endormir pour embrasser en songe l'image voluptueuse de votre jeune Grec ? » Alors, sautant au col de la vieille par une vivacité de jeune homme : « Ma bonne mère, continua-t-il, je vous en conjure par vos amours, ne nous faites pas payer si cher l'interruption qu'on vous a faite. » Enfin, à force de caresser et d'embrasser la vieille esclave, ce beau garçon la fit consentir à continuer son histoire. Elle promit de ménager le plus qu'il lui serait possible, dans la suite de ses amours, la pudeur des

deux jeunes filles, et voulant qu'elles vinssent s'asseoir plus près d'elles : « On permet, dit-elle, une fois le jour, un peu de folie à la jeunesse. » Ces paroles, prononcées d'un ton de législateur, furent comme une espèce de dispense pour les oreilles scrupuleuses, et comme un passe-port pour les histoires de la soirée. Les deux jeunes filles ne se firent point prier pour se mettre auprès de Larisse et la vieille reprit ainsi la suite de ses aventures :

« Comme le feu qui se déclare dans une meule de blé et qui, parti de rien, forme en quelques instants le brasier, le plus ardent, l'amour fut bientôt maître absolu chez moi. Ce n'était déjà plus cet amour séducteur dont les jeux m'avaient paru si doux dans la naissance de ma passion, mais un Dieu cruel, et qui, devenu plus fier encore après avoir triomphé de ma faiblesse, exerçait sur moi son pouvoir tyrannique ; enfin au lieu de cet amour paisible qui s'était d'abord logé dans mes yeux et que j'hébergeais innocemment, je sentis un feu violent qui m'enflammait le sang dans mes veines et qui dévorait jusqu'à mes os. Toutes les armes que ma vertu opposait à son ennemi étaient des soupirs et des larmes, et, comme d'intelligence avec l'amour, ma volonté était trop faible pour tenter même de résister à ce qu'il plairait à mon tyran d'ordonner de la malheureuse Larisse. Au reste, je ne puis bien exprimer quelle était ma situation, et je ne sais quel nom lui donner. Eh ! comment puis-je décider si c'est volontairement ou malgré soi qu'on subit le joug de l'amour, puisque, dans mon égarement, en me plaignant de sa cruauté je lui adressais en même temps mes vœux !

« Fatal amour (disais-je, dans ces moments où ma raison semblait vouloir reprendre le dessus), funeste fléau des mortels, pourquoi viens-tu troubler mon repos ? » Puis, à l'instant même, changeant de langage : « Doux vainqueur (disais-je tout de suite), amour, le plus puissant des dieux, pardonne-moi mon emportement, mon cœur désavoue les plaintes injustes que ma bouche insensée profère, et si le trouble de mes sens permet quelque retour à ma raison, Dieu de Paphos et d'Idalie, j'adore ton pouvoir imprévu : fais que mon cher Glison réponde à mes feux, et toutes les offenses que j'ai pu commettre contre toi, je vais les expier en faisant couler parmi les roses sur tes autels le sang des moineaux et des colombes. »

Cependant ma blessure mortelle avait abattu mes esprits et je dépérissais à vue d'œil. Il n'y avait plus de soulagement pour moi ni dans la nourriture ni dans le sommeil et nulle considération ne pouvait affranchir mon âme maîtrisée par une passion furieuse, et asservie à un chétif esclave. Glison (c'est le nom de cet aimable enfant) me paraissait plus beau de jour en jour, je trouvais son entretien plus agréable et je découvrais à chaque instant de nouveaux charmes dans ses yeux qui reprenaient leur vivacité. En effet, aussitôt que le temps, qui guérit tous les maux, à la longue, eut adouci l'amertume de son chagrin, et que, par l'habitude de souffrir, il fut endurci à la douleur, son visage ayant repris son ancien éclat fit bientôt briller tant d'agréments et de beauté qu'en le regardant on se rappelait l'idée de cette admirable Vénus, le chef-d'œuvre du pinceau d'Appelles. Hélas! tandis qu'il se faisait un changement si heureux chez Glison, j'en éprouvais un bien triste en moi: le feu secret qui me minait consumait de plus en plus mes forces, et autant ce garçon si charmant s'embellissait encore chaque jour, autant je voyais s'altérer ma figure, qui, sans vanité, dans ce temps-là, n'était point tout à fait à rejeter. Mais ce qu'il y a de plus cruel dans les maux que souffrent les amants, à mesure que le feu qui me dévorait se fortifiait dans mon sein, une timidité malheureuse me contraignait de l'étouffer, et quoique les transports d'une passion qui était à son dernier degré fussent devenus trop violents pour pouvoir être retenus davantage, comme j'étais fort jeune et fort novice, je n'avais point assez de hardiesse pour exposer ma chère pudeur, par une déclaration téméraire, au danger d'essuyer un refus. Je n'avais donc plus de salut à espérer, puisque, séchant de jour en jour, il semblait que mon âme mourante se creusait son tombeau dans mon corps, lorsque mon amant, par un coup du destin, m'ouvrit lui-même, sur le bord de ma fosse, l'unique voie qu'il y avait pour me sauver. Car aussitôt qu'il vit succomber à son tour cette infortunée à laquelle il prétendait avoir de si grandes obligations, son bon cœur ne put s'empêcher de faire éclater sa tristesse; il ne pouvait retenir ses larmes, et, se souvenant de l'état affreux dans lequel il s'était trouvé, il s'empressait de me rendre les soins dont ma tendresse l'avait prévenu.

« Un jour (c'était justement un vendredi, jour consacré à

Vénus); ce jour donc, environ sur le soir, nous nous mîmes à table à notre ordinaire, pour souper ensemble de la desserte de notre maître. Glison, parfaitement guéri du dégoût que lui causait son chagrin, mangeait beaucoup et de bon appétit. Comme j'avais les yeux attachés sur lui et que j'étais fort affaiblie, pour avoir été trois jours entiers sans prendre aucune nourriture, il m'excitait de temps en temps à manger. Toutes les attentions qu'il avait pour moi et tout ce qu'il me disait d'obligeant semblait justifier mon amour et nourrissait ma folle passion, en me remplissant d'espérance. Ses yeux d'ailleurs paraissaient m'être garants de tout ce que j'augurais de sa sensibilité. Ainsi ma fureur amoureuse fut bientôt allumée à un point qu'il fallait ou périr sans oser parler ou surmonter, au hasard d'un refus, ma timidité naturelle et risquer une déclaration. C'est pourquoi, dès le lendemain, je commençai à lui faire des avances.

« Il s'était jeté, pour y faire la méridienne, sur mon lit de repos; je l'y surpris et là, débutant par un torrent de larmes : « Mon cher Glison, lui dis-je, il me faut tes baisers, ou je n'ai qu'à mourir. Je t'en conjure par tes beaux yeux et par tes genoux que j'embrasse, aie pitié d'une malheureuse qui meurt d'amour pour toi. » Je vis aussitôt sur le visage de mon amant briller une joie et une vivacité qui furent le gage de mon bonheur et il se rendit à mes premières instances. Que vous dirais-je de plus ? Il m'entraîna sans résistance sur le lit, encore tout troublé de la démarche que je venais de faire, et, me tenant étroitement embrassée, après m'avoir fait entre ses bras expirer plus d'une fois de plaisir, il me ranima par de longs baisers. O jour de volupté, ô jour que je n'oublierai jamais ! Nous goutâmes librement dans la suite les douceurs secrètes d'une tendre union. Tandis que l'âge le permet, jeunes gens, jouissez, comme moi, de la vie, et que tous les jours de votre printemps, filés par les mains des amours, vous préparent un agréable automne, afin qu'un délicieux souvenir, vous retraçant les plaisirs passés, vous aide à supporter le poids de l'ennuyeuse et triste vieillesse. »

THÉOPHILE.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU
ET LE ROMANTISME FRANÇAIS

Auguste Comte, lorsqu'il voulait donner la mesure de son mépris intellectuel pour un homme ou pour une idée, lui appliquait l'épithète de « roussien ». Il disait même, pour renforcer son dédain, « stupidement roussien ». Etre « roussien » c'était, pour le fondateur du positivisme, participer de la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, en admettre les principes, en accomplir la lettre et l'esprit. *Croire* et *dire* que « la vie n'a jamais besoin d'être systématiquement réglée » et que « le sentiment suffit pour nous conduire » ; croire et dire que l'homme trouve dans son sens propre toutes les inspirations bonnes et salutaires, croire et dire que l'individu, d'une perfection originelle, vaut infiniment mieux que la société, qu'il est non seulement indépendant d'elle, mais meilleur qu'elle ; que, loin qu'il lui doive quelque chose, c'est la société qui nuit à l'homme et qui le corrompt ; croire et dire, enfin, que l'individu, en obéissant à ses impulsions, à ses instincts, à ses sens, obéit au divin qu'il porte en lui, et que l'état de nature est supérieur à l'état de société, l'homme primitif à l'homme civilisé, de toute la supériorité de ce qui est pur sur ce qui est adultéré, du céleste sur le terrestre, ce sont ces propositions qu'Auguste Comte condamnait comme anarchiques et barbares chaque fois qu'il les retrouvait chez ses contemporains, telles qu'elles étaient sorties de la vie et des livres de Jean-Jacques Rousseau.

L'épithète de « roussien » n'a pas fait fortune. La philosophie d'Auguste Comte, elle-même, combattue par tant d'intérêts et d'influences, quand elle n'était pas dénaturée par ses propres adeptes, n'a cheminé que lentement jusqu'ici. Mais Auguste Comte avait confiance dans les « orages de l'avenir » pour rallier les intelligences à sa vaste synthèse. Il semble que sa prévision commence à se réaliser. Il y a un retentissement certain de sa pensée dans le mouvement très réel de réaction qui se dessine depuis quelques années en France contre les

désordres où plusieurs générations se sont complues. Or voilà que ce mouvement se tourne directement aujourd'hui contre celui que désignait déjà Auguste Comte comme l'initiateur de l'anarchie moderne : Jean-Jacques Rousseau. Les destructions, les avilissements, les « orages » qui alarmaient Auguste Comte alarment à leur tour d'importantes fractions du monde de l'intelligence française. Il y a eu, certes, à toutes les époques de notre littérature, une certaine tradition d'ordre et de raison qui n'a jamais été prescrite et qui a toujours trouvé de dignes représentants. Déjà, la critique de Voltaire, où l'irrespect pour les choses établies s'allie à un vif sentiment conservateur, s'était appliquée, parfois cruellement, à la religion de remplacement que venait prêcher Rousseau, ou, comme on a dit, Saint-Rousseau. C'est ce même esprit critique, mais nuancé par un sentiment très juste des convenances, par une haute équité, par une pénétrante psychologie, qui anime le livre où M. Jules Lemaître a réuni dix leçons professées cet hiver avec éclat. Mais il y a mieux et plus dans ce livre que la réaction spontanée, le mouvement d'horreur naturel de Voltaire, fils d'un siècle très raffiné. Voltaire avait compris que la doctrine de Rousseau tendait à faire marcher les hommes « à quatre pattes ». Notre temps mesure exactement le genre de barbarie auquel Rousseau fait retourner. Rousseau n'a pas ramené l'homme à l'âge des cavernes. Mais il a répandu dans les esprits et dans les cœurs une anarchie qui ébranle l'œuvre de l'humanité. C'est pourquoi, rempli d'indulgence pour l'homme, M. Jules Lemaître est impitoyable pour le philosophe chaque fois qu'il rencontre chez lui le principe de quelque ruine. Contre les idées de Rousseau, qui vont à une subversion universelle, la critique de notre temps entreprend de défendre un bien commun à tous : la civilisation. « J'ai fait des expériences », écrit M. Jules Lemaître au préambule de son récent livre. « J'ai vu de près des réalités que je n'avais aperçues que « de loin; j'ai touché du doigt les conséquences de certaines « idées de Rousseau (1) ». Ces conséquences, un autre critique, M. Pierre Lasserre, les nomme, les étudie, les décrit dans tout leur détail, telles qu'il les trouve dans les arts, la politique et les mœurs du XIX^e^ siècle. C'est le Romantisme, qu'il définit « la Révolution dans les sentiments et dans les

(1) *Jean-Jacques Rousseau*, par Jules Lemaître, Calmann-Lévy, éditeur.

idées (1). » Ainsi le Romantisme et la Révolution sont reliés l'un à l'autre. Des origines communes leur sont découvertes. Tous deux proviennent des mêmes principes. Tous deux, pareillement inspirés, détruisent de la même manière et pour la même raison ce qui préexistait, et ce qu'ils édifient est de nature semblable. Une expérience de plus de cent années, en permettant de décrire les phases et les manifestations du Romantisme, autorise aussi à en juger pleinement le sens et la valeur à l'aide des résultats acquis.

I

Qu'apportait donc Jean-Jacques de si nouveau qu'il faille voir en lui le générateur et le père de ces profonds mouvements? M. Jules Lemaître l'indique en quelques mots précis. Jean-Jacques pratiquait et enseignait « la subordination totale du jugement à la sensibilité ». Telle était la méthode de Rousseau, si l'on peut nommer cela une méthode, et elle était neuve, en ce sens que de longs siècles de culture avaient au contraire plié l'homme à l'empire de la raison. Rousseau instaura le règne de l'imagination et de la sensibilité, c'est-à-dire de la « déraison ». Le prestige qu'il devait à ses dons d'écrivain fut d'autant plus grand que Rousseau survenait justement dans un temps où l'on se flattait de tout remettre en question. Personne ne songeait sérieusement à bouleverser les choses. Tout au plus se souciait-on d'abolir quelques abus. La fronde était universelle, mais superficielle. On se moquait de tout, et la plaisanterie s'étendait vite jusqu'au sarcasme et à la négation : quelque aiguë qu'elle soit, la plaisanterie n'a pas de force révolutionnaire. Montesquieu, Voltaire, les Encyclopédistes eux aussi, malgré leurs outrances et leur irrespect, malgré même leur engouement pour les idées ou les institutions anglaises, se rattachaient directement à l'esprit français. Ils étaient fils de notre culture. Et l'athéisme des Français cultivés, l'athéisme classique était conservateur. Au contraire, Rousseau, nourri de la Bible, élevé dans une cité biblique, pénétré de protestantisme, apportait, rehaussé par les dons de son singulier génie, quelque chose d'étranger et de violent, quelque chose où l'esprit du XVII^e^ siècle, si bien organisé, ne se fût pas laissé

(1) *Le Romantisme français*, essai sur la Révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX^e^ siècle, par Pierre Lasserre, Mercure de France.

prendre, mais qui exerça sur le siècle suivant, entré en décadence, une foudroyante séduction.

M. Charles Maurras, un des initiateurs de ce mouvement anti-romantique et contre-révolutionnaire qui gagne et commence à porter les fruits que nous voyons, a décrit, dans une page imagée, l'entrée de Jean-Jacques à Paris et comparé le prophète genevois à ses ancêtres directs, les prophètes hébreux. La page veut être citée, car elle montre combien ce mysticisme, ce trouble de l'âme et des sens, cette corruption de l'intelligence, qu'allait introduire le musicien vagabond, différaient des façons de sentir et de penser qu'une longue et brillante vie de société avait acclimatées en France.

Folie, sauvagerie, ignorance, singularité, solitude, orgueil et révolte, voilà ce que l'aventurier nourri de la moelle biblique érigea sur l'autel sous le nom de vertu. Il mettait en système une nature inculte en même temps que toutes ses sortes de défauts; sa sensibilité indignée et plaintive dressée en manière de loi lui servait de critérium décisif contre l'univers.

En ce temps-là, passé la frontière française, mûrissait le septième ou le huitième siècle de la civilisation des modernes. Il y entra comme un de ces énergumènes qui, vomis du désert, affublés d'un vieux sac, ceints de poil de chameau et la tête souillée de cendres, promenaient leurs mélancoliques hurlements à travers les rues de Sion : s'arrachant les cheveux, déchirant leurs haillons et mêlant leur pain à l'ordure, ils salissaient chaque passant de leur haine et de leur mépris. Mais le Paris de 1750 ne ressemblait en rien à une mauvaise bourgade asiatique peuplée de juifs crasseux : tête réfléchie et gracieuse de l'univers intellectuel, capitale d'une monarchie encore puissante, tout ce qui s'y faisait se développait glorieusement par tout le reste de la terre habitée.

Cette gloire française et cette hégémonie de Paris ne servirent plus qu'à répandre les divagations d'un furieux. Demi-homme, espèce de faune trempé de la fange natale, Rousseau agréa justement par cet appareil primitif. Le plus humain des peuples était un peu las des plaisirs et des pouvoirs de l'humanité. Comme l'avait bien vu Voltaire, éclairé par le génie antisémitique de l'occident, la France avait envie d'aller à quatre pattes et de manger du foin. Elle y alla. Elle en mangea. Ces appétits réactionnaires se gavèrent selon Rousseau (1)...

M. Jules Lemaître, à son tour, compare Jean-Jacques au saint homme Job sur son fumier : c'est la Bible tout entière qui revit

(1) *Action française*, 15 octobre 1899.

vec Jean-Jacques Rousseau. La Bible, mais avec quelque chose
n plus. La Bible toute seule, toute nue, n'était pas assimilable
our ses contemporains. Ils n'en eussent pas supporté, telle
uelle, la rebutante nourriture. Mais — et ce sont deux remar-
ues excellentes de M. Jules Lemaître — Jean-Jacques Rous-
eau l'enveloppait d'un art qui devait trouver le chemin des
ntelligences du siècle. D'une part, il a son style, qui est « une
hose ancienne retrouvée et enrichie... Rousseau renoue une
radition ». En effet, il écrit comme les écrivains du XVII^e^ siè-
le, qu'il a étudiés, et non les auteurs à la mode. C'est dans
ne prose renouvelée de Bossuet qu'il répandra les idées mères
e la Révolution : et c'est une des raisons de leur prestige.
'en est un autre qu'il ait raisonné sa déraison, qu'il ait, de
ausses prémisses, déduit tout son système subversif avec l'ap-
areil logique de ses devanciers. D'autre part, il est à retenir,
t le fait est d'ordinaire négligé, que Rousseau, né protestant,
cependant passé plusieurs années de sa vie, et celles juste-
ent de la formation et de la croissance, dans le catholicisme.
e ne fut pas pour en garder la discipline, mais le genre de
ensibilité et le tour d'imagination qui étaient les plus propres
le rendre intelligible à un public français, d'éducation et de
œurs catholiques. A l'aide de ces éléments traditionnels,
ean-Jacques Rousseau, servi et par les circonstances et par
on génie, put introduire et faire agréer des nouveautés qui,
ans cette parure et ce fard, eussent assurément révolté la
ociété française.

C'est sous ces dehors supportables et même séduisants que
e biblisme fit soudain irruption dans notre littérature. Rous-
eau importa chez nous la manie du divin. Un historien de la
ittérature, M. Lanson, dans un chapitre où il se montre fort
aloux d'établir la cohérence et l'unité de l'œuvre de Rousseau
t d'en montrer la « bienfaisance inépuisée », le même M. Lanson
crit très justement: « Pour Voltaire, Dieu est une *idée*, produit
du raisonnement philosophique, ou suggestion de l'utilité so-
ciale : pour Rousseau, Dieu *est*. Voltaire démontre Dieu et
Rousseau croit en Dieu. Il n'y a chez les catholiques que les
prêtres, qui, cessant de croire, puissent garder le sens reli-
gieux : mais, a-t-on dit, tout protestant est prêtre, et Rous-
seau plus qu'aucun autre... Ce même homme a été le vrai
restaurateur de la religion. »

En effet, mais d'une religion singulièrement dangereuse, car elle est réputée avoir sa source dans la conscience de chaque individu. Dieu habitait le cœur de Rousseau : ainsi tout ce que pensait, faisait et disait Rousseau participait du divin. Voilà, résumée en quelques mots, la grande nouveauté qu'apportait Jean-Jacques et à laquelle se laissèrent prendre ses contemporains, sans réfléchir aux incalculables conséquences qu'elle devait nécessairement porter.

Conséquences, d'abord, pour l'individu. Cette exaltation du cœur humain présage aussi sa ruine. Cette divinisation des passions humaines en prépare le dessèchement et la corruption. Sous prétexte de remettre la nature en sa place, Rousseau abolit le naturel. Toute femme française qui lira *la Nouvelle Héloïse*, si elle n'est gâtée de littérature, si elle a conservé, avec la netteté du jugement, cette conscience du vrai rôle féminin que donne une éducation catholique, trouvera que Saint-Preux et Julie sont des insensés. Non pas parce qu'ils restent séparés : s'ils s'épousaient il n'y aurait plus ni roman ni thèse. Mais la manière dont ils exaltent et magnifient leurs émotions, non pas pour en mieux jouir, mais pour les justifier, pour les confondre avec le devoir et avec la vertu révolte toute sensibilité jeune et saine. Ainsi lorsque Julie s'écrie, dans un *crescendo* qui fait songer à la Marguerite de Gounod à l'acte de la prison : « L'amour en lui-même est-il un crime ? N'est-il « pas le plus pur ainsi que le plus doux penchant de la nature ? « N'a-t-il pas une fin bonne et louable ? Ne dédaigne-t-il pas « les âmes basses et rampantes ? N'anime-t-il pas les âmes « grandes et fortes ? N'ennoblit-il pas tous leurs sentiments ? « Ne double-t-il pas leur être? Ne les élève-t-il pas au-dessus « d'elles-mêmes? Ah! si, pour être honnête et sage, il faut être « inaccessible à ses traits, dis, que reste-t-il pour la vertu sur « la terre? Le rebut de la nature et les plus vils des mor- « tels (1). » Sur les ailes de son amour, Julie s'élève jusqu'aux cieux, mais aux cieux métaphysiques de la moralité. Ce n'est point qu'elle méprise d'autres paradis. « Ce qui eût paru « également affreux à tous les poètes de la passion féminine, « écrit M. Pierre Lasserre, d'Homère à Racine, d'Anacréon au « chevalier de Bertin, c'est que Julie fasse, de ce qui lui est « advenu sous les charmilles et que Corrège eût peint divine-

(1) *Nouvelle Héloïse*, partie V, lettre XIII.

ment, un événement théologique dont elle disserte du plus haut de sa tête. Et c'est, à l'école de cette philosophe, la marotte de tous ces gens-là. Ils parlent de leurs fortunes amoureuses comme d'un dessein formé de toute éternité par la Providence universelle sur leurs individus. »

Ainsi l'amour est un crime, s'il n'est la plus haute vertu. Et est ce Rousseau, qui l'avait si incomplètement, si malheureusement ou si malsainement pratiqué qui se flattait d'en apprendre au monde la conception nouvelle! Sur ses expériences imparfaites, avec le vide et la nostalgie qu'il en avait gardés, et réchauffant le tout de son moralisme protestant, Jean-Jacques Rousseau élabora la métaphysique et la religion de la passion.

L'analyse lucide de M. Pierre Lasserre montre que dans cet idéalisme réside justement un principe de mort et de ruine pour l'individu, un principe qui stérilise la passion elle-même. Le Romantisme, issu de Rousseau, est profondément irréel. Et il abat ainsi ce qu'il prétend exalter. Le dieu intérieur tue l'homme, flétrit la vie, obscurcit le monde. La passion divinisée corrompt la passion. Mais il faut citer ici cette page de M. Pierre Lasserre, qui explique comment le feu sorti de l'œuvre de Rousseau alla, après lui, dévorer les mœurs, les arts, la politique elle-même :

Rousseau, *comme s'il n'avait jamais vécu*, rêve de jouissance et de souffrance, de félicité et d'infortune, de vertu et de vice, de justice et d'iniquité, comme d'essences pures et sans mélange, dont son sens intime, sans égards aux rapports extérieurs, serait l'infaillible pierre de touche. Horrible naïveté! Il donne de faux noms à ses émotions et il juge de la qualité objective des choses d'après ses émotions. « Tout ce que je sens être bien est bien. Tout ce que je sens être mal est mal. » Il y a donc des sentiments purement bons, absolument et infiniment bons, bons en toute hypothèse et on peut s'y abandonner sans retenue ; ils n'ont à composer avec rien. C'est la ruine des mœurs. Ce qui est bon en soi est divin. « Conscience ! Immortelle et céleste voix ! » C'est l'avilissement de la Religion, Dieu mis en tiers dans tous les mouvements auxquels il plaît au cœur de se laisser entraîner.

Art, Morale, Religion, Politique n'ont d'autre objet que de réaliser l'unité d'éléments et de forces contraires — stériles et destructeurs, tant que leur contradiction n'est pas subordonnée et vaincue. Cette réalisation, c'est le bien, sous ses noms divers de beau, d'honnête,

de sage, de juste. Mais, s'il y a une bonté, une vertu, une justi spontanées et primitives, ces disciplines ne sont pas seulement in tiles, elles sont l'artifice méchant qui empêche le paradis naturel s'épanouir. La substance réelle d'un tel optimisme, c'est donc nihilisme de l'esprit et du cœur, nihilisme que Rousseau exer en songeur morose, qui après lui réclamera le laisser-aller univers des choses humaines sous le nom de Liberté. C'est un beau cri q « Liberté » entre les murs d'une prison ou sous le poing du conqu rant. Mais quand le joug dont nous nous sentons oppressés n'e rien d'autre que la nature du réel, c'est le cri désolé d'une servitu qui s'accepte en se maudissant.

Ce nihilisme devait enfanter tous les malheurs et tous l désespoirs du siècle. De cette anarchie devaient en sortir to les désordres. L'histoire des sentiments romantiques, cel des idées romantiques, telle que l'a écrite M. Pierre Lasser atteste que le Romantisme, en donnant, selon la méthode Rousseau, la prédominance à la sensibilité, a, tout à la fo dénaturé les sentiments et vicié les intelligences.

II

On a tenté bien des fois de donner des définitions du Roma tisme. Ces définitions montrent assez combien ceux-là mêm qui se trouvaient au centre du mouvement se sont mépris s son caractère. N'est-ce pas Stendhal — en qui justement l'o ne trouverait que bien peu de traits spécifiquement romant ques et certes aucun des traits essentiels — qui disait, alo qu'on hésitait sur la forme du mot encore au début de s vogue : « Le Romanticisme est l'art de présenter aux différen peuples les œuvres littéraires qui, dans l'état actuel de leu habitudes et de leurs croyances, sont susceptibles de leur do ner le plus de plaisir possible. Le classicisme, au contrair leur présente la littérature qui donnait le plus de plaisir à leu arrière-grands-pères. » Lorsque M. Emile Deschanel, dans un série de livres un peu sots, a développé avec abondance cett idée que « le Romantisme est la forme toujours la plus actuell de l'art », il n'avait certes ni les mêmes raisons ni la mêm excuse que Stendhal, qui se croyait romantique parce qu'i excitait son imagination sur l'énergie de Napoléon, sur le beaux crimes, sur les chroniques italiennes du moyen-âge parce qu'il faisait tour à tour de « l'égotisme » et de la cou

ur locale. A la vérité c'était un pur psychologue qui se regar-ait vivre comme Condillac observait sa statue. A elle seule, a définition témoignerait qu'il n'a pas été romantique.

Le Romantisme est constitué par des éléments psychologi-ues que distingue soigneusement M. Pierre Lasserre et qu'il éfinit à l'aide d'exemples soigneusement choisis. Le Roman-sme est, accessoirement, une forme d'art. Le Romantisme *'Hernani*, par exemple, offre un vestiaire et un bric-à-brac de onvention, à l'aide desquels il est commode, principalement our la préparation au baccalauréat, de définir le Romantisme. lais l'essence du Romantisme n'est pas là. Le Romantisme epose sur une disposition d'esprit spéciale et commune à tous es adeptes, sur une certaine conception de la vie et du monde. Disposition d'esprit et conception qui se retrouvent chez Rousseau et dont Rousseau est la source.

Le romantique croit que l'homme est originellement bon : dée « roussienne » ; que la société, qui entrave ses instincts t ses aspirations, est une ennemie pour lui : idée « roussienne » ncore ; que la passion est sainte et sacrée, le sentiment infail-ble et qu'en s'y abandonnant on atteint fatalement la beauté, e bonheur, la vertu : idée « roussienne » toujours, nous l'a-ons vu. Or ces idées devraient être condamnées, ne fût-ce qu'au om de l'hygiène pure et simple, car elles « désorganisent les œurs », et, abolissant la passion réelle, abolissent en même emps la sensation et rendent impossible le bonheur. M. Pierre asserre montre, par l'exemple de Senancour, un cœur dé-oré de chimères, une vie ravagée par la solitude. Par l'exem-le de Benjamin Constant, la manie des passions détruisant oute espèce de sensation. Benjamin Constant a passé sa vie à echercher le grand amour. C'est précisément pourquoi il l'a oujours ignoré. L'homme sain considère la passion comme n fléau, comme un mal. Benjamin Constant appelle ce mal le tous ses vœux. Les poètes classiques, en face d'Eros, avaient créé Anteros, qui combat le dieu cruel et qui aide à anser ses plaies. Ronsard l'invoquait pour oublier ses maî-resses et reconquérir la paix du cœur :

> Antérot, prête-moi la main,
> Enfonce tes flèches diverses

Il faut que pour moi tu renverses
Cet ennemi du genre humain.

Benjamin Constant croit devoir à sa belle carrière d'invoq
sans cesse Eros rebelle. Et non seulement il se met dans
postures ridicules, mais encore les voluptés qu'il attend
viennent jamais. Il n'avait pas compris qu'Anteros est le m
leur auxiliaire de l'amour, parce qu'il rend plus ferme, p
viril et plus capable de sensations fortes que l'Eros qui am
lit les cœurs. Le cas de Benjamin Constant montre que «
dolâtrie de l'amour », au lieu d'enrichir l'âme humaine, ne
conduit qu'à l'impuissance de vivre (1).

Le Romantisme qui rend impuissant à vivre rend impuissa
à penser. Il agit à la manière d'un stupéfiant. Deux glo
romantiques, Victor Hugo et Michelet, en fournissent
preuve.

« Impuissant à penser, il a le respect de la pensée : i
l'ambition d'être un penseur... Et c'est un spectacle à la f
comique et touchant de voir ce primitif s'appliquer à p
ser, manier laborieusement, gauchement, fièrement des d
trines dont il n'embrasse que les mots... » Quel est ce *pri
tif*? C'est Victor Hugo, au dire de M. Gustave Lanson (2),
qui la critique s'efforce cependant de ne pas attenter à
grandeur officielle du poète. « Ignorance et absurdité », c'
le titre d'un chapitre du livre de M. Renouvier sur *Vic
Hugo le poète*. Cependant M. Renouvier a écrit un autre li
sur *Victor Hugo le philosophe*. Comment peut-on être, à
fois, ignorant, absurde et philosophe? C'est un grand myst
dont il convient, avec M. Lasserre, de s'étonner. Ailleu
M. Renouvier dira encore que « le dogmatisme optimiste d
philosophie de l'histoire,... dogmatisme imbécile... a exer
sur les idées et les œuvres de Victor Hugo une influen
déplorable ». Il est difficile d'être un philosophe digne de co
sidération quand, à l'impuissance à penser, à l'ignorance,
l'absurdité, on ajoute encore, sur un sujet important, un « do
matisme imbécile ». Mais est-il possible avec cela d'être
poète? C'est ce que l'on peut sérieusement contester. C'est

(1) M. Charles Maurras a montré par l'histoire de George Sand et de Mus
(*les Amants de Venise*) la théorie de l'amour romantique en action, avec les dés
tres qu'elle amène.

(2) *Histoire de la littérature française*, 1re édition, p. 1029.

ue M. Lasserre conteste (1). Victor Hugo, qui voulait qu'on dmirât les poètes « comme une brute », pensait sans doute aussi u'un poète a le droit d'être inintelligent. Et cependant il est rai que Victor Hugo est un grand poète lyrique. Il en a tous s dons et tous les moyens d'expression. Il sait enlever le lecur « dans un tourbillon des sens ». Cela ne suffit peut-être as à tout le monde.

Victor Hugo pensait avec des sons, des rythmes et des mots. ichelet pense avec son cœur, avec ses nerfs, avec sa chair. a dit, en propres termes, qu'il écrivait l'histoire « avec son eur ». Etonnant aveu, qui doit faire prendre en méfiance abord, en mépris ensuite, *l'histoire*, ou plutôt les histoires de ichelet. M. Charles Maurras avait déjà réduit à l'absurde le rocédé de Michelet dans une page brillante et qui, depuis qu'elle été écrite, a été méditée avec profit : « Il fit penser son eur sur tous les sujets concevables, l'histoire des hommes, elle de la nature, la morale, la religion. Il crut connaître par cœur les causes des faits, leur raison et leur sens humain et vin ; il eût même exercé ce cœur à jouer aux échecs et à duire des fractions. Le résultat des opérations de ce cœur rodige lui parut si parfait, qu'il se confessa l'heureux invenur de la première des méthodes. Le cœur de Michelet se romut cerveau, mais cerveau de bien meilleur ordre que les rveaux de simple substance cérébrale et qui ne savent que enser ; sous le titre de conscience, il s'institua juge unique de vérité (2). » Non, Michelet ne fait pas de l'histoire. Il ne renstruit pas le passé. Encore moins l'explique-t-il. Il se vante le « ressusciter ». Sous ce beau prétexte, c'est Michelet luiême qui se raconte, qui dit ses émotions, ses visions, ses veries, ses cauchemars. Les sensations qu'il se plaît à exasrer lui-même, dont il prolonge les effets, de ses nerfs et de

1) « Qu'un poète d'intelligence essentiellement désorientée puisse rencontrer des es magnifiques, dominer de ses vues de vastes et émouvants aspects de l'humaé, de l'histoire ou de la nature, comment l'admettre ? Encore moins attendrai-d'un poète dominé à ce point par l'égoïsme et la vanité, qu'il transporte mon e au-dessus de ses perspectives et de ses émotions les plus tristement coutières. Grandeur d'âme et haute clairvoyance sont-elles séparables d'ailleurs ? Y -il des émotions généreuses et superbes, là où il n'y a pas de lucidité ? » *Le mantisme français*, p. 250. — Nous n'avons pas la prétention de rendre comici de l'important ouvrage de M. Pierre Lasserre. Il faudrait d'abord en expole plan, puis avertir le lecteur de l'abondante richesse d'idées et d'aperçus que ntient ce livre. Nous avons seulement voulu en indiquer l'idée générale et monr qu'il se rattache à certaines tendances très précises de l'esprit contemporain.

2) *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve* (1898), p. 23.

sa chair dans les nerfs et la chair de son lecteur, il les don pour des idées. On connaît des personnes qui ne peuvent endurer la lecture de Michelet davantage qu'un passage d' fluves électriques à travers leur corps. Mais d'autres rech chent cette lecture comme une excitante secousse. La mort l'intelligence est à la fin de ces excitations.

III

A l'aide de ces illustrations rapides (1), on arrive à une co ception pertinente du Romantisme et à une définition qui laisse pas de place à l'équivoque. On a généralement tenda à appliquer l'épithète de romantique à toute imagination peu vive, à toute rêverie, à toute passion même. Récemm encore, dans un fascicule de son *Histoire de Fran* M. Lavisse traitait de fantaisie romantique les promena nocturnes de Louis XIV sur les bassins de Versailles dans barques garnies de musiciens. Tout serait romantique, à compte, l'amour, la vie et la mort, toute manifestation de n sensibilité et de notre activité, si le Romantisme ne résid vraiment dans la confusion des genres et ne consistait à pren les rêveries pour des idées, la sensibilité pour la raison, la p sion pour Dieu. Il est avant tout l'anarchie intellectuelle, c qui ne met aucune chose à la place qui lui revient. On défi donc utilement, avec M. Lasserre, le Romantisme « un dés dre, qui, portant sur les sentiments et les idées, boulever toute l'économie de la nature humaine civilisée ».

Cette définition fait comprendre les profondes affinités Romantisme et de la Révolution. La Révolution part mêmes principes que le Romantisme. Elle est le Romantis politique. Comme le Romantisme, elle a pour père Jean-J ques Rousseau. Et comme Jean-Jacques Rousseau est le Roma tisme, il *est* la Révolution. Ceux de nos contemporains sont anti-romantiques sont donc en même temps, et pour mêmes raisons, contre-révolutionnaires.

L'autorité de Taine, qui n'a pas ménagé, dans sa grande H

(1) On en trouvera beaucoup d'autres dans le livre de M. Lasserre, où le Rom tisme est analysé dans ses manifestations les plus diverses. Mais nous nous en drions de ne pas signaler tout particulièrement les belles pages sur Lamartine la poésie éternelle est si lucidement dégagée des attributs de la mode de l'« homéride » distingué du romantique; et encore l'important chapitre de crit philosophique de la superstition du Progrès, ainsi que tout le livre de l'influ germanique.

toire des *Origines de la France contemporaine*, les critiques à la Révolution, et dont le nom est généralement honni par par tout ce qui se réclame de 1789, a cependant répandu l'idée que la Révolution résultait de l'esprit classique français. C'est une idée à laquelle il tenait, qu'il a reprise maintes fois et tenté de démontrer à chaque occasion qu'il rencontrait. Taine, qui a rendu d'immenses services, par son monumental ouvrage, à la cause de la contre-révolution, risquait cependant de lui nuire par cette erreur capitale. En attribuant les idées révolutionnaires à « l'abus du procédé mathématique », à la « monomanie » de l'abstraction, et enfin à la « raison classique », Taine perdait certainement de vue le principe mystique et surnaturel (lequel n'a rien de classique ni rien de rationnel) introduit par Rousseau dans les conceptions politiques du XVIII^e^ siècle et qui fait que la Révolution de 1789 s'est comportée et développée à la manière des révolutions religieuses et que le fanatisme qu'elle inspire est toujours un fanatisme religieux.

De ce principe (l'homme primitif est parfait, sa conscience est Dieu) Rousseau et ses disciples ont logiquement déduit le système des droits de l'Homme et la métaphysique sociale de la Révolution. Ils avaient emprunté les procédés et le mécanisme de la « raison classique ». Ils ne lui avaient emprunté que cela. Taine s'y est laissé tromper. Opposant, par cette erreur, la tradition à la raison comme le concret à l'abstrait, il entrait dans une voie sans issue. Il avait méconnu que *le Contrat social* ne repose sur rien de rationnel, mais sur des postulats mystiques et sentimentaux, qu'il est sorti des battements du cœur de Rousseau. Seulement, de même que Rousseau avait employé un style plus proche de celui du grand siècle que du sien, il déduisait les conséquences de ses prémisses absurdes avec la plus correcte et la plus rigoureuse logique de l'école. Mais Bossuet, et Bonald aussi, déduisaient de la même manière : et leurs conclusions ne vont pas à 1789.

Taine assigne un même rang à Montesquieu, à Voltaire, aux Encyclopédistes et à Rousseau, dans leur influence sur la marche de la Révolution. Mais, nous l'avons vu, la littérature proprement française du XVIII^e^ siècle, si elle enseignait l'irrespect, si elle frondait toutes choses, ne tendait cependant qu'à réformer un certain nombre d'abus. La Révolution qui se fût

faite par Montesquieu, par Voltaire, par les Encyclopédistes eût été une révolution déterminée et qui eût établi un état politique défini. Mais la Révolution se fit par Rousseau, et ce fut la Révolution éternelle, la Révolution qui doit toujours s'écrire avec une R majuscule, la Révolution illimitée, la Révolution infinie, la subversion universelle. Elle est à la fois l'expression de cet appétit d'anarchie et de destruction et de cet appétit d'un bonheur insaisissable, d'un chimérique Eldorado qui reposent côte à côte au fond des cœurs ravagés. Le même messianisme, les mêmes langueurs infinies, le même esprit biblique se retrouvent dans le Romantisme et dans la Révolution.

C'est pourquoi les romantiques, les purs, les vrais, ceux de toujours, ont tous, tôt ou tard, salué la Révolution comme un événement inouï et surnaturel, comme une véritable Révélation... La Révolution, c'est l'Evangile éternel. Tous les romantiques ont dit tour à tour que l'humanité « depuis six mille ans » était grosse de la Révolution et que son histoire n'est que l'histoire douloureuse de la gestation de ce fait sublime. Aussi, lorsque le romantique, par ses origines et par ses traditions, n'était pas révolutionnaire, il s'échappait tôt ou tard de son camp, invinciblement attiré dans l'autre : ce fut le cas de Lamartine et de Victor Hugo. Mais lorsque le romantique était retenu sur l'autre bord par sa naissance, par son monde, par une attitude adoptée, alors toute son existence n'était qu'une nostalgie de cette Révolution qu'il ne pouvait ouvertement servir. Et ce fut le cas de Chateaubriand qui introduisit le génie de Rousseau dans le Génie du christianisme, qui servit les Bourbons mais en saluant d'un hosanna toutes les chutes et toutes les infortunes des dynasties et qui put quitter le monde satisfait par le cataclysme final de 1848(1). Par contre, il se trouve que tout ce qui, au dix-neuvième siècle, n'a pas participé du mouvement romantique n'a pas participé non plus de la Révolution. Quiconque a pensé avec sa tête et non avec son cœur, quiconque a été anti-romantique, a été également contre-révolutionnaire. C'est un fait dont la signification est dégagée dans un livre récent de M. Louis Dimier sur les *Maîtres de la contre-Révolution au* XIX^e^ *siècle*.

L'idée qui se répand, c'est qu'il y a un principe d'anarchie,

(1) Voir sur Chateaubriand les *Trois idées politiques* de M. Charles Maurras et, dans l'ouvrage de M. Lasserre, livre second, chapitre V.

le même principe d'anarchie, c'est-à-dire de destruction, de mort et de ruine au fond du Romantisme et au fond de la Révolution. Si on les combat l'un et l'autre, ce n'est donc pas pour le plaisir de nier ce qui a été fait, ce n'est pas par vaine manie de rétrogradation. C'est le Romantisme et la Révolution qui nient et qui régressent. Partis tous deux d'un individualisme métaphysique, tous deux aboutissent à la ruine de l'individu. La religion naturelle de Rousseau abandonne l'homme à toutes les faiblesses, à toutes les fermentations de sa vie intérieure, desquelles le gardent les religions positives, à défaut d'une ferme hygiène intellectuelle imposée par la raison. En soumettant l'art à la pure inspiration passionnelle, en lui donnant l'individuel et l'accidentel pour objets, le Romantisme lui ferme les plus hautes sources de poésie (celles auxquelles Mistral, parmi les contemporains, est à peu près seul à avoir puisé). Enfin, la Révolution, pour satisfaire les vœux déraisonnables de l'individu, lui accorde, à l'infini, le Droit et la Liberté, mais, en supprimant les institutions nécessaires à l'existence des sociétés, supprime la condition des droits utiles et des libertés précises (1).

Une objection est couramment faite aux critiques du Romantisme ou de la Révolution : vous niez la poésie ; ou bien : vous voulez supprimer la passion ; ou bien encore : vous ne tenez pas compte de l'individu. Ils ont à répondre qu'ils cherchent seulement les conditions dans lesquelles peuvent se développer et fleurir la poésie et la passion, prospérer l'individu, et qu'ils ne trouvent pas ces conditions-là dans les idées de Jean-Jacques Rousseau. D'ailleurs, on trouvera dans l'ouvrage de M. Pierre Lasserre les principes d'une esthétique, d'une éthique et d'une politique : car il ne s'agit pas d'abattre, mais de reconstruire. Exactement, il s'agit de vivre. Aussi, en face de sa définition du Romantisme « désordre qui bouleverse toute l'économie de la nature humaine civilisée », M. Lasserre propose-t-il, en la rattachant au nom et à l'œuvre de Gœthe, une définition du classicisme sur laquelle il convient de clore ces réflexions : « Obéissance aux conditions de la durée dans les pensées et les travaux humains. Accord de nos opinions, de nos

(1) On a entendu, le jour de la très intéressante soutenance de la thèse de M. Pierre Lasserre en Sorbonne, M. Aulard déclarer que si l'on appliquait jusqu'au bout la déclaration des droits de l'homme on se battrait aussitôt dans la rue.

actions, de nos passions, s'il se peut, avec les lois objectives de la vie, arbitre sévère du fécond et du malfaisant ; accord de l'expression artistique avec le caractère universel des objets, et non pas avec l'accident des impressions subjectives ; accord des idées philosophiques avec les rythmes fondamentaux et les grandes analogies que la nature permet à l'expérience d'entrevoir en son sein... Né de l'énergie et de la hardiesse expérimentale de Prométhée, le véritable esprit classique, c'est de plier infatigablement aux lois de l'ordre, la matière, de siècle en siècle accrue, ou du moins variée, de l'expérience et de l'action humaine. »

Il n'y a rien là rien, sans doute, qui nie, rien, qui rétrécisse, rien qui limite aucun essor.

JACQUES BAINVILLE.

CONFESSION DE MA VIE

MÉMOIRES

DE

MADAME DE SACHER-MASOCH

(*Suite* [1])

—

Sacher-Masoch, dans l'intervalle, avait quitté Leipzig et était allé demeurer à Lindheim, dans la Hesse, où la Hulda Meister, avec laquelle il vivait maintenant, avait acheté un petit château. Il semblait avoir trouvé là l'asile qu'il cherchait depuis tant d'années. Il avait renoncé à *Auf der Hœhe* et on n'entendait guère parler de son activité littéraire.

Depuis la mort de Sacha notre douleur commune avait amené une sorte de réconciliation entre nous; il m'avait écrit des lettres très affectueuses et en fin de compte m'avait proposé le divorce. Comme motif, il indiquait mon infidélité, prouvée par le fait que je vivais avec Armand. Il se déclarait prêt, dans le cas où je consentirais à un divorce, à pourvoir à mes besoins et à ceux de Mitchi, car, se trouvant dans une situation plus régulière, il serait à même de mieux travailler, et de gagner plus d'argent.

J'avais appris, d'autre part, qu'il avait eu un enfant de la Meister à Leipzig, et qu'il en attendait un autre, que ses sales histoires continuaient, et que même il s'en était produit immédiatement après la mort de l'enfant.

J'étais fermement décidée à ne pas consentir au divorce. Il m'écrivit alors sur un autre ton.

Si je suis disposé à m'entendre avec toi (le divorce), disait-il, c'est dans l'intérêt de notre enfant, et parce que ton avenir m'inspire des craintes. Ne cherche pas à m'en conter ; tu sais aussi bien que moi que tu es perdue, si tu ne t'entends pas cette fois avec moi. Ton malheur, c'est que tu ne veux pas comprendre que c'est uniquement un reste de sentiment pour toi et l'amour pour l'enfant que tu m'as enlevé, qui me poussent à te faire des avances, et que chaque fois que

[1] Voy. *Mercure de France*, nos 229, 230, 231, 232, 233, 234 et 235.

je suis disposé à m'entendre avec toi, tu t'imagines que tu m'en imposes et que j'ai peur de toi. Ma conscience est pure. C'est de la folie que de me menacer de déposer une plainte contre moi. Dis cela à d'autres, mais pas à moi.

Tu as livré à d'autres (à mon avocat, Me Broda) les secrets de notre union ; tu as fourni des armes contre moi à mes ennemis, qui menacent maintenant de me faire un procès qui causera du scandale. Tu n'oublies qu'une chose : c'est que le monde est toujours enclin à condamner la femme plutôt que l'homme. Si tu entreprends la moindre chose contre moi, je n'aurai plus aucune considération pour toi et je ne m'occuperai plus de toi, quand tu seras trop vieille pour trouver encore des galants.

Tu fais comme si ma proposition te causait un préjudice. Je ne veux que rendre légal ce qui existe déjà en fait, ce que tu as fait toi-même. Tu es partie. Tout doit rester tel quel, c'est tout.

Ce n'étaient plus des lettres, mais des manuscrits entiers, qu'il m'envoyait pour me prouver par des phrases bien arrangées et par l'art de l'écrivain que dans notre union il n'y avait qu'un coupable, et que c'était moi, et que, s'il me restait une parcelle de conscience, je devais saisir avec joie l'occasion de réparer, autant qu'il était possible, en acceptant le divorce, le grand préjudice que je lui avais causé. Il viendrait alors à Paris et il ne serait plus question d'un procès scandaleux.

Le mot magique « Paris » fit son effet à Lindheim. Sacher-Masoch annonçait son arrivée sous peu.

Il s'agissait donc de faire les démarches nécessaires pour préparer sa réception à Paris. *Le Figaro* jouait alors le grand rôle dans de pareilles occasions. Tandis qu'Armand s'arrangeait de son côté à la rédaction pour que Sacher-Masoch fût présenté à Paris sous l'égide de cette puissante feuille, j'allai voir Philippe Gille et je le priai de s'intéresser à l'écrivain, qui venait avec l'intention de se fixer à Paris.

Au *Figaro*, où l'on savait très bien que je vivais avec Saint-Cère, Gille me reçut comme s'il était agréablement surpris par ma présence à Paris ; quand je lui expliquai le but de ma visite, il m'assura avec vivacité que Sacher-Masoch serait reçu rue Drouot comme on y recevait habituellement les princes. Il me dit beaucoup de choses extrêmement flatteuses pour le talent de Sacher-Masoch et me pria de faire savoir à ce dernier que *le Figaro* serait très heureux de publier un grand roman de lui aussitôt que possible et qu'il lui offrait les honoraires payés

aux premiers écrivains français : un franc la ligne. Il ajouta que *le Figaro* organiserait dans sa salle des fêtes une réception en l'honneur de Sacher-Masoch, qui serait ainsi introduit d'un seul coup dans le monde littéraire parisien. Et soudain il me demanda :

— N'est-ce pas, votre mari est très riche ?

Je fus près de perdre contenance. Mon instinct me dit qu'*ici* Sacher-Masoch devait être riche, pour ne pas perdre une partie de la considération qu'on lui témoignait.

— Mon Dieu ! il n'est pas Rothschild, répondis-je en souriant.

— Non, il n'y en a pas dans la littérature ! s'écria Gille en riant.

Si j'avais eu le courage de dire que Sacher-Masoch était aussi riche que l'avait été Tourguéniew ou que l'était Tolstoï, on eût peut-être porté ses honoraires de un franc à deux.

★

Je ne sais lequel de nous, d'Armand ou de moi, envoya ces nouvelles à Lindheim ; ce qui est certain, c'est que leur effet fut de hâter encore les préparatifs de voyage qui s'y faisaient.

Le 12 décembre 1886, Sacher-Masoch arrivait à Paris.

Nous avions retenu une chambre pour lui dans une maison meublée de la rue d'Edimbourg, tout près de chez nous, et dans laquelle demeurait également Maurice Bernhardt, le fils de Sarah Bernhardt. Sacher-Masoch devait prendre ses repas chez nous.

Il était si pauvrement vêtu qu'il ne fallait pas songer à le faire voir dans cet état aux Parisiens. Comme il était quasi sans le sou, Armand lui fit immédiatement faire des habits et lui acheta du linge. Je crois qu'Armand, que Sacher-Masoch avait offensé à tout propos et qui depuis trois années s'était chargé de l'entretien de la femme et de l'enfant de l'homme illustre, ressentit une douce joie à voir que par-dessus le marché il allait encore avoir à se charger de ce dernier.

Le lendemain du jour où Sacher-Masoch se présenta au *Figaro*, ce journal publia sur lui un article de fond, qui fut si flatteur que Sacher-Masoch lui-même, qui pouvait supporter beaucoup dans ce sens, en fut tout ému.

Nous avions donc ce que j'avais rêvé autrefois pour lui et

pour les enfants : honneurs, gloire et richesse. Trop tard ! Mon cœur ne se prêtait plus à ce bonheur.

Mais lui, il marchait à grands pas dans la chambre, faisant de grands gestes et parlant et déclamant aussi haut que s'il avait eu un auditoire nombreux, sur les honneurs mérités qu'il recevait enfin, sur la France qu'il aimait comme sa patrie, sur la clarté d'esprit des Français, qui seuls pouvaient le comprendre, qui ne se montraient pas mesquins devant chaque originalité d'un homme remarquable, qui ne levaient pas les bras au ciel, qui ne criaient pas de honte...

Honte ! Le mot me cingla comme un coup de fouet. Un flot de sang me monta à la tête et chassa ma pensée loin de là... vers Budapest... là où, un soir, une femme affaiblie par la faim, aux pieds des souliers légers et déjà percés, marchait dans la neige, le col de sa précieuse fourrure levé et un voile épais sur sa face amaigrie et creusée par le chagrin. De grands flocons de neige l'assaillaient furieusement, lui heurtaient le visage et s'y mêlaient aux larmes qu'elle versait, vite et en secret — avant de devoir sourire. Elle va par les rues qu'elle ne connaît pas, par où elle n'a jamais passé, et soudain une lueur d'espoir brille en elle : si elle allait s'égarer... ne jamais arriver là où elle doit aller, ne jamais atteindre ce but...

— Par ici, Madame, par ici, dit près d'elle une voix grasseyante, et un petit homme, épais, vieux, laid, sort de l'ombre d'une porte.

Et la honte qui l'attend ici la conduit tranquillement et sûrement par un chemin qui lui est inconnu, à travers les flocons de neige qui dansent et dessinent une dentelle blanche sur la fourrure noire, dans un vestibule brillamment éclairé, devant les yeux curieux des garçons... et elle arrive ainsi, blanche et froide, avec quelque chose de mort dans la poitrine.

Honte ! Avec quelle joie n'irais-je pas rechercher et ne me ferais-je pas pour toujours ta servante, si tu pouvais me rendre ce que cette petite tombe renferme de mon bonheur !...

Mais toi aussi, tu es impuissante devant le destin... Ce que tu promets, tu ne peux le tenir.

Passé ! Passé !...

★

Les autres journaux suivirent *le Figaro*, et tous firent fête

Sacher-Masoch. Les gens assiégaient notre porte, car Sacher-Masoch, ne pouvant recevoir de visites dans sa chambre de la rue d'Edimbourg, les recevait chez nous.

Rochefort reçut Sacher-Masoch et s'occupa de lui avec beaucoup de cordialité. Sachant, grâce à Catherine, à quoi s'en tenir sur notre situation pécuniaire, il craignit que Sacher-Masoch n'eût pas les moyens de vivre à Paris conformément à sa situation et il s'offrit à lui placer un vieux roman déjà traduit; il se chargeait de le vendre immédiatement à un éditeur pour 5.000 francs.

Trouver le roman ne fut pas difficile, car il y en avait toujours un ou deux qui étaient achevés et attendaient un éditeur. Sacher-Masoch fut vraiment touché par la bonté et l'amitié que lui témoignait Rochefort, grâce auquel il se trouvait tiré d'affaire pour le moment.

La *Revue des Deux Mondes* lui commanda également un roman. Un revirement aussi soudain et aussi heureux dans sa situation matérielle l'étourdit, quoiqu'il se donnât beaucoup de mal pour me faire croire, et faire croire à Armand, qu'en restant à Paris il *nous* faisait un sacrifice.

Mais Armand, qui avait dû autrefois avaler assez de tirades de ce genre, était fermement décidé à ne plus se laisser faire et lui répondait :

— Naturellement, il va falloir encore que nous vous priions gentiment de bien vouloir empocher 100.000 francs par an. Si vous êtes d'avis que la vie à Lindheim, avec de la saucisse, des pommes de terre et la surveillance de la Meister, est plus belle, vous n'avez qu'à aller à la gare du Nord : il y a des trains pour l'Allemagne deux fois par jour.

Sacher-Masoch baissait alors la tête et ne disait plus rien; pendant quelque temps il nous laissait tranquilles.

Retourner en Allemagne, où l'oubli et la misère l'attendaient, maintenant qu'il avait goûté à la vie de Paris, maintenant que chaque jour lui apportait une distinction ou un plaisir!

Quelles mains avides il tendait vers ces jouissances de Paris! Que les yeux « presque aveugles à force de larmes », dont il était si souvent question dans ses lettres et même dans les journaux allemands, étincelaient quand, le soir, à table, nous contait ses aventures et ses succès dans le « monde »!

Cependant, combien insupportables étaient ses habitudes

russo-polonaises, auxquelles nous n'étions plus faits et q nous rendaient sa présence vraiment pénible!

— Comment peux-tu penser à une vie en commun avec lu disais-je à Armand. Je *sais* que nous ne le supporterons plu ni l'un, ni l'autre.

Mais il me répondait :

— Sois tranquille et laisse-moi faire. Avec de l'argent c rend supportables bien des choses. Nous vivons trop à l'étro maintenant. Tout ira bien quand nous aurons un grand appa tement. Aie patience et crois-moi.

☆

Une aventure assez amusante m'arriva vers ce temps-là ch Rochefort. Il nous avait invités à déjeuner, Sacher-Masoc moi et Mitchi. Nous trouvâmes chez lui le duc de Talleyran Périgord, le propriétaire de *l'Intransigeant* et les trois enfa d'Olivier Pain, que Rochefort faisait élever à ses frais et étaient là pour tenir compagnie à Mitchi. Un peu avant de n mettre à table, entra une jeune femme que Rochefort me p senta et que je pris — je n'avais pas entendu le nom — p sa fille, mariée à un peintre de Genève et que je savais ve souvent chez son père à Paris. Je crus d'autant mieux qu'e était sa fille qu'il la tutoyait et qu'elle était en robe de cha bre et portait des pantoufles rouges, détail qui me frappa, m qui, pour la femme d'un artiste, pouvait encore passer.

Quelques jours après ce déjeuner, Rochefort se trouvait *Figaro* et racontait à Armand que Sacher-Masoch et sa m tresse avaient déjeuné chez lui. Armand dressa les oreilles :

— Sa maîtresse?... Mais c'était sa *femme!*

Rochefort ouvrit de grands yeux :

— Sa femme? Alors il est ici avec elle? Bon Dieu! que bêtise ai-je encore faite! Ecoutez, Saint-Cère, il faut que vo m'aidiez à sortir de là. J'ai invité Sacher-Masoch « et madame persuadé qu'il était à Paris avec sa maîtresse... Je me disa que ma maîtresse valait la sienne... qu'elles pouvaient bi déjeuner ensemble... Vous voyez la gaffe...

J'ai souvent mangé depuis chez Rochefort, mais je n jamais revu la dame aux pantoufles rouges.

Rochefort fit faire à Sacher-Masoch beaucoup et d'util connaissances. C'était alors l'époque troublée du boulangism

chefort avait pris parti, et avec passion, pour le beau géné-
, et il mena Sacher-Masoch chez lui.
Quand Sacher-Masoch revint de cette visite, je crus qu'il était
venu fou. Napoléon Ier au sommet de sa gloire n'eût pu lui
pirer une admiration et un enthousiasme plus débordants.
cela venait s'ajouter son amour pour tout ce qui était soldat
portait l'uniforme. Il était ensorcelé. Boulanger était un
os qui n'avait qu'à étendre la main pour rendre à la France
provinces perdues; un autre pays n'avait qu'à faire la
erre à la France maintenant, il serait vite mis en pièces!
l fallait le laisser aller : la moindre contradiction l'eût rendu
ieux.
Rochefort habitait un petit hôtel sur le boulevard Roche-
ouart, avec un de ces jardins mélancoliques enfermés entre
nautes maisons et où un rayon de soleil ne s'égare que ra-
ient; mais c'était un jardin malgré tout et Mitchi alla sou-
t y jouer avec les enfants d'Olivier Pain.
Rochefort partageait l'amour de Sacher-Masoch pour les
ts, et il en avait de superbes. Il avait entre autres une
tte qui était sur le point d'être mère, et comme Mitchi
mirait beaucoup, Rochefort lui dit une fois :
— Elle va avoir des petits. Si tu es sage, tu en auras un.
Avec quelle impatience ce « petit » ne fut-il pas attendu chez
s!
n beau jour, une voiture s'arrêta à notre porte, et Roche-
sauta sur le trottoir.
— Où est Mitchi? cria-t-il en ouvrant la porte. J'ai un petit
t pour lui.
t il tira de la poche de son pardessus un petit chat, joli
me un amour.
ules Ferry était alors ministre et pour cette raison Roche-
le taillait tous les jours en pièces dans son article. Par
ris pour le ministre, il avait donné au chat — sans s'oc-
er de son sexe — le nom de Jules, et Mitchi dut s'enga-
à ne jamais l'appeler autrement. Tous les dimanches l'en-
devait aller chez Rochefort et rendre compte de la santé
ules.

es visites à faire et celles que nous recevions absorbaient

tout mon temps. Quand nous n'allions pas à un dîner ou théâtre, nous avions desinvités chez nous. Aux yeux du mo j'étais la femme de Sacher-Masoch et je devais jouer ce

Armand voyait tout cela d'un mauvais œil.

Sacher-Masoch et moi avions été invités à un bal chez mieux, le fils du ministre et du fondateur de l'alliance israé Avant le bal, Sacher-Masoch devait aller pour la première au Théâtre Français. On donnait *Hamlet*, et Mounet-S jouait le principal rôle. Claretie avait mis sa loge à notre position. Après le premier acte, il vint lui-même dans la et pria Sacher-Masoch, auquel il voulait faire « les honn de la maison » et présenter les artistes, de le suivre.

Armand, qui nous avait accompagnés au théâtre, mais ne devait pas nous suivre au bal, parce qu'il ne connaissait Crémieux et n'avait pas été invité, était assis, l'air mécon auprès de moi.

— Wanda, je suis très malheureux, me dit-il quand fûmes seuls, et il s'appuya sur le dossier de ma chaise, le fond obscur de la loge.

— Tu l'as voulu ainsi... La vie que nous menons maint est laide et avilissante... Mensonge et fausseté, rien d'au Comment as-tu pu croire qu'un état de choses aussi hideux vait nous rendre heureux? Et quand je pense que cela re ainsi!...

Il laissa tomber la tête.

— Promets-moi une chose, Wanda?

— Quoi?

— Ne reste pas plus d'une heure au bal.

— Bien.

— Autre chose encore : ne danse pas... ne te laisse to par aucun homme... et pense toujours à moi.

— Oui, je te le promets.

Ce n'était qu'une ombre affaiblie de sa jalousie d'autr Ce qui le rendait malheureux, c'est qu'un *autre* me don que lui seul voulait me donner : marques de distincti plaisirs. Il ne pouvait m'offrir cela — pas encore du mo et dans son idée cela devait lui enlever un peu de mon a

Quand nous descendîmes de voiture, à la porte de Crém et qu'il dut s'en retourner seul à la maison, il me prit la

la garda un instant dans la sienne, comme pour me rappeler promesse.

Il souffrait, et cela était bien ainsi. Si cette souffrance devenait insupportable, cela nous amènerait peut-être à sortir plus de cette position odieuse.

Chez Crémieux, il n'y avait que des invités de marque. Personne là qui ne fût « quelqu'un ».

D'abord le « beau » Pierre Decourcelle, qui avait déjà hérité genre littéraire de d'Ennery et qui devait plus tard hériter ssi de sa grande fortune. C'était un camarade de collège rmand, et celui-ci m'avait raconté, non sans envie, qu'il gnait un argent fou avec ses pièces. Puis je vis la sœur de la neuse écuyère Loisette, victime d'un accident à Paris, et que npératrice d'Autriche, racontait-on, honorait de son amitié; te sœur était mariée à un riche marchand de bois, et elle montra fort aimable envers l'étrangère que j'étais. La comse de Martel, alors en vogue sous le nom de Gyp, était égaent là. Elle avait tout à fait l'air de ses livres — et de ses ntures : une femme de 36 ans, bien faite, les cheveux blonds pés courts, un sourire moqueur sur une petite bouche et ns chaque pli de sa robe la conscience de sa valeur. Elle vet de terminer le portrait de Rochefort, qui, humide encore, sa de main en main. A minuit un mouvement se fit dans te la compagnie et M^me^ G***, la beauté américaine alors fêtée tout Paris, entra au bras d'un cavalier. Grande et élancée, portait une robe collante de satin blanc sans la moindre niture — pas une ligne de ce beau corps ne devait rester hée à ses admirateurs, — et ses cheveux blond foncé, en ideaux plats sur ses tempes, encadraient un visage froid, u et hautain; sur sa tête, qu'elle portait haut, une demie de lourds diamants; Diane la déesse était descendue de ympe pour laisser les mortels jouir de l'aspect de sa beauté. ainsi qu'il sied à une déesse, elle ne s'arrêta pas; elle salua passant la maîtresse de maison, glissa à travers les salles et parut aussi soudainement qu'elle était venue.

M^me^ G*** visitait de cette façon cinq ou six bals par nuit. iconque donnait un bal l'invitait; elle était une « attrac- » offerte aux invités et je me demandai, en moi-même, si ne touchait pas un cachet pour cette corvée.

Rochefort devait venir et aussi Sarah Bernhardt, mais n heure était écoulée et je partis.

A la maison, je trouvai Armand, qui m'attendait anxieu ment.

☆

Nous habitions un rez-de-chaussée meublé dans la rue Madrid. Le bonheur d'Armand exigeait qu'un fiacre l'atter à la porte toute la journée et la moitié de la nuit. Le fia arrivait à dix heures du matin. Comme Armand ne se le jamais avant midi et ne sortait pas avant quatre heures fiacre restait en faction devant nos fenêtres, quand Sac Masoch ou moi ne nous en servions pas. Le cocher avait gentil petit chien brun avec lequel il jouait toujours pour p ser les longues heures d'attente; souvent je les regardais t deux de ma fenêtre, et comme le chien me paraissait très a ché à son maître, j'en fis un jour la remarque à Armand. C ci alla immédiatement négocier avec son cocher pour m'ach le chien. L'homme ne se décidait qu'avec peine à se sépare sa bête, mais deux belles pièces d'or surmontèrent son a et on m'apporta le chien. Ce ne fut pas précisément une prise agréable pour moi : les appartements de Paris ne se tent pas très bien à l'entretien de bêtes ; nous avions Jules qui était, il est vrai, un chat, ou une chatte, très élevé, ou élevée, mais le chat le mieux élevé du monde reste pas moins un chat, et qu'allait-il penser de l'intrusio l'autre?

Question inquiétante! Mitchi voulait bien admettre le ch mais il craignait aussi que *son* Jules ne se trouvât mis un de côté, ce qui ne devait pas être. Personne bien entend pensait à disputer au chat son droit de primogéniture, et ce dant nous attendîmes avec émotion le moment où le c devait être présenté à Jules.

Nous nous étions inquiétés à tort : tout se passa de la fa la plus convenable. Jules sentait-il sa position suffisamm solide, ou était-ce dans son tempérament, ou était-il philoso il est difficile de le dire, mais il se conduisit avec beaucou calme et de dignité; il parut même enclin à souhaiter la b venue à son nouveau camarade.

Mais le chien ne prenait garde à rien ; il courait continu

ent de la porte à la fenêtre, d'où il regardait son maître, qui, i, ses trente deniers dans la poche, ne le regardait pas.

Quelques jours se passèrent dans la crainte incessante que chien ne s'enfuît. Il ne voulait accepter de nous ni nourriture amour.

Le petit animal me faisait de la peine et quoique son attaement à son maître ne me donnât que plus d'envie de le arder, j'étais décidée à le rendre à son propriétaire.

Alors vint un des soirs, maintenant si rares, où Armand et oi nous trouvions seuls ensemble. L'enfant dormait, la bonne ait montée dans sa chambre, et Armand, assis au piano, uait. Seules les deux bougies brûlaient sur l'instrument ; la ambre était obscure; assise dans un coin du sofa, j'écoutais.

Les sons m'emportèrent bien loin : tantôt je nageais dans s profondeurs du Rhin, avec ses filles, autour du trésor d'or; ntôt, assise sous le tilleul à côté de Siegfried, j'écoutais le uissement des feuilles et le gazouillement des oiseaux, puis, suivais son cadavre au Walhall.

Un mouvement, près de moi, me ramena à la réalité. Le ien qui jusqu'alors était, par extraordinaire, resté tranquilment assis à mes pieds, avait sauté sans bruit sur le sofa et ait venu se nicher tout contre moi, mais tout cela si doucement, avec l'intention si évidente de ne pas troubler la muque, qu'un *être humain*, sachant ce qu'une interruption peut ire souffrir ceux qui écoutent ainsi, n'eût pu y mettre plus considération.

Je posai ma main sur son cou, et nous restâmes assis serrés n contre l'autre sans mouvement, parcourant ensemble le ys des sons.

Il était minuit quand Armand fut las de jouer.

A partir de ce moment, le chien ne me quitta plus. Que je se assise, debout, ou en mouvement, il était à côté de moi. matin, quand le cocher arrivait, il le regardait tranquillent par la fenêtre, sans regret, et quand je sortais dans la ture, il restait assis à côté de moi. Si le cocher essayait de tirer, il me regardait et semblait sourire.

Il y a dans l'âme des bêtes plus que nous ne croyons. J'ai dans les yeux de chiens mourants les mêmes larmes que pleut les hommes, et la même angoisse terrible qu'ont les homs devant la mort.

Instinct? L'instinct pousse l'enfant à aimer la mère; le dés
sexuel pousse l'homme à aimer la femme; pourquoi le chi
aime-t-il le maître qui le bat et qui le chasse à coups de pie
Pourquoi est-il prêt à mourir pour le défendre, en cas d'att
que?

Amour de chien!

Pourquoi pas, s'il vaut *mieux* que l'amour de l'homme?

★

Sacher-Masoch et moi avions été invités à un grand dîn
chez Daudet. J'étais habillée et je l'attendais. Il ne venait pa
Je fis monter la bonne dans la voiture et je l'envoyai r
d'Edimbourg pour lui faire dire de se dépêcher, qu'il était pl
que temps. La bonne revint et me dit de sa part « que
allasse seule, il ne se sentait pas l'envie d'y aller et rester
chez lui »; et « il y a une femme », acheva-t-elle avec ce so
rire discret et si expressif dont les domestiques français acc
pagnent les nouvelles de ce genre.

Je télégraphiai immédiatement à Mme Daudet, l'inform
que Sacher-Masoch était tombé brusquement malade, et
priant de nous excuser.

Je n'ai jamais revu Sacher-Masoch.

Ce ne fut que plus tard que je compris les motifs de c
brusque rupture. Le peintre Schlesinger faisait alors son p
trait pour le Salon. Sacher-Masoch s'était lié avec la fam
Schlesinger et était tombé amoureux de la fille de la maison
elle de lui. On les fiança l'un à l'autre, mais provisoirement
secret, la chose ne devant être publiée qu'après notre divo

Pendant qu'il était ainsi fiancé secrètement, la Meister,
l'avait suivi à Paris, mettait au monde, rue Cadet, le 8 jan
1887, un second enfant.

Vers cette époque Hervieu avait été voir Sacher-Masoch
d'Edimbourg et il écrivit au sujet de cette visite dans *le Jo
nal* du 26 novembre 1895 :

... Il m'est resté de cette visite une vision précise dans un nu
de surprise et de doute. La porte d'un petit appartement du qua
de l'Europe, auquel menait un escalier sombre, fut ouverte pa
jeune personnage d'une séduction étrange, qui pouvait être un j
garçon de quinze ans, mais qui plutôt devait être une femme. I
était en culotte courte de velours noir, avec des bottes, une ceint

de soie rouge, et un veston aussi de velours noir. Elle (?) avait des cheveux longs et sur le front, étendus en bandeaux comme deux ailes de corbeau. Cette singulière créature, irréprochablement belle, d'expression de beauté non révélée encore, disparut soudain, sans rien dire, sans répondre, laissant le seuil entrebâillé sur une pauvre antichambre parisienne, où elle venait d'évoquer je ne sais quel Orient, les mystères de la steppe et ce profond inconnu sans borne de quelque individu humain...

Cette créature « irréprochablement belle » est aujourd'hui une épouse et une mère heureuse. Puisse-t-elle le rester!

★

Pendant que Sacher-Masoch avait été en relation avec Armand et moi, et avait vécu aux frais de ce dernier, le procès en divorce avait été suspendu. Il reprit alors.

Le divorce fut prononcé contre moi par la cour de Leipzig pour cause d'infidélité conjugale commise avec Armand.

Es erben sich Gesetz'und Rechte
Wie eine ew'ge Krankheit fort ;
Sie schleppen von Geschlecht sich zum Geschlechte,
Und rücken sacht von Ort zu Ort.
Vernunft wird Unsinn, Wohltat Plage ;
Weh dir, dass du ein Enkel bist !
Vom Rechte, das mit uns geboren ist,
Von dem ist, leider ! nie die Frage (1).

★

Si, quand nous décidâmes de nous marier, Sacher-Masoch et moi, au lieu d'aller à l'église, nous étions allés chez un notaire, comme le font les gens qui veulent donner forme légale à un contrat, et si nous lui avions expliqué ce que nous voulions être l'un pour l'autre, dans quelles conditions nous voulions rester ensemble ou nous séparer, de quelle manière nous nous séparerions, le cas échéant, pour faire le moins de

(1) Lois et droits se transmettent
Comme une éternelle maladie :
Ils se traînent de génération en génération
Et passent doucement de lieu en lieu.
La raison devient non-sens, le bienfait plaie ;
Malheur à toi, qui es un héritier !
Du droit qui est né avec nous,
De celui-là, hélas! il n'est jamais question.
Faust.

tort possible à nous et à nos enfants, et quelle devrait alors êtr
ma situation et celle des enfants, si nous avions fait cela, no
seulement la sotte et ridicule comédie du mariage religieux
mais la procédure répugnante et cruelle du divorce judiciair
m'eussent été épargnées.

Et ce n'est pas tout.

Un contrat notarié eût assuré mon avenir et celui de me
enfants mieux que ne l'ont fait l'Etat et l'Eglise. Il n'eût pa
permis à l'homme, après que je lui eusse sacrifié dix année
— les meilleures de la vie d'une femme — et donné de
enfants, et après que j'eusse supporté et fait pour ceux-ci e
pour lui ce que jamais je n'eusse supporté ou fait pour moi
même, il ne lui eût pas permis de me tourner le dos comme
une chose usée et de ne pas s'inquiéter un seul instant de c
que moi et mon enfant nous allions devenir.

Pourquoi le *mouvement féministe* n'intervient-il pas ici
pourquoi ne va-t-il pas à la racine du mal, pour balayer tout
cette vieille institution pourrie du mariage, si contraire à notr
pensée et à nos sentiments modernes, ou s'il ne peut la balayer
pour l'ignorer?

Aussi longtemps que les femmes n'auront pas le courage d
régler sans intervention de l'Etat ou de l'Eglise ce qui le
regarde seules — leurs relations avec l'homme, — elles n
seront pas libres. Quoi que ce mouvement ait produit ou pro
duise encore, il ne sera pas durable, parce qu'il tend à sorti
la femme de la sphère qui lui est propre et qui lui a été des
tinée par la nature, et que rien de ce qui est contraire à l
nature ne peut durer ni rendre heureux.

J'espère et je souhaite que le jour vienne où les femme
reconnaîtront que la nature a mis dans leur main le plu
haut et le plus noble pouvoir : celui de la *mère* et de l'*édu
catrice*, et que si elles n'ont pas trouvé jusqu'ici à leur foye
domestique le bonheur espéré, c'est à elles seules qu'en est l
faute, parce qu'elles n'ont pas eu conscience de leur pouvoi
ou n'ont pas su s'en servir, parce qu'elles n'ont pas pensé qu
de leurs *fils* elles devaient faire de futurs *époux*.

Mais alors les choses changeront. La femme et l'homme n
seront pas liés par la loi, mais uniquement par leur volonté
par l'amour et par l'amitié; il n'y aura plus de loi qui raval
à un *devoir* l'amour de la femme et fasse d'elle la *propriét*

de l'homme. Ils se donneront l'un à l'autre librement et volontairement, sans avoir à courir d'un tribunal à l'autre, à étaler les détails les plus intimes de leur existence aux yeux des avocats indolents, des employés et des juges, et à les laisser embrouiller, déformer, dénaturer dans une infinité de pièces et d'actes.

Ils seront seuls juges de leurs affaires personnelles, auxquelles, en dehors d'eux, personne ne comprend rien, surtout en ce qui concerne la femme; car jamais celle-ci ne montrera à des *hommes* le fond de ses douleurs secrètes, quand même elle saurait cent fois que ceux-ci, grâce à la loi froide et rigide qu'ils *se* sont faite, peuvent briser sa vie comme d'un coup de massue.

Avant tout la femme doit avoir le droit de quitter un homme, moralement tombé, qui est un danger pour elle et pour ses enfants, sans que le juge puisse de ce fait la poursuivre et que toute son existence soit mise en cause.

Et je souhaite une chose encore : que les femmes ne se contentent plus de chercher et de ne voir, dans leurs relations avec l'homme, que leur bonheur personnel, mais qu'elles reconnaissent la signification de ces relations pour la vie en général et pour le bonheur de tous : elles éprouveraient alors une satisfaction profonde et vraie à voir l'harmonie régner dans leur existence.

S'aimer, c'est l'important. Que de choses dans la vie seraient meilleures, si on s'aimait *mieux*.

Et l'amour doit être libre de tout lien social, de toute contrainte, afin de pouvoir se développer dans toute sa beauté et produire ce que lui seul peut produire : des êtres nobles.

★

Armand n'avait d'abord écrit, dans *le Figaro*, que sur l'Allemagne; bientôt on le chargea de toute la politique étrangère.

— Armand est vraiment curieux, me dit-il en riant quand il m'en donna la nouvelle, de voir comment Saint-Cère va s'en tirer. Politique étrangère! Je n'en connais pas un mot. Ça ne fait rien, allons-y toujours; ce qui me console, c'est que les autres n'en savent pas plus que moi!

Et tout marcha à merveille. Bientôt Saint-Cère passait pour une autorité en matière d'affaires étrangères.

Il n'eut d'ailleurs pas de très grandes difficultés. Les Fra
çais sont faciles à satisfaire pour tout ce qui touche l'étrange
Saint-Cère avait, de plus, un avantage sur ses collègues, c'e
qu'il connaissait à fond l'allemand et l'anglais, et un peu l'e
pagnol; il avait appris ces langues à l'étranger, et était p
conséquent à même de lire dans l'original les journaux de c
pays, ce que peu de journalistes à Paris peuvent faire. Il ava
toujours lu les journaux avec ardeur et cela lui fut d'un gra
secours. Et quand il ne savait plus que dire, il se taisait; s
silence en disait encore plus long que des mots.

Souvent un ministre désirait des informations sur une que
tion touchant l'étranger; il faisait alors venir Saint-Cère
obtenait ce qu'il voulait.

Il est tout naturel qu'Armand, à l'autorité de qui tout
monde croyait, ait fini lui-même pas croire en lui. Il ava
commencé par se moquer des autres et de lui ; maintenant
se tenait devant lui-même le chapeau à la main.

Il en attendait autant de son entourage immédiat.

★

A Paris, rien n'est concluant comme le succès, et Arma
avait le succès pour lui.

Il avait, à Paris, un passé qui eût pu devenir un obsta
à sa montée rapide.

Ceux qui le connaissaient d'auparavant, mêlés à la foule,
bas, regardaient avec surprise le brillant oiseau qui de s
ailes puissantes s'élevait avec une telle sûreté... jusqu'a
nuages peut-être... et ils n'étaient pas assez sots pour l'emp
cher de voler... peut-on jamais savoir ?...

D'autres, au regard plus pénétrant, savaient fort bien q
le bel oiseau n'était qu'un cerf-volant de papier, qui pouv
monter très haut, mais qui *devait* retomber. Ceux-là, tra
quilles dans leurs rédactions, se contentaient de jeter de tem
à autre un coup d'œil par la fenêtre pour ne pas perdre
vue le fil qui rattachait le cerf-volant à la terre.

★

Armand, qui avait auparavant voulu la vie en comm
avec Sacher-Masoch, était heureux maintenant qu'il ne fût p
question de lui. Et cela surtout à cause de Mitchi. Aussi lo

emps que le père de l'enfant était venu à la maison, il avait bservé ce dernier avec une anxiété jalouse. Souvent j'avais u sa peine secrète sur son visage, quand Sacher-Masoch, omme cela arrivait parfois, se donnait l'air de s'intéresser à on enfant, et j'avais vu ce même visage s'éclairer de bonheur fier, quand Mitchi, en dépit de la présence de son père, se serrait contre lui à sa façon habituelle, l'appelait « mon vieux », et, plein de tendresse enfantine, jouait avec lui, en fixant sur Sacher-Masoch des yeux curieux ou étrangers.

Mais Armand ne fut tout à fait tranquille et heureux que lorsque nous fûmes de nouveau seuls tous les trois.

J'ai déjà dit avec quel soin Armand élevait l'enfant, avec une juste mesure de sévérité et de douceur, et comment il lui apprenait, avant tout, à être *vrai*.

Et cependant — mon cœur eût volontiers tu ce qu'il me faut dire maintenant — Armand lui-même était un grand menteur.

Il ne mentait pas seulement quand il avait besoin de mentir pour atteindre un certain but, il mentait comme un poète fait des vers, parce qu'il ne pouvait faire autrement; les mensonges lui venaient à l'esprit comme les rimes du poète; il devait leur donner l'essor; c'était un don chez lui, presque une vocation.

Je me fatiguais à démêler la vérité du tissu de mensonges dont il entourait tout. Mais parfois je m'intéressais à suivre les chemins embrouillés de sa fantaisie. Les actes seuls m'indiquaient la vérité.

Et le mensonge triomphait toujours. Il semblait suggérer aux gens ce qu'il voulait leur faire croire, et cela ne peut s'expliquer que par ceci: malins et sots, esprits simples et raffinés, tous se trouvaient également sous son empire. Cela venait beaucoup de sa personnalité captivante, de sa façon simple et cordiale, peut-être aussi de ce qu'il avait la main toujours ouverte et répandait cadeaux et mensonges avec la même prodigalité.

Ce n'est que vis-à-vis de Mitchi et en présence de l'enfant que l'esprit de mensonge se taisait en lui ; à aucun prix il n'aurait dit quelque chose devant lui, que l'enfant, immédiatement ou plus tard, eût pu reconnaître pour faux.

Si on me demandait, avec raison, pourquoi je me suis confiée à un homme qui mentait ainsi, je répondrais: Parce que

je l'aimais, menteur comme il l'était. Je l'aimais parce qu'il ne mentait qu'avec l'esprit, et que son cœur était fidèle et vrai ; parce qu'il fut le premier et le seul qui se montra bon pour moi; parce que tous ses mensonges s'effaçaient devant une vérité sacrée : son grand et pur amour pour moi.

☆

Nous étions en plein courant de la vie parisienne.

Armand avait loué et meublé avec goût un grand appartement à côté du restaurant Paillard et en face du Vaudeville. Ma chambre était la plus belle. Il m'avait toujours appelée sa « petite princesse », et j'allais maintenant mener une vie de vraie princesse. Mais il ne voulut pas que l'installation de l'appartement fût jamais complète, parce que, dit un proverbe arabe, « quand la maison est achevée, la mort entre ».

Quand Armand me prit par la main et me conduisit dans ma chambre, il me dit :

— Voici ton nid, Wanderl, tu seras heureuse ici. Sur ma mère morte, je te jure que rien ne te touchera ici, ni chagrin, ni souci, rien que mon amour infini.

Comme il savait aimer !

J'étais dans le courant de la vie de Paris, il est vrai, mais en moi-même j'aspirais au calme et j'avais dans le cœur le désir secret qu'une vague vînt, sans qu'on la vît, me porter à la rive et m'y déposer pour toujours.

La vague était déjà en route.

Toutes les fois qu'il m'était possible de le faire, je me dispensais de sortir le soir. De là vient qu'Armand sortit souvent seul. Il passait de longues heures à la rédaction; souvent il dînait chez son chef, Francis Magnard, ou chez des amis. C'est ce qu'il me disait. Peut-être n'était-ce pas tout à fait exact. Mais c'étaient de bons prétextes pour rester dehors, et je n'allais pas chercher plus loin, me gardant bien de jeter les yeux vers ce côté obscur qu'a la vie de tout homme.

Quoique les murs de ma chambre fussent couverts de satin et que je fusse couchée dans un lit où s'amoncelaient les dentelles, les broderies et la soie, le sommeil me fuyait. Comme je me fatiguais à rester vainement couchée, je me levais souvent, me couvrais d'un manteau et m'asseyais à la fenêtre ouverte pour écouter la vie qui coulait là dehors.

Sans lumière dans l'obscurité, ma fenêtre devint pour moi une île isolée et paisible au milieu de l'océan grondant de la vie.

Pour mieux voir, je fermais les yeux. Mes pensées m'emmenaient vers le passé, avec son bonheur mort et sa souffrance toujours vivante; dans des vallées écartées et tranquilles où j'avais pour compagnons d'autres pèlerins graves, qui tous portaient le signe de ceux qui cherchent, de ceux qui sont *étrangers* en ce monde, que la vie a cloués à la croix; et d'autres choses surgissaient encore, depuis longtemps perdues dans le gouffre du passé, tout le spectacle vide de sens de la vie.

Puis une lueur claire à travers mes paupières : un peu, si peu, hélas ! de la lumière douce et cependant si douloureuse du savoir.

A cette lumière je voyais ce qui s'était passé de merveilleux en moi-même.

Assise dans la nuit sombre, seule dans ma chambre, je pleurais toutes les larmes que je n'osais pleurer le jour.

Quelque chose remuait alors à mes pieds ; mon chien se levait et me regardait. Il passait doucement la patte sur ma main, comme pour la caresser, et posait tendrement sa tête entre mes genoux.

Souvent, au cours des années qui suivirent, alors que je vivais à l'étranger, sans amis, sans protection, sans une âme humaine qui se souciât de moi, j'ai pensé à la petite bête qui avait été pour moi un ami si tendre et si fidèle.

Jamais je n'ai senti aussi cruellement la misère de la grande ville, que lorsque, assise ainsi à ma fenêtre, quand je ne pouvais dormir, je regardais la rue, et jamais je n'ai senti si douloureusement l'abîme mental qui me séparait d'Armand, que lorsque je lui parlais de ce sentiment.

— Tout ça, c'est de la blague, disait-il alors, et ces mots réglaient pour lui toutes les questions sociales.

Mais quand il voyait que toute cette misère me serrait le cœur et que j'essayais de l'intéresser, il devenait sérieux et me disait :

— Vois-tu, Wanda, il ne faut pas demander à un homme plus qu'il ne peut donner. Je n'ai pas ça en moi et je ne peux

pourtant pas sortir de ma peau. Tu peux me parler pendant cent ans de l'amour du prochain : je n'aimerai cependant que *toi* seule. J'aime ceux qui me touchent de près... Si chacun voulait seulement en faire autant, que de malheur de moins en ce monde ! *Ton* malheur me déchire le cœur...Tu es l'humanité pour moi.... et souvent la rage me prend,de ne pourvoir te donner tout ce que je voudrais.

En face de notre maison était la « Pâtisserie Viennoise ».

Toute la journée, des affamés s'arrêtaient devant le magasin et jetaient des regards avides sur le pain exposé aux fenêtres.

C'est ainsi que ma mère regardait, à la porte des boulangeries, le pain qu'elle ne pouvait plus acheter.

— C'est de la blague !

Et quand, après minuit, les théâtres se fermaient et que les boulevards devenaient tranquilles, ceux que la honte cachait pendant le jour se traînaient à l'ombre des maisons, s'accroupissaient devant les fenêtres des souterrains d'où montait l'odeur du pain chaud et la respiraient.

C'est ainsi que ma mère, chassée la nuit de son lit par la faim, allait devant la porte, pour se rassasier de l'odeur du pain frais.

De la blague !

Armand me donnait dix francs par semaine d'argent de poche et c'était beaucoup puisque j'avais à foison tout ce dont j'avais besoin, et que je n'avais rien à acheter — mais c'était si douloureusement peu pour tout ce que je voulais en faire.

Les rues de Paris me rebutaient et je sortais à peine.

Comment vivre avec cette peine au cœur ?

Et vivre entourée de luxe, de superflu et de prodigalité !

Parfois son grand amour pour moi me semblait un vol à l'égard de l'humanité.

★

Vers deux heures du matin la voiture d'Armand s'arrêtait à la porte.

J'entendais l'escalier gémir sous son pas lourd, je l'entendais ouvrir doucement la porte, se débarrasser de sa fourrure et de son chapeau et aller dans la salle à manger où une collation froide l'attendait.

Le chien, qui avait reconnu le pas de son maître, levait la tête et me regardait. Allions-nous sortir et le saluer? Non. Quelques coups légers de sa queue sur le tapis me disaient qu'il était d'accord; il reposait sa tête sur mes pieds et respirait très légèrement, pour ne pas me déranger.

Avant de manger, Armand allait dans la chambre de Mitchi, qui était à côté de la sienne, le réveillait d'un baiser, l'enveloppait dans une couverture et l'emportait dans la salle à manger. Jules, qui dormait aux pieds de son maître, s'était également réveillé et tous les trois se mettaient à manger gaiement; mais ils ne plaisantaient et ne riaient que tout bas, pour ne pas réveiller maman, qui dormait sans doute profondément.

★

L'hiver passa ainsi. Les plaisirs de Paris devenaient de plus en plus un tourment pour moi. Je rencontrais toujours les mêmes gens, toujours les mêmes, je les connaissais tous, eux et leur histoire — car chacun avait son histoire — comme moi a mienne — avec sa joie fausse et son bonheur faux... son sourire faux et ses paroles fausses... et comme j'étais lasse de tout cela! Que je souhaitais de trouver des *êtres humains* parmi ces figurants de la vie parisienne.

Au mois de mai précédent, Armand était allé à Berlin pour *le Figaro*. Il ne voulait pas avoir de rapports là-bas avec son correspondant, M. X***, pour ne pas susciter de soupçons, et cependant il désirait vivement faire la connaissance d'un journaliste réputé, pour obtenir ses entrées un peu partout; je lui conseillai donc d'aller voir Paul Lindau qui, journaliste des Bismarck, pouvait lui être des plus utiles et qui ne manquerait pas de le recevoir très bien en sa qualité de rédacteur au *Figaro*.

Il suivit mon conseil et m'écrivit de Berlin :

J'ai été reçu ici à bras et portes ouverts. Je t'ai déjà parlé de Bergmann. Aujourd'hui à 6 heures Herbert Bismarck me reçoit. Le Prince à un lumbago, mais je n'ai cependant pas perdu tout espoir de le voir.

Hier j'ai soupé chez Lindau avec Schweninger. Une tête incroyable... commune... grossière, mais géniale, un Lenbach de la science. Lindau très aimable. Sa femme à Ems. Avant le souper j'ai été voir *Rosmersholm*, une des plus grandes impressions de ma vie. Il faut que ça soit traduit. Mais joué comme par des cochons.

Aujourd'hui je mange à midi chez X... (la dame qui lui avait trouvé son correspondant) : le soir je suis invité chez Herbette (ambassadeur de France) et après dîner je vais avec son fils à une première, *le Ver de la conscience*, d'Anzengruber, au Théâtre Allemand.

J'envoie aujourd'hui mon interview d'Herbert Bismarck. Je suis vraiment « quelqu'un », et tu peux être tranquille : j'ai appris des choses que personne ne sait. Tu liras ça. J'ai vu l'empereur ; il les enterrera tous.

Il retourna à Berlin pour l'enterrement du vieil empereur.

Il prit congé de moi avec autant d'émotion et de tristesse que s'il était parti pour un long et dangereux voyage. Il me serra fortement dans ses bras et m'embrassa mainte fois en répétant sans cesse :

— Adieu, ma chère, chère femme! Huit jours sans toi!... j'ai comme la sensation que cela me sera impossible.

Le 14 mars était le jour de ma fête.

Quand, ce matin-là, je sonnai, de mon lit, ma femme de chambre, elle ouvrit la porte et entra avec une grande corbeille de lilas blanc et de roses magnifiques.

Parmi les fleurs, une lettre d'Armand. Elle venait de l'hôtel « Kaiserhof », de Berlin, et portait la date du 12 mars. Il écrivait :

On dit : loin des yeux, loin du cœur. Ce n'est pas vrai. Je suis très loin de toi, mais je veux que tu saches que de cœur je suis avec toi, et ces fleurs, premier « bonjour », te porteront tout mon amour et tous les vœux que je forme pour ton bonheur. Tu sais que tu es mon Tout en ce monde et qu'autant que je vivrai, je vivrai pour toi. Porte-toi bien et laisse-moi te rendre heureuse.

Et avec des millions de baisers de loin, crois à ton

ARMAND.

Deux jours après cette lettre, Armand était de retour à Paris.

Il n'était plus le même.

Il me salua froidement et me parla à peine. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

Je voulus rester calme et je me dis : demain, tout s'expliquera ; mais je dormis encore moins cette nuit-là que d'ordinaire.

Rien ne s'expliqua.

Nous vivions maintenant comme des étrangers l'un à côté

de l'autre; chacun dans sa chambre; quand nous avions quelque chose à nous dire, c'était par l'intermédiaire des domestiques.

Et entre nous, Mitchi, muet, ouvrait de grands yeux étonnés et assistait, anxieux, à l'inexplicable.

Qu'y avait-il ?

Le soleil du printemps ne me réchauffait pas, et aucun de ses rayons ne pénétrait l'obscurité de mon âme. Pleine de pressentiments cruels, j'attendais que se brisât le palais enchanté que son amour avait élevé autour de nous.

Il existait encore... mais je tremblais et j'attendais... car je savais qu'il *devait* tomber en morceaux... et nous ensevelir tous sous ses décombres.

Alors il entra chez moi.

Quelle mine il avait !

Détournant de moi son regard craintif, plein de secrète douleur, il s'approcha de la cheminée en chancelant pour trouver un appui.

La pitié m'empêcha de le regarder.

Je voulus me lever, aller vers lui, lui mettre la main sur la bouche et lui dire : « Ne parle pas, ne le fais pas... par pitié pour nous tous... Tu commets un crime... tu tues ce que tu as de meilleur en toi... tout ce qui t'a élevé si haut au-dessus des autres... » Mais j'étais incapable de faire un mouvement, de prononcer une parole... immobile de peur et d'angoisse, j'attendais, comme le condamné attend sous la hache du bourreau.

Alors il se mit à parler.

Mais ce n'était pas non plus sa voix... Sa voix profonde et chaude, que j'aimais tant et qui avait toujours résonné dans mon cœur comme un beau son de cloche, sa voix qui, avec le regard doux et fidèle de ses yeux, avait été sa richesse et mon bonheur.

Peu importait ce qu'il disait.

Il parla de vieilles dettes qui lui étaient tombées sur le dos, d'un changement de carrière... de propositions que lui avaient faites des ministres d'entrer dans la diplomatie... d'une position dans les colonies...

Mensonges !

J'étais redevenue calme. Tandis qu'il parlait, j'avais cherché

le fil qui pouvait me guider vers la vérité, hors de ce labyrinthe de mensonges, mais je ne l'avais pas trouvé.

Quand il se tut, attendant ma réponse, je lui dis en montrant la glace devant lui :

— Regarde-toi, Armand. Un homme qui dit la vérité n'a pas cet air-là. Mais puisque tu le désires, je croirai tout ce que tu dis. Qu'est-ce qui va arriver?

Il parla de plans absurdes.

Mensonges!

— Quoi qu'il advienne, quoi que tu décides, je l'accepte. Tu peux nous rayer de ta vie; de ton cœur, *jamais*.

Il pleura.

Ces larmes n'étaient *pas* des mensonges.

★

Il y a des heures qui contiennent des siècles d'expérience. Ceux auxquels le destin réserve ces heures-là ne doivent pas se plaindre : l'âme ne mûrit que dans la douleur.

Armand voulait s'affranchir de nous, modeler différemment sa vie; d'autres plans l'attiraient.

L'amour vrai ne veut pas *être*, mais *rendre* heureux.

Il m'avait aimée ainsi, c'est ainsi que je voulais l'aimer.

Une nuit lourde suivit ce jour douloureux. Elle passa comme tout passe dans la vie, ce qu'il y a de mieux et ce qu'il y a de pire. — Le lendemain, quand je me regardai dans ma glace, il y avait un givre blanc sur mes cheveux.

★

Tout devint silencieux autour de moi, comme s'il y avait eu un cadavre quelque part; les domestiques marchaient sans bruit et ne parlaient que tout bas. Mitchi n'osait pas sortir de sa chambre et dans toute la maison il y avait une odeur de cadavre.

La nuit approchait. J'étais assise à ma fenêtre, comme de coutume, lasse de penser, mon esprit émoussé suivant le déclin du jour. Soudain un bruit léger se fit entendre; je crus qu'un souffle passait dans l'air semblable au dernier soupir d'un enfant qui meurt.

Je sautai sur mes pieds, en étendant les bras vers les esprits dont je me croyais entourée.

Je vis alors ce que c'était.

Dans un coin, presque caché par la lourde portière, se trouvait la corbeille de fleurs que j'avais reçue le jour de ma fête ; les feuilles mortes se détachaient des roses fanées et tombaient doucement par terre.

C'étaient les *dernières* fleurs que m'avait données Armand. Elles étaient fanées maintenant et mortes, comme les belles pensées et les beaux sentiments dont elles avaient été les messagères. Je ramassai quelques-unes de ces feuilles flétries et je les glissai dans la lettre qui les avait accompagnées alors que, fraîches et odorantes, je les avais reçues.

Passé !...

★

Dans la seconde moitié d'avril, je partis pour la Suisse avec l'enfant.

Debout au milieu de mes malles je disais un muet adieu à tout ce que je laissais derrière moi.

La voiture s'arrêta à la porte. On descendit mes bagages — il n'y en avait pas beaucoup ; — nous suivîmes.

Armand m'avait comprise et m'avait épargné l'adieu entre quatre yeux ; je lui en fus reconnaissante.

La voiture qui devait nous emporter à la gare était un de ces petits omnibus que les grandes compagnies mettent à la disposition des voyageurs.

Tout était en ordre, et nous y montâmes.

Et alors un incident inexplicable — comme d'autres qui étaient déjà tombés dans ma vie, ainsi que des rayons venant d'un monde invisible, se produisit.

Il était six heures, l'heure où cette partie du boulevard est le plus animée. Un beau jour de printemps achevait de mourir ; les derniers rayons de soleil glissaient sur le sommet des maisons.

Le concierge avait fermé la portière de la voiture, et, la casquette à la main, attendait sur le trottoir que nous partions. Le cocher était monté sur son siège, avait saisi les rênes et, touchant doucement les chevaux de son fouet, il leur avait donné le signal habituel de départ.

Ils ne partirent pas.

Le cocher se servit avec un peu plus de force de ses rênes, de son fouet et de sa voix.

Les chevaux ne bougèrent pas.

Le cocher recommença de plus belle.

Ils ne remuèrent pas un muscle. Ils étaient comme pétrifié et ne faisaient qu'un avec la terre dont ils semblaient être sor tis, le corps rigide, la tête haute, la crinière hérissée.

Le concierge s'approcha d'eux, les prit par la bride, leu tapa sur l'épaule et essaya, en leur parlant, de les faire avan cer.

En vain.

Alors le cocher irrité se mit à les battre et à tirer violem ment sur les rênes. Les chevaux restaient immobiles, comm avant.

Des gens s'étaient attroupés, les commerçants sortaient d leurs boutiques, les garçons de chez Paillard tendaient curieu sement le cou ; les cochers stationnés devant le Vaudeville s'é taient approchés et regardaient les chevaux avec une min sérieuse ; du boulevard venaient des curieux, toujours plu nombreux... il y eut presque un rassemblement.

Je remarquai que les curieux regardaient d'abord les che vaux, puis se tournaient vers nous, dans la voiture, comm s'ils avaient cherché un rapport entre la résistance des che vaux et nous.

Deux cochers de fiacre prirent chacun une des bêtes par l bride et essayèrent de les faire bouger de force, tandis qu notre homme les cinglait furieusement.

Mais ils avaient beau tirer et frapper, les chevaux restèren comme figés dans leur immobilité.

Je regardai Armand. Pâle de peur, il restait dans son coin les lèvres et les mains tremblantes.

— Ces chevaux ne veulent pas t'enlever ton bonheur ! dis-je

Cela sonna comme une raillerie et cependant c'était la vérité Quelque chose comme une sensation de triomphe, de victoire élevait mon âme bien haut au-dessus de toute peine terrestre de toute misère humaine.

Comme il me parut étranger, à ce moment-là, et sépar entièrement de moi !

Un vieillard, debout près de la porte, nous dit à travers l fenêtre baissée :

— Descendez... les chevaux partiront.

Nous descendîmes... et les chevaux s'élancèrent, en courant

sur le boulevard. Nous les suivîmes. En face du Crédit Lyonnais, au milieu d'une foule de voitures, le cocher, qui ne nous avait pas perdus de vue, vint se ranger le long du trottoir ; vite nous montâmes et la voiture partit.

★

J'étais allée à Lausanne, où je demeurais à l'hôtel Bellevue. A la vue de la splendeur bleue qui s'élargissait devant moi, mon cœur encore trop exigeant retrouva la paix. Il me fallait aussi penser au travail afin de créer des moyens d'existence pour moi et pour l'enfant, et dans le travail je trouvai la diversion la plus bienfaisante à ma douleur.

Tous les jours venait une lettre de Paris. Ces lettres m'apprirent que la guerre avec l'Allemagne était imminente, que je n'étais plus en sûreté à Lausanne, et que je devrais aller à Pau, où le tumulte de la guerre ne parviendrait *peut-être* pas jusqu'à moi. — Armand avait été passer quelques jours à Strasbourg et il écrivait qu'il y avait appris des choses si « fortes » qu'il en avait conféré une heure avec Goblet (ministre des Affaires étrangères) et que celui-ci l'avait supplié de ne rien dire pour le moment, qu'il avait promis de se taire, mais qu'entre le 15 et le 20 il lâcherait la « bombe ».

C'est ainsi que les destinées de la France et de l'Allemagne se trouvèrent dans les mains de Jacques Saint-Cère.

Je croyais alors pouvoir sourire devant ce cas de folie des grandeurs. J'avais tort. Ce ne fut qu'après sa « chute », par les coups de pieds de l'âne, que j'appris combien il avait été pris au sérieux par les politiciens et les hommes d'Etat les plus influents de ce temps-là, et à quel fil ténu pend la destinée des peuples.

Dans cette folie des grandeurs je démêlai peu à peu la raison qui l'avait poussé à se séparer de moi : ses succès lui étaient montés à la tête, il voulait jouer un rôle à Paris, il en jouait déjà un, — et je n'étais pas la femme qu'il lui fallait... je ne faisais pas son affaire.

Et comme je m'étais mise à penser à tout cela, j'eus conscience d'autres choses encore.

En s'affranchissant de moi, il m'avait faite libre, moi aussi. Pas tout à fait libre, comme seul peut l'être celui qui soustrait son cœur à tout amour et sa conscience à tout devoir, mais

libre de cette contrainte que la position et le goût de l'homm imposent à la femme.

J'estimai cette liberté d'autant plus que j'étais à mêm maintenant d'élever mon fils comme je l'entendais : de le fai simple et vrai, sans le faux brillant de Paris.

★

J'étais assise, le matin, de bonne heure, sur la terrasse l'hôtel, à lire mes journaux, quand un écho me tomba so les yeux qui disait, sous le titre : « Dernier scandale be linois », que la femme de X*** avait abandonné son mari po suivre à Paris Jacques Saint-Cère, un rédacteur du *Figaro*.

Le soir même je pris le train pour Paris.

Pourquoi? Qu'allais-je y faire, au juste? Je ne le savais pa Comme une feuille emportée par le vent, j'obéissais au tumul qui était en moi, sans penser, sans réfléchir.

Le long voyage solitaire et la nuit me donnèrent du cal et rendirent mon esprit lucide.

C'était une nuit de lune d'une beauté de rêve; jamais n'en ai vu de plus belle. La lune était grande et pleine so le ciel bleu plein d'étoiles; sur les plus hautes cimes, le so couché jetait une dernière et vague lueur rose, tandis que reste du monde s'endormait, immobile et silencieux, com un beau cadavre dans la pâle clarté de la lune.

Je regardais les petits points étincelants qui sont des millio de soleils sans cesse en mouvement et je pensais à l'immens du Tout, et au misérable grain de sable qu'est notre terre regard des Mondes; je pensais que ce qui n'est qu'un inst dans l'infini nous paraît une éternité; que, dans cette éten incommensurable, nous sommes à peine un grain de poussi visible, une seconde durant, dans un rayon de lumière, p disparaître ensuite à jamais.

Devant de telles considérations, la vie avec les souvenirs ses espoirs s'efface, on ne pose plus de question, et on bai la tête devant l'immuable.

Notre existence ici-bas, le désir et la poursuite du bonhe la lutte fatigante sans fin pour la vie : rien. Nos connaissanc notre prétendue science : rien.

Un grain de sable avec le rêve de l'éternité!

Des pensées telles que celles-là peuvent bien imposer silen

à un cœur rebelle. Tout devient clair en nous après de pareilles heures, — mais tout devient froid.

Vouloir le mieux et lutter selon sa force pour l'atteindre... se dévouer... et pardonner.

Quand j'arrivai le matin à Paris, mes desseins étaient bien différents de ce qu'ils étaient la veille, au départ de Lausanne.

Avais-je surmonté? Extérieurement, oui, — dans toutes mes actions.

Derrière toute lumière il y a l'ombre, et la nuit suit chaque jour.

★

Je vis maintenant seule; mes travaux et l'éducation de l'enfant remplissent tout mon temps.

D'Armand je n'entends que ce qu'il écrit, ou ce qu'on écrit sur lui, dans les journaux.

Je pus voir aussi qu'il avait trouvé la femme qu'il lui fallait, qu'il écrivait plus que jamais contre l'Allemagne et qu'il était plus au courant que jamais des choses et des gens d'Allemagne — et que tout ce qu'il écrivait sentait un peu l'escalier de service.

Il menait un grand train de maison, avait sa propre voiture et passait pour un des hommes les plus influents et les plus puissants de Paris — bien entendu. Les Ministres ne le faisaient plus appeler, quand ils avaient besoin de lui, mais allaient le voir et étaient heureux quand il avait du temps de reste pour eux, et qu'il les appelait « cher ami », et ils lui étaient très reconnaissants quand il leur faisait entrevoir ce qu'ils feraient bien de faire.

Jamais je n'ai mieux compris la force qu'Armand avait sur les esprits qu'un jour où le hasard me mit en présence du Dr Paul Goldmann, alors correspondant de *la Gazette de Francfort* à Paris. A ce moment-là le rédacteur en chef du *Figaro*, Francis Magnard, était gravement malade.

Le Dr Goldmann en parla et me dit à cette occasion que, dans le cas où Magnard mourrait, personne d'autre que Saint-Cère ne le remplacerait.

Je dus avoir l'air bien incrédule, car le Dr Goldmann, toujour si doux, si aimable et si bon, se fâcha un peu et me fit sentir que je jugeais les choses d'un point de vue peut-être

étroit, tandis que lui avait l'œil expérimenté du journaliste.

C'est ainsi que le Maître Sorcier l'avait ensorcelé lui aussi.

✱

Peut-il y avoir spectacle plus intéressant et plus beau que celui qui consiste à observer l'éveil d'une jeune âme, à la soutenir de son propre savoir et à la conduire pas à pas sur le chemin qui mène en haut, vers la liberté et la vérité ; à éviter que la boue des préjugés qui nous ont rendu le même chemin si dur et qui ont troublé notre propre vue ne la salissent ; à habituer peu à peu cet œil naïf à la lumière, afin que, sur les hauteurs, ébloui, il ne perde pas le bon chemin ; à faire naître l'amour dans ce jeune cœur, afin qu'il devienne sa religion, sa foi, et son espoir ; à lui montrer l'humanité écrasée sous les chaînes qu'elle s'est elle-même forgées et lui dire : « Aide à la délivrer, autant que ta force te le permettra, ce sont tes frères. »

C'est là un bel et intéressant spectacle pour quiconque élève un enfant ; pour une *mère*, c'est aussi un bonheur profond et grave.

En donnant cela à l'enfant, je reconnus combien *riche* m'avait faite la vie ; je l'avais autrefois nourri de mon sang, maintenant je lui donnais le meilleur de mon âme.

Mon monde s'était élargi, mon ciel était plus haut et de *nouvelles* étoiles y brillaient.

✱

Des années s'écoulèrent. J'avais dépassé le midi de la vie sans m'en être, à vrai dire, aperçue.

On descend plus aisément ; dans le cœur, le calme s'est fait ; on a jeté par-dessus bord espoirs, désirs et projets ; et quand la douleur s'approche alors de nous, on la supporte mieux ; grâce à l'égoïsme de l'âge, ou bien on la repousse doucement de la main, en gardant les yeux fixés sur le but maintenant proche du pèlerinage, l'âme pleine des pressentiments de l'éternité.

L'âge — les dernières années — époque de consécration ! Nous ne savons rien et nous pressentons tant de choses... Nous ne pouvons plus nous occuper de la tâche quotidienne... il s'agit maintenant de garder l'âme libre et pure de tout ce qui est bas, afin qu'elle soit prête quand résonnera l'appel.

Je travaille du matin jusqu'au soir et j'ai des soucis. Il y a de nouveau beaucoup de jours par mois où je ne mange pas à ma faim ; mais je puis encore donner à Mitchi tout ce dont il a besoin et même bien des choses qui lui causent de la joie. Et ainsi il ne se doute pas de notre misère et sa jeunesse est heureuse.

★

Quand le fruit est mûr, il tombe.

Le château de cartes qu'était le bonheur d'Armand s'est écroulé.

Ce fut l'affaire Lebaudy qui lui donna le coup de mort.

Comme un coup de tonnerre, la nouvelle tomba sur Paris que Jacques Saint-Cère avait été arrêté.

J'étais tout à fait en dehors du courant des choses et je n'en connaissais pas les ressorts secrets ; ce ne fut que lorsque, peu de temps après, Abel Hermant fit de Saint-Cère le héros d'un drame, et que parut le livre plein d'esprit de Maurice Talmeyr, *Souvenirs de Journalisme*, que je pus me rendre compte de quelle hauteur le malheureux était tombé, et de ce qu'avait été cette existence aventureuse, creuse au-dedans, cette chasse à l'or, à la jouissance, au pouvoir, à la considération, qui portait en elle-même les instruments d'une ruine honteuse.

Talmeyr l'a peint admirablement, le Saint-Cère énigmatique, presque mystique, sur lequel circulaient un nombre infini d'histoires dont on ne pouvait contrôler l'exactitude, mais qui tenaient en haleine la curiosité des Parisiens, dansant haut sur la corde et maniant le balancier d'une main sûre, tandis qu'en bas le Tout-Paris avide de sensation suit ses mouvements en retenant sa respiration.

L'excitation, la jouissance du spectacle est d'autant plus vive que l'homme qui est là-haut est l'un d'eux, auquel on vient de serrer cordialement la main, à la table richement servie duquel on s'est assis hier, se gorgeant de ses mets. Et on sait qu'il *doit* tomber, parce qu'on *sait* que la corde est coupée — qu'il n'y a pas de salut pour lui.

Et il tomba.

Satisfaite, la foule élégante se dispersa.

L'homme était fini — mais le « cas Saint-Cère » fournit

encore durant de longues semaines le sujet de conversations animées sur le boulevard.

★

Une pluie fine tombait et l'air lourd et humide se respirait avec peine, le jour où je me rendis dans une avenue écartée dont j'ai oublié le nom, pour dire à Armand un dernier adieu.

Il n'avait pas survécu longtemps à sa chute. Une courte note dans les journaux m'avait appris sa mort.

Le corbillard arrêté à la porte m'indiqua la maison dont j'ignorais le numéro.

Il y avait là quelques personnes, peut-être quinze ou vingt certainement pas davantage. Elles étaient rangées en deux files devant la porte. Je me tins à l'écart.

Un mouvement se fit. Les porteurs franchirent la porte avec la bière. Deux femmes en deuil les suivaient.

Soudain des hommes posèrent leur fardeau à terre et rentrèrent hâtivement dans la maison, suivis des deux femmes.

Quelque chose avait dû être oublié. On se regarda avec surprise et en chuchotant.

Je profitai de cet instant de trouble pour m'approcher tout près de la bière et prendre congé de celui qui y était couché.

Je ne voyais plus le cercueil, je le voyais lui-même, son visage pâle aux yeux sombres, qui me regardaient, comme ils m'avaient toujours regardée, doux et chauds. Le cœur tranquille, sans douleur et sans affliction, avec la sincérité simple des sentiments qui jadis nous avaient unis, je lui dis adieu et merci pour tout son amour.

L'ordre se remit dans la cérémonie. Lentement le cortège se mit en marche, lentement il descendit l'avenue et disparut dans la brume fine et blanche qui tombait sur lui.

Mon histoire est terminée.

WANDA DE SACHER-MASOCH.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

XLII. — Le principe d'utilité.

M. DELARUE. — Connaissez-vous Henry Houssaye?

M. DESMAISONS. — Oui.

M. DEL. — C'est un homme sérieux?

M. DESM. — Voyons, vous n'avez donc pas lu *Waterloo* et tous ces tomes de passionnante histoire?...

M. DEL. — Je les connais, mais je maintiens ma question.

M. DESM. — Vous m'étonnez.

M. DEL. — On peut être un excellent historien et avoir de l'esprit.

M. DESM. — Sans doute.

M. DEL. — On peut également avoir de l'imagination.

M. DESM. — Il en faut, d'une certaine qualité, pour faire vivre l'histoire. Taine en avait.

M. DEL. — Il en avait trop.

M. DESM. — Sans imagination logique, l'histoire n'est qu'un morne amas de documents.

M. DEL. — C'est ce que j'aime, et j'appliquerais volontiers à l'histoire ce que Champfleury disait de la critique littéraire.

M. DESM. — Oh! Champfleury!

M. DEL. — Champfleury n'était pas un sot.

M. DESM. — Je ne dis point cela. Son « Balzac » est précieux.

M. DEL. — C'est précisément à propos de Balzac qu'il disait: Aux plus belles pages de critique sur la Comédie humaine, je préfère les anecdotes de Werdet.

M. DESM. — J'avoue que, moi aussi, je goûte, presque par-dessus tout, les anecdotes.

M. DEL. — Encore faut-il qu'elles soient exactes.

M. DESM. — Sait-on jamais?

M. DEL. — On peut avoir confiance, quand c'est un Werdet, un commerçant, un homme, par métier, dénué d'imagination. Et nous revoilà à ma première ou à ma seconde question : Henry Houssaye a-t-il de l'imagination?

M. DESM. — Un peu plus que Werdet, je pense, mais pas assez pour prendre plaisir à inventer. Et puis, son esprit répugnerait à cela. S'il le faisait, il préviendrait.

M. DEL. — Alors on peut avoir confiance?

M. DESM. — Certainement. Mais que de précautions! Vous m'intriguez.

M. DEL. — Tant mieux, cher ami, cela m'arrive si rarement!

M. DESM. — Alors?

M. DEL. — Alors, connaissez-vous quelque chose de plus extraordinaire, de plus fou, de plus triste que ces réponses de soldats dont il nous entretenait l'autre jour?

M. DESM. — Je les trouve plutôt curieuses que navrantes. Elles expliquent à merveille mon principe d'utilité.

M. DEL. — Il n'est pas difficile à satisfaire, votre principe.

M. DESM. — C'est ce qui vous trompe. Les faits qui lui conviennent du premier coup sont très rares.

M. DEL. — Cela m'amusera de vous lire un résumé de l'enquête de Henry Houssaye. Vous écoutez?

M. DESM. — J'écoute.

M. DEL. — Première question : Que savez-vous de Jeanne d'Arc? Réponses: 1° Un grand homme qui a fait des guerres. 2° Une héroïne du jour. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Deuxième question : Bayard? Réponses : 1° Un grand marin. 2° Un soldat de Louis XIV. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Troisième question : Louis XIV? Réponses: 1° Un ancien officier qui vivait en 1547. 2° Il a monté des écoles. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Quatrième question : La Révolution française? Réponse : Elle a eu lieu à cause de la mort de Louis XIV. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — Napoléon Ier? Réponses : 1° Napoléon a fait les tribunaux et civilisé le peuple; il est mort emprisonné après avoir été emmené à Clermont-Ferrand. 2° Il a été empereur du monde entier pendant cent jours. 3° Il a été fait prisonnier par les Anglais au pont de Montereau. Hein?

M. DESM. — Très bien.

M. DEL. — L'Alsace-Lorraine? 1° Une grande ville de France. 2° Une grande ville de France. Toujours très bien?

M. DESM. — Très curieux.

M. DEL. — Marceau? Un ancien dessinateur. Iéna? Un général. Austerlitz? Un ambassadeur. Valmy? Bataille sous Napoléon, il y a cinquante ans. Strasbourg? Bataille, je ne sais où. Les colonies? Endroits où l'on met les mauvais sujets et les enfants abandonnés. L'Algérie? Puissance où il y a des nègres. Victor Hugo? Il inventa le vaccinage. Hein?

M. DESM. — Toujours très bien.

M. DEL. — Je continue donc. Gambetta ? 1° Un homme de lettres. 2° Il fit de grandes découvertes. 3° Il fit le coup d'Etat. 4° Un grand général. — L'amiral Courbet ? Il fit le combat naval sous Louis XIV. C'est tout, êtes-vous content ?

M. DESM. — Très content. D'abord, cela m'amuse ; ensuite, comme je vous l'ai dit, cela m'instruit.

M. DEL. — Sur la bêtise humaine, assurément.

M. DESM. — Où voyez-vous de la bêtise dans ces réponses ?

M. DEL. — Je vous le demande.

M. DESM. — Ne confondez pas la bêtise avec l'ignorance. Les braves jeunes gens qui croient que Gambetta est un grand général ont peut-être beaucoup d'intelligence.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Je pourrais m'expliquer en vous posant, à mon tour, quelques questions. Voudriez-vous bien ?

M. DEL. — A quoi bon ?

M. DESM. — Certainement, vous ne répondriez pas de choses aussi drôles, mais n'avez-vous pas, vous aussi, une certaine ignorance ?

M. DEL. — Je ne sais qu'une très petite partie de ce qu'il est possible de savoir, cela est évident, mais il me semble que sur l'essentiel ?...

M. DESM. — Qu'appelez-vous l'essentiel ?

M. DEL. — Ce que n'ignore aucun homme cultivé, aucun homme qui a, non seulement un peu de lecture, mais un peu de conversation.

M. DESM. — Et vous savez encore bien d'autres choses, moi aussi. Nous avons des notions qui, non seulement ne sont pas courantes, mais qui sont rares, et, à côté de cela, que d'ignorances !

M. DEL. — Il est vrai.

M. DESM. — Le modeste petit dictionnaire orthographique que voici, nous ne pourrions l'ouvrir au hasard sans tomber sur un mot ou qui nous est inconnu ou dont le sens est pour nous fort indécis. Essayons, comme aux sorts virgiliens. Là : quillette ? quinoléine ?

M. DEL. — J'ignore.

M. DESM. — Encore : encastelure ?

M. DEL. — Mais je ne connais donc pas la langue française ?

M. DESM. — C'est comme cela. On ne sait presque rien. Continuons : bordigue ? boucassin ?

M. DEL. — C'est effrayant.

M. DESM. — Et en histoire, toujours d'après l'humble guide-âne : Pharnabaze ? Menelenaere ? Mulready ? Laudon ? Jechonias ?

M. DEL. — Vous me citez des noms absurdes.

M. DESM. — Du tout. Ils sont familiers à tel ou tel. Dites que je

vous cite des mots et des noms qui vous sont inutiles, qui vous on été, jusqu'à l'heure présente, inutiles.

M. DEL. — Sans aucun doute.

M. DESM. — Eh bien, l'ignorance des soldats de M. Henry Hous saye n'a point d'autre cause. Les notions qui leur font défaut leu sont inutiles. Ce soldat, son temps fini, va redevenir agriculteur Que voulez-vous qu'il fasse de l'histoire de Jeanne d'Arc ? Il a eu e il aura besoin de connaître les défauts d'un cheval, mais de savoir s Jeanne d'Arc a été un homme ou une femme, un grand capitaine ou une belle madame, en quoi cela l'aidera-t-il à payer ses fermages ?

M. DEL. — Oui, mais la conversation, les lectures, il faut savoi certaines choses.

M. DESM. — Les paysans s'entretiennent-ils donc de Jeanne d'Arc de Louis XIV ou même de la Révolution et de l'Empire ? Pour qu les prenez-vous ? Les paysans sont des physiciens qui parlent de l terre, de l'air, de l'eau et du feu.

M. DEL. — Ils font aussi de la politique.

M. DESM. — D'accord. Mais si, pour nous, la politique est la suit de l'histoire, croyez-vous donc qu'il en soit de même pour le peuple Le peuple vit dans le présent, et cela lui confère, malgré son igno rance, une certaine supériorité pratique. Il songe à ses intérêts. O le trompe fréquemment, mais ceux qui croient connaître l'histoir sont-ils beaucoup moins crédules? Un tiers des soldats interroge par Henry Houssaye ne savaient pas, ou avaient oublié depuis l'école ce que c'est que la Révolution française. Cela ne les empêchera pa de devenir révolutionnaires. Au contraire. Pour eux, la Révolutio sera en avant. Pour les nantis, elle est en arrière. N'ayons aucun superstition, pas plus celle de l'instruction que les autres. Le plu ignorant des hommes sait des choses qu'ignore le plus savant des hom mes. Ce que nous prenons pour des notions essentielles n'est essentie que pour certaines catégories sociales. L'homme de lettres est toujour porté à rire de l'ignorance du peuple ; mais il ne réfléchit pas que le notions dont il se targue sont pour lui des notions utiles et seraien pour le peuple des notions inutiles. Je songe à ce conseiller munici pal qui voulait que l'on joignît aux noms des rues une petite notic à même la plaque. Cet homme était choqué que le garçon laitier, pas sant rue Bara, ignorât la qualité de cet enfant célèbre. N'imiton pas cet hurluberlu de l'érudition vicinale. Comme nous consentons ignorer ce que fut Pharnabaze, consentons à ce que les facteurs, qu desservent la rue de Phalzbourg, ignorent si Phalzbourg est un ville, un général, un ambassadeur, ou une mondaine illustre.

M. DEL. — Je le veux bien.

M. DESM. — Alors vous vous rangez au principe d'utilité?

M. DEL. — Je le veux toujours bien, mais dites-moi ce que c'est

M. DESM. — Ce sera très long.
M. DEL. — J'écoute.
M. DESM. —...

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Drouot : *La Chanson d'Eliacin ;* Editions de « Psyché ». — Maurice de Noisay : *Le Bon adieu ;* Editions de « Psyché ». — Sylvain de Saulnay : *Ombres colorées ;* A. Lemerre. 5 fr. — Paul Hubert : *Les Horizons d'Or ;* Ollendorff, 3.50 — Lucien Chiselle : *La Fête du cœur ;* Editions de l' « Idée », 3. 50.

La Chanson d'Eliacin. — Dernier émoi d'adolescence, pudeur des yeux qui ne veulent point s'ouvrir à la pleine lumière de l'aurore, hésitation suprême d'un libre cygne qui s'attar deavant de prendre l'essor, voix déjà sûre de soi et qui ne consent pas encore à se faire entendre dans toute sa force; ainsi M. Paul Drouot, avant de revêtir la toge virile, se retourne vers l'enfance qui va disparaître et n'être plus en lui qu'un pur et lumineux souvenir :

Non, le flot, où se sont les barques élancées
Vers les îles chargées des dômes du couchant,
Où se fond et se mêle en troupes angoissées
Le furieux espoir d'inlassables amants.

Ni le sillage inverse où glisse la Pensée
Jusqu'au plus boréal et subtil horizon,
Je ne les suivrai pas, mais vêtu de rosée
J'agiterai ma lèvre aux mobiles chansons.

Les fleurs des clairières, les étangs d'automne où meurt le soleil d'or, la paix verte des collines ne captiveront pas à jamais l'adolescent pensif ; déjà pour la gloire du symbolisme il se laissa prendre à l'enchantement d'un monde idéal vers lequel il tentera de suivre demain le vol de l'oiseau très blanc et très pur :

Si les clefs n'ouvrent plus, ne daignez pas les voir,
Comme des sceaux brisés dans le creux des serrures,
Désespoir et désir, héros infortunés !
Marquez de l'éperon le flanc de vos montures,
Arquez le dos, et vous, Pégase, hennissez !
Vers Béthelgeuz en sang, tournez vos sombres guides,
Et sur la nue vous élevant comme un sanglot
D'un transcendant regard percez l'ombre et le vide
De ces jardins que l'existence vous tient clos.

Ce n'est plus « la plaintive élégance » d'un Eliacin élégiaque ; mais cette élégance même a son prix et son charme et parce qu'il est comme ses contemporains, Emile Henriot et H. Gadon, avec plus de force déjà, l'un des mieux doués parmi les jeunes poètes, nous lui fe-

rons querelle d'y avoir quelquefois trop aisément renoncé ; des mo désagréables altèrent çà et là l'harmonie de sa diction :

Pleure l'oiseau divin, la populace crie
Plus fort « *struggle for life* » à boire et à manger !
. . . . . .
Et je mêle ma lyre au *vibrement* des cygnes.

Ni *struggle for life* ni *vibrement* ne s'accordent au ton génér et il est fâcheux, ailleurs que chez François Villon, de rencontrer d termes d'argot.

Comme des bateliers d'amères pierreries
Trop chargées pour jamais accoster en un port
Et qui *flanchent* un soir de roulis et de foudre...

L'image est juste et le vocable déplaisant. Mais de menues tar ne sont ainsi signalées que pour mettre M. Paul Drouot en gard contre soi-même : il mérite mieux qu'un banal éloge, étant de bonne descendance de Stéphane Mallarmé et de M. Henri de Régni

Le Bon adieu. — Peu s'en faut que M. Maurice de Noisay, q a de très hautes et très nobles ambitions, ne s'excuse comme d'u défaillance d'avoir cédé à la tendresse humaine et alors que la l ne doit sonner que pour célébrer les trésors et les dieux, d'y avoir lais murmurer la plainte d'une âme doucement blessée. Sans gra cris et sans anathème, il paraphrase le vers terrible de Leconte d Lisle :

Fuis la femme, crains la vipère.

Mais sa peine n'est pas si profonde, ni si mortelle : deux âmes tri tes sont venues bien tard à la surface de la vie :

Elles sont montées à la vie
Des bas-fonds séculaires où dévient
Epaves et cadavres d'énergies.
Ces deux-là se sont jointes certes
(Vois ces deux bulles sur l'eau verte)
Pour fêter d'une danse leur perte.
Les bulles tournent au soleil,
S'unissent et crèvent — et c'est pareil
A l'amour de nos âmes trop vieilles.

M. Maurice de Noisay semble avoir compris le péril d'avoir lu tr de livres et d'être hanté par trop d'obsessions métaphysiques : par les qualités essentielles au poète, il en est une qui ne lui fut pas ass libéralement attribuée, ce don d'enfance par quoi les spectacles l plus familiers apparaissent toujours dans la jeune aurore d'une r vélation nouvelle; on aimerait précisément qu'il s'abandonnât pl à lui-même et au monde.

Ombres colorées. — Le pseudonyme de Sylvain de Saulnay dissimule le nom d'un très docte médecin de Lyon, membre de l'Académie de médecine : bien qu'officiellement, l'art des vers ne lui soit qu'accessoire, il le pratique avec un goût et une maîtrise qui dépassent de beaucoup la facile gentillesse des amateurs ordinaires. Il n'a pas craint, après Hugo, Leconte de Lisle et Heredia, de reconstituer à son tour la Légende des siècles, en une série de poèmes aux strophes fortement martelées enclosant dans un métal très pur les formes diverses des hommes et des dieux ; non seulement il s'est astreint aux lois strictes du sonnet et de la sixtine réservée à M. de Grammont, mais aussi il s'est ingénié à inventer des rythmes aux rimes quadruplées et d'autres où des rimes triples alternent avec les honnêtes rimes plates qui suffisent au commun des mortels. Ainsi renaissent la Chaldée, l'Inde et l'Hellade, et Astoret,

Vierge mère toujours pure et toujours féconde,

se rit dédaigneusement de l'autre Vierge mère qui ne mit au monde qu'un fils ; mais son rire aura tort dans l'éternité et tort aussi le rire des hommes par eux-mêmes divinisés qui ont renié Eros et Jésus : l'heure n'est pas loin où l'homme tueur de dieu disparaîtra de la face de la terre et ce sera l'avènement d'autres espèces ; les grands loups noirs et les lynx gris vivront alors dans un Eden ressuscité dont un Christ étrange ouvre les portes aux sylvains des bois, aux faunes de la prairie et aux satyres des sommets :

La vie à l'infini coule éternellement ;
Et tour à tour ce don redoutable et charmant
Vous l'aurez, préconçus d'un avenir sans bornes,
Nouveau-nés du limon lourd des abîmes mornes,
Transfiguration des vastes mondes morts,
Energie, ô splendeur de l'Etre orgueil des forts,
Et plus vous serez grands, beaux, parfaits et terribles,
Mieux régnera mon droit sous les grands cieux paisibles.

Voilà un arrangement imprévu des atômes et un jeu du *clinamen* qui aurait surpris l'antique Démocrite. On n'en saura pas moins gré à M. Sylvain de Saulnay de ne s'être pas contenté de faire apparaître les fantômes magnifiques du passé, mais d'avoir aussi imaginé l'une des innombrables formes de l'avenir possible.

Les Horizons d'or. — L'œuvre de M. Paul Hubert obtint le prix Sully-Prud'homme en 1906 et comme il arrive souvent en pareil cas il fut proclamé que pour le moins un nouveau Virgile avait été découvert par le jury de lecture. Ces louanges préventives et exagérées nuisent plus qu'elles ne servent à ceux dont on les accable : j'ai ouvert avec méfiance un livre si bruyamment annoncé par les hérauts bénévoles de la renommée et il m'a fallu faire effort pour ne m'y pas déplaire

par préjugé. Non certes, il ne s'est pas révélé un nouveau Virgile mais le recueil de M. Paul Hubert est mieux qu'un aimable essai d débutant. C'est de l'hiver qui les dénude et les mutile à l'automn qui les pare de grappes lourdes et de feuilles rouges et violettes, vie des vignes languedociennes et la vie également des âpres garr gues qui descendent jusqu'à la mer sous l'éclatant soleil; dans le d cor un peu rude qui n'est plus celui de la fine Provence presque gre que, un peuple laborieux et sain, aussi dispos au travail qu'à l'amou obéit au cycle des saisons et lorsque les moûts commencent à fermen ter par les vastes vignobles, l'ivresse de la terre et des grappes fou lées monte à la tête :

Et quand l'heure trop lourde à l'ombre des rameaux
Rassemblera les vendangeurs pour le repos,
Parmi les sentiers gris ou roussis d'herbes fauves
Les fossés, un à un, se mueront en alcôves...
Et le cri d'une femme, en joie, par la ravine
Eperdue, sous l'effort, musculeux, d'une échine
Donnera le signal des vendanges charnelles.

Puis après ces fêtes suprêmes, c'est le repos et presque le deuil tout.

On a cueilli les azeroles de la route
Et les amandes d'or du grand verger désert;
Les jujubiers, tordus, tendent, au ciel couvert,
Leur vétuste branchage, où la gomme s'égoutte.

Le vent souffle plus fort sur tout cet abandon
Et soulève, au lointain, les ceps roux qui s'effeuillent,
Et dévaste, enragé, plus bruyant, l'horizon,
Où les monts, violets et sombres, se recueillent.

Le dessin de M. Paul Hubert est en général large et de trait accentués ; parfois cependant, il condescend à un didactisme un pe sec :

Les greffeurs, accroupis et méthodiques, fendent
D'un acier prompt, le cep, et, chair à chair, unissent
Le greffon vert au nœud des souches d'or où glisse
Le lien souple et blond dont chacun d'eux les bande.

Ces alexandrins descriptifs ne sont point très différents de ceu de l'abbé Delisle ou de Colardeau.

La Fête du cœur. — Une phrase de la préface de Jocelyn in crite en épigraphe à la première page indique que M. Lucien Chisel serait capable d'excellente critique : « Quelques-unes de ces inspir tions lyriques que l'heure et la peine font jaillir du cœur ou de l'in telligence du poète et qui n'ont pas la prétention de survivre à l'im pression qui les a produites. » Le charme lamartinien n'est poi

niable ; mais combien de fois l'expression d'émotions vagues dans une langue imprécise a-t-elle été à tort prise pour le signe du lyrisme? Déjà la fluente mélodie des *Méditations* berce mélancoliquement et endort la pensée plus qu'elle ne l'éveille ; mais ici l'écho de la vieille chanson est bien atténué et c'est à peine si une voix si faible interrompt le silence.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Claude Farrère : *L'Homme qui assassina*, Ollendorff, 3.5o. — J. Marni : *Pierre Tisserand*, Ollendorff, 3.5o.— Albert Boissière : *Le Scandale de la rue Boissière*, Flammarion, 3.5o. — Valentine de Saint-Point : *Un inceste*, Messein, 3.5o. — H. de Zuylen de Nyevelt : *Le Chemin du souvenir*, Juven, 3.3o.— Léon de Tinseau : *La Clef de la vie*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Henry Cormeau : *L'Imagerie aux chimères*, imprimerie Cormeau, hors commerce. — Marylie Markovitch : *Le Dernier voile*, Ollendorff, 3.5o.— Quilicus Albertini : *Chercheur d'amour*, Plon, 3.5o. — Henry Gréville : *Le Roi des milliards*, Plon, 3.5o. — Maurice Désombiaux : *Io-ié, bec-de-lièvre*, Association des écrivains belges, 3.5o.— Istivie et Seinguerlet : *La tourbe*, Marcel Rivière, 2.5o. — A. de Bersaucourt : *Au delà du cœur*, Vic et Amat, 3.5o.— Maxime Formont : *Les Mauvaises maîtresses*, Lemerre, 3.5o.

L'Homme qui assassina, par Claude Farrère. Vous qui entrez dans ce livre, laissez toute espérance... ou, plutôt, réjouissez-vous, car vous n'y trouverez pas de morale! Au moins vous n'entendrez pas les tirades coutumières sur le droit que l'on a de devenir le plus fort et on ne vous fera pas l'hypocrite éloge d'une justice naturelle, ne relevant que de la logique humaine, en se gardant bien de nous en montrer les rigoureux effets. Il n'y sera point traité de la nécessité qui existe pour les ouvriers nouveau bateau d'affamer le patron ou de tuer le gendarme, ni de l'urgence qui s'impose, pour les démocrates pieds nus, de détrousser l'infâme capital, ni même du besoin bien légitime qu'éprouvent les pauvres conservateurs de musées nationaux de voler des bouquins rares ou de détruire de vieilles estampes, mais vous y verrez se perpétrer un crime, un joli crime, proprement exécuté, sagement prémédité, un crime d'une élégance rare, un crime de grand seigneur, quoi! Je me suis toujours étonnée de découvrir le peu de bravoure qu'ont les romanciers devant le bon crime à faire, le crime chevaleresque, plus intéressant, certes, que la scène de violences verbales avec son cortège de remords anticipés et son ridicule dénouement qui arrange tout en promettant à tout le monde de vivre bien à plat dans les pires ordures. On n'aime pas le crime normal aujourd'hui, pas plus au théâtre que dans le livre. Je crois bien qu'on ne l'aime pas davantage parmi les assassins de carrière et on tue son semblable pour des raisons n'ayant rien à voir avec l'humanité. Les apaches sont bêtes et les anarchistes sentimentaux tout autant que maladroits. Or jamais le crime bien fait, justement commis, ne fit de tort à personne, au contraire ! Exami-

nez la série des beaux crimes de la société française, légale ment
justement commis durant la période dite révolutionnaire? La tête d
Louis XVI, coupable d'avoir porté sa royauté, tombant sous la hach
de la nation, pour ne parler que du plus somptueux ! Comme c'éta
noble et chevaleresque cette multitude, ivre d'on ne savait quel élixi
de liberté, se réunissant contre le tyran tout seul, ce tyran absolu
ment naïf, beaucoup plus naïf que les despotes actuels qui, au lie
de se présenter sans armes devant leurs juges, préfèrent contemple
de loin le plafond de la salle du dernier jugement s'écroulant su
les aimables révolutionnaires. Il est donc normal de tuer le gêneu
eût-il tous les droits divins pour lui, lorsqu'il gêne normalement de
tas de gens très honnêtes. Il faut tuer un souverain pour sauver l
peuple et quand le peuple est souverain à son tour, on pourrait mêm
le tuer ou le décimer, s'il arrivait malheureusement qu'il gênât l
charbonnier du coin désireux de demeurer maître chez lui. (Moi, j
n'y verrais nul inconvénient, parce que j'ai horreur des souverains dé
qu'ils sont la masse). Ceci posé, *l'Homme qui assassina* est un bour
reau particulier d'une essence bien supérieure à M. de Paris ou d
Saint-Pétersbourg. Il sait, d'une façon déterminée, pourquoi il com
mettra son crime, c'est-à-dire son exécution capitale. Cet homme, j
ne veux point vous en retracer le portrait, je veux vous laisser l
surprise de le reconnaître, non, de le soupçonner au fur et à mesur
qu'il vous pénétrera de son charme. Vous irez à Constantinople e
vous vous efforcerez de vivre *turc*, de vivre fort, de vous assimiler de
mœurs à la fois patriarcales et conquérantes, de saisir pourquoi i
est inutile de pleurer des Arméniens (pas plus qu'il ne conviendrai
de faire de l'aumône à des juifs) et vous sentirez, de près, la bonn
odeur du sang rouge qui *cimente les marbres en séchant*. Qu
voulez-vous? La mort sans explication est encore le meilleur de tou
les remèdes et les hommes l'ont si bien compris qu'ils en ont invent
Dieu, l'éternel bourreau qu'ils ont créé à leur image. Je vous le di
en vérité, l'homme qui assassina n'était ni fou ni socialiste, il descen
dait simplement des Croisades... mais où sont les beaux crimes d'au
tan, les crimes chevaleresques !

Pierre Tisserand, par J. Marni. C'est avec plaisir et pitié, tou
ensemble, qu'on retrouve dans ce roman Mme Claire La Plaine, la
pauvre Moutte victime d'avoir préféré son devoir à son amour. Pierr
Tisserand représente bien le brave garçon, léger, vicieux, sentimen
tal et surtout sans aucune suite dans ses idées bonnes ou mauvaises
que doit être le Parisien né malin tombeur de femmes. Je n'ai pas
encore démêlé pourquoi Moutte aimait cet animal, qui me fait songer
malgré moi au chien suiveur de chiennes dans la rue ; mais elle l'aim
au point de laisser sa fille adoptive l'épouser, alors que le plus simpl
bon sens indiquerait sa confession tout entière. Il faut mettre des

nternes sur les égouts pour empêcher les passants d'y aller choir. e ne vois pas la nécessité de se taire devant les gouffres certains. laintenant, je me trompe peut-être ; l'auteur a probablement voulu ire de Tisserand un personnage sympathique. Alors, tout se ter- ine le mieux du monde et les femmes expérimentées n'ont que ce u'elles méritent ; mais je plains les pauvres oies blanches. Ce sont ujours elles les sacrifiées, car, la lune de miel passée, Pierre Tisse- and recommencera.

Le Scandale de la rue Boissière, par Albert Boissière. ous serait-il né un Paul de Kock vraiment littéraire ? Il est amusant, e scandale, quoique un peu gaulois, mais si fécond en réflexions hilosophiques, après tout. J'espère bien qu'on va en tirer la scène à ire, malgré le fiacre ?...

Un inceste, par Valentine de Saint-Point. Cette idée, que l'arbre le droit de mûrir le fruit, ne pouvait venir qu'à une femme, car femme s'y connaît en vérité offerte par le serpent, même verte ! 'auteur a, du reste, vaillamment et poétiquement défendu sa mau- aise cause, se servant d'une phraséologie romantique un peu dé- uète (mais Lamartine oblige !) ; elle conduit son char de guerre et 'amour jusqu'aux pires catastrophes, tout en tressant la crinière de on fougueux Pégase blanc avec des guirlandes très roses. Peut-être -t-elle abusé de ce que les voyages forment généralement la jeunesse our nous traîner dans de nombreux et trop vastes décors, ce qui éforme souvent la vision du lecteur lorsqu'il est déjà hypnotisé ar la grandeur du sujet. On aimerait ici l'unité de lieu, mais sans oute il fallait ménager la pudeur des deux héros et de temps en emps les remettre en présence de la nature... mère des premiers onstres incestueux.

Le Chemin du souvenir, par Hélène de Zuylen de Nyevelt. ennaro est un doux poète et Viola une tendre amante. Le poète eurt et son amante désolée doit épouser l'homme riche, mais vul- aire, qui aidera au relèvement des ruines du palais séculaire des ontenari ! L'architecte Gérald essaye, en parcourant avec l'inconso- able Viola le chemin du souvenir, de supplanter le fantôme du oète... car tous les arts sont frères. Peine inutile. Viola demeure dèle et celle qui a pourtant consenti à se donner à l'homme riche, n'elle n'aimait pas afin de restaurer le palais de ses rêves ne saura ême pas sauver la vie de son si fervent architecte. Celui-ci se fait uer par le mari et Viola cingle vers l'éternité dans une barque pleine e fleurs. Roman romantiquement désespéré d'une bien désespérante enue romantique ; mais si les jeunes femmes s'en mêlent, la mode n reviendra et ce sera très bien porté, cette exhibition de vieilles entelles montrant des dents jaunes !

La Clef de la vie, par Léon de Tinseau. Histoire simple et

spirituelle d'un entêté célibataire, un peu moins égoïste que le autres, qui finit par épouser une ingénue revenue de bien des choses mais qui possède le talisman des vieux Egyptiens: la clef de la vi c'est-à-dire l'expérience d'une première déception.

L'Imagerie aux chimères, par Henry Cormeau. Somp tueux volume, hors commerce, tiré par l'auteur lui-même dans u texte qui serait délicieux pour celui qui ne le lirait pas, car il est auss joli que fatigant pour les yeux. Journal de l'existence d'un homm de lettres. Idylle avec une petite fille très malheureuse d'avoir ren contré un Monsieur beaucoup plus vulgaire au fond que toute so imagerie de surface. Curieux types de nouveaux disciples d'Alla Kardec. Et puis la petite fille, Mnanie, meurt, comme il arrive tou jour aux jolies réalités que brutalisent les fous et leurs odieuses ch mères. Dans un bon poète, il y a toujours un malfaiteur.

Le Dernier voile, par Marylie Markovitch. Mœurs d'un cou vent sous le régime de la Séparation. Les jeunes filles n'y sont pa fort tristes, car elles peuvent encore flirter avec de jeunes abbés, e tout bien tout honneur. Une des enfants de Marie prend le dern voile le jour même où l'on quitte le couvent et elle s'en va vers c missions lointaines en emportant le bon Dieu avec elle. C'est tant pimenté, tantôt attendri et on ne sait pas sur quel genou il fa prier. C'est, entre les deux portes : la grille du chœur et celle de rue, un va et vient de sentiments des moins faits pour s'entendre. (ferme, quoi, et on en profite !

Chercheur d'amour, par Quilicus Albertini. Nouveau do Juan qui cherche l'incomparable amante et ne la retrouve plus, natu rellement, après l'avoir laissée mourir de son abandon.

Le Roi des milliards, par Henry Gréville. Cela se passe a Canada. Il y a une Cendrillon, un riche prétendant et une Indien qui tue, ce qui s'appelle la vengeance de *la Tortue bleue*. Je cro vous en avoir dit assez pour vous donner l'envie de le lire, hein ?

Io-ié, par Maurice Desombiaux. Mœurs des Belges ruraux. L joyeux *bec-de-lièvre* infirme et cependant joli cœur : la *ou*, le *i* les *elles !* est un type très finement étudié de bouffon de village et s fin tragique ne détruit pas trop ce caractère d'insouciant *tirelira* qui séduit les femmes par sa laideur et entraîne les hommes par s communiquante bêtise. L'épisode des faux contrebandiers est une d meilleures du roman.

La Tourbe, par Istivie et Seinguerlet. Farouche idylle de deu forçats entremêlée de détails curieux sur le bagne... Or, le bagn devient à la mode depuis que les forçats sont tous innocents et qu les conservateurs de musées nationaux, ces doux hannetons, volent.. volent... volent...

Au delà du cœur, par Albert de Bersaucourt. Il me semb

que ce devrait être intitulé : *En deçà*, plutôt ? Une jeune et trop ougueuse fiancée n'a pas le courage d'attendre la guérison, d'ailleurs incertaine, de son fiancé et elle accorde ses plus intimes attentions à un gaillard beaucoup mieux en forme. Le fiancé, paralysé, e fait traîner sur le pont d'un navire et bascule en se penchant.

Les Mauvaises maîtresses, par Maxime Formont. Parmi es jeunes femmes jeteuses de sort, il en est une fort sympathique : *La Corsaire.*

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Baudelaire. Etude biographique d'Eugène Crepet, revue et mise à our par Jacques Crepet... ; Messein. — Albert Cassagne : *La Théorie de l'art pour 'art en France, chez les derniers romantiques et les premiers réalistes ;* Hachette. — Albert Cassagne : *Versification et métrique de Charles Baudelaire ;* Hachette. — Pierre de Ronsard : *Livret de Folastries, avec une notice et des notes par Ad. an Bever ;* « Mercure de France ».

Eugène Crepet publia, en 1887, les œuvres posthumes de Baudelaire : *Mon cœur mis à nu*, *Fusées*, et sa correspondance inédite, précédée d'une étude biographique, qui est le document le plus important que nous possédions sur l'auteur des *Fleurs du Mal.* C'est cette Etude biographique sur **Charles Baudelaire** « revue et mise à jour », que M. Jacques Crepet nous donne aujourd'hui, suivie des *Baudelairiana* d'Asselineau, et de diverses lettres adressées au poète.

Depuis 1887, de nouvelles trouvailles concernant la vie de Jeanne Duval, de Mme Sabatier, le séjour de Baudelaire en Belgique, etc., ont venues compléter le travail du biographe. En outre, M. Jacques Crepet a repris certains documents que son père avait recueillis, mais que, faute de place, il n'avait pu insérer dans son étude ; d'autres aussi, d'un ordre plus intime, et qu'il avait omis par discrétion. C'est peut-être ces révélations qui intéresseront le plus le lecteur, en même temps qu'elles aideront à rectifier la légende baudelairienne. Cette légende, Baudelaire s'était plu à la créer lui-même par une sorte d'ironie étrange, ou peut-être un besoin irrésistible d'étonner. Il est curieux de lire ces appréciations de ceux qui l'ont intimement connu : « Baudelaire était une âme délicate, très fine, originale et tendre, qui s'était *fêlée*, au premier choc de la vie... » dit M. Buisson. Théophile Gautier le définissait : « Un beau vase qui a une *fissure.* » Baudelaire lui-même n'a-t-il pas noté dans *Fusées :* « Mes ancêtres tous ou maniaques, dans des appartements solennels, morts tous victimes de leurs furieuses passions. » On trouve la preuve de la sincérité de son attitude dans cette phrase d'une lettre de M. Jules Troubat, du 21 janvier 1867 : « Voici l'ombre du Baudelaire d'autrefois,

mais elle est toujours ressemblante. » Champfleury est plus expl
cite encore: « L'excès de bizarrerie de Baudelaire, écrit-il, est ce
tainement l'idiosyncrasie du poète qui fut singulier en plénitude
toutes ses facultés ; la maladie accablante qui met ses sensations
nu le montre sincère dans ses anciens écrits. » Il en cite des preuve

Les *Baudelairiana* d'Asselineau, publiés ici in-extenso pour
première fois, nous révèlent le véritable caractère de Baudelaire, in
tinctivement autoritaire et exerçant une domination certaine sur ceu
qui le fréquentaient. Il aimait la conversation, la discussion, et Assel
neau avoue que ce fut le seul homme avec lequel il n'avait jama
connu l'ennui. Il avait aussi l'habitude d'aller demander l'hospitali
à ses amis, pour une nuit, un jour ou deux. Besoin de conversatio
et l'horreur de son domicile « partagé ». Il venait aussi s'install
chez ses amis pour écrire un article pressé, qu'il n'écrivait pa
etc. J'emprunte encore à ce recueil d'anecdotes cette curieuse cr
tique des *Misérables :*

« Ah ! disait-il en colère, qu'est-ce que c'est que ces criminels sentimenta
qui ont des remords pour des pièces de quarante sous, qui discutent av
leur conscience pendant des heures, et fondent des prix de vertu ? Est-
que ces gens-là raisonnent comme les autres hommes ? J'en ferai, m
un roman où je mettrai en scène un scélérat, mais un vrai scélérat, ass
sin, voleur, incendiaire et corsaire, et qui finira par cette phrase : « Et s
ces ombrages que j'ai plantés, entouré d'une famille qui me vénère, d'
fants qui me chérissent et d'une femme qui m'adore, — *je jouis en pa*
du fruit de tous mes crimes.

Baudelaire était un excellent critique, parce qu'il possédait une qu
lité qui manque à la plupart des poètes : un jugement sûr ; jugeme
qu'il exerçait contre son œuvre propre, et qui explique la perfecti
de cette œuvre.

Marque de jugement aussi la façon dont il sut résister à la passio
dans son aventure avec Mme Sabatier... « celui-là seul souffrira q
comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme... », l
écrit-il. Singulier roman ; singulier amour qui meurt dès les pr
mières approches... « Il y a quelques jours tu étais une divinité,
qui est si commode, ce qui est si beau, ce qui est si inviolable.
voilà femme maintenant. » C'est qu'elle avait été pour lui plus qu'u
femme, plus qu'elle-même aussi.

Mme Sabatier se résigna mal d'abord à son rôle d'amie. Elle
jalouse de l'autre, « dont l'âme à la face noire viennent se plac
entre nous », écrit-elle. Elle voudrait le voir souffrir, et maudit
amour cruel. Mais, la première douleur apaisée, elle accepta av
résignation de n'être pour Baudelaire qu'une « amicale et materne
conseillère » et leur amitié se perpétua jusqu'à la mort du poète.

Ce chapitre sur le roman de Baudelaire et de Mme Sabatier est u

des plus curieux du volume; il complète bien l'œuvre documentaire d'Eugène Crepet. Pour nous comme pour Baudelaire, Mme Sabatier, par l'influence qu'elle exerça sur son adorateur de cinq années et son amant d'un jour, est plus qu'elle-même.

Et il ne faut pas s'étonner que notre curiosité actuelle aille vers les inspiratrices des grands écrivains et des poètes. Elles ont leur place dans l'histoire littéraire. Les quelques billets de Mme Sabatier publiés ici, ces billets qu'elle signe : « votre bien malheureuse amie », nous font regretter que M. Jacques Crepet ne nous ait pas donné tous ceux qu'il possède. Il eût été intéressant de voir tous les moments de cette douleur, provoquée par Baudelaire. Et puis, dans la correspondance publiée des auteurs, il est quelquefois agaçant de ne pouvoir jamais lire les réponses aux lettres qu'ils adressèrent à leurs amis ou à leurs amies. A ce propos, il faut féliciter M. Jacques Crepet de nous avoir donné, dans un appendice de son volume, une série de lettres adressées à Baudelaire par Banville, Barbey d'Aurevilly, Flaubert, Victor Hugo, Mme V. Hugo, Manet, George Sand, Taine, Vigny, Villiers de l'Isle-Adam, Wagner, etc. Ces lettres nous disent les rapports que le poète entretenait avec ses plus illustres contemporains, quelle confiance Manet avait dans le jugement de son ami :... « Les injures pleuvent sur moi comme grêle, lui écrit-il... j'aurais voulu avoir votre jugement sain sur mes tableaux, car tous ces cris agacent, et il est évident qu'il y a quelqu'un qui se trompe. » Wagner lui écrit que son article de la *Revue Européenne* (1) l'honore et l'encourage plus que tout ce qu'on a jamais dit sur son « pauvre talent ». Il y avait alors quelque courage à aimer Wagner et Manet, et à le dire tout haut. Il faut noter que Baudelaire ne s'est jamais trompé dans ses admirations ni dans ses mépris.

Le « Crepet » revu et mis à jour par M. Jacques Crepet confirme ce jugement.

§

M. Albert Cassagne, qui, dans son ouvrage sur **la Théorie de l'Art pour l'Art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes**, étudie toute une époque de la littérature française, et les œuvres des écrivains qui ont professé et pratiqué cette doctrine de l'art pour l'art : Th. Gautier, Flaubert, Renan, les Goncourt, Baudelaire, etc. L'art pour l'art, c'est l'art dégagé de toute idée de moralité. L'art n'a d'autre but que lui-même. Il en fut toujours ainsi d'ailleurs, et ce n'était pas une grande découverte. Non seulement l'art ne doit pas être moral, mais il doit, pour être vrai, être aussi immoral que la vie. Ce ne sont pas tout à fait les conclusions de M. Cassagne, qui voudrait tout de même insinuer que

(1) *Richard Wagner et Tannhœuser*, avril 1861.

« de ce développement d'activité se produisant sans but et pour lui-même, il peut se dégager... une action bienfaisante au point de vue moral, si on sait l'en dégager. » Si l'art doit avoir une influence sur la vie, que ce soit une influence de libération morale.

§

Dans un autre volume : **Versification et métrique de Charles Baudelaire**, M. Albert Cassagne a fait un consciencieux travail sur Baudelaire versificateur et rimeur. Il nous démontre facilement que si la rime est riche chez Baudelaire, au point de vue du son, elle est pauvre, « au point de vue du sens et de la variété ». Baudelaire rime avec difficulté ; tout l'effort de son art ne porte pas sur la rime, et il essaye de faire pénétrer dans ses vers une musique plus secrète et plus savante. C'est par là qu'il fut le précurseur de la poésie verlainienne, amoureuse de musique et dédaigneuse de la rime riche.

§

M. van Bever, dans son introduction au **Livret de Folastries** de Pierre de Ronsard, qu'il publie aujourd'hui au « Mercure », nous explique qu'en ajoutant aux *Folastries* une suite d'odes, de sonnets et de poésies diverses, il a voulu constituer un choix d'œuvres du même esprit et nous montrer dans Ronsard un « continuateur des vieux maîtres français ».

Le Livret de Folastries (1553), qui ne fut jamais réimprimé avant ce jour, et dont il n'existe qu'un seul exemplaire conservé précieusement à l'*Arsenal*, a gardé une réputation d'obscénité qu'il ne mérite guère. On s'étonne que ces poésies « mignardes » aient pu faire scandale, et il est probable, ainsi que le dit M. van Bever, qu'elles n'eussent jamais, « sans les criailleries des protestants, étonné aucun des admirateurs du Maître ». On est plus surpris encore de lire aujourd'hui qu'une réimpression des *Folastries*, exécutée à cent exemplaires pour les bibliophiles (1862), fut condamnée à la destruction par jugement du Tribunal correctionnel de la Seine, comme contenant des outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs.

Ces poésies, dont le ton est un peu mièvre, sont d'un érotisme bien inoffensif, et sans aucune brutalité de langage. Elles nous renseignent sur la jeunesse de Ronsard, sur ses premières et faciles amours au pays natal, aussi sur sa première manière littéraire, encore influencée par Marot :

Une jeune pucelette,
Pucelette grasselette,
Qu'éperdûment j'aime mieux
Que mon cœur ny que mes yeux,
A la moytié de ma vie
Eperdûment asservie

De son grasset embonpoint ;
. . . . . .

On trouve aussi déjà, dans ces premières poésies de Ronsard, cette douce philosophie si bien résumée dans son fameux sonnet : « Mignonne, allons voir si la rose... » dont voici presque une réplique :

. . . . . .
La belle rose du printems,
Aubert, admoneste les hommes
Passer joyeusement le tems,
Et pendant que jeunes nous sommes
Esbatre la fleur de nos ans.

Car ainsi qu'elle defleurist
A bas en une matinée,
Ainsi notre âge se flestrit,
Las ! et en moins d'une journée
Le printems d'un homme perist.
. . . . . .

On peut épingler à ce livre ce jugement d'Estienne Pasquier, qui demeure toujours juste de ton : lisez, dit-il, un petit livre qu'il (Ronsard) intitula *les Folastries*, « où il se dispensa plus licentieusement qu'ailleurs de parler du mestier de Vénus (et pour cette cause l'a depuis retranché de ses œuvres) il seroit impossible de vous en courroucer, sinon en riant ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Philippe Gonnard : *Les Origines de la Légende Napoléonienne ;* Calmann-Lévy. — Emile Bourgeois et E. Clermont : *Rome et Napoléon III ;* Armand Colin.

Les Origines de la Légende Napoléonienne, par Philippe Gonnard. — M. Philippe Gonnard n'a pas eu à s'occuper, dans cette étude sur la Légende Napoléonienne, de ce qui en fut la poésie épique et qui provint du côté guerrier, « petit Caporal ». Cela s'est fait de soi-même. L'effort de Napoléon, créateur à Sainte-Hélène de sa propre Légende, en vertu d'une énergique prévoyance qui espérait pour le fils, à une échéance plus ou moins longue, la couronne tombée du front du père, cet effort s'est exercé dans certaines directions de la gloire napoléonienne, à la fois plus profondes et plus difficiles à suivre, où une démonstration restait plus ou moins à faire. C'est ainsi que Napoléon a voulu se poser comme le représentant des principes de 89, comme le défenseur du principe des nationalités, comme l'ami de la paix, etc.

M. Gonnard a cherché et relevé la trace de ces idées dans les témoignages émanés de Sainte-Hélène. Il a dépouillé intégralement, comme

on ne l'avait pas encore fait, toute cette littérature de la captivité. Il lui a appliqué une méthode critique qui mérite d'être employée après lui, et par lui-même en quelque autre occasion, car elle nous paraît fort judicieuse. Elle consiste d'abord à calculer comment et à quelle date le point de vue de Napoléon sur l'Europe put, à Sainte-Hélène, se préciser, d'après les conditions où l'exilé se trouvait informé des affaires du Continent. Si l'on admet, avec l'auteur, que Napoléon, mal renseigné d'abord et jusqu'au milieu de 1818 sur l'état de l'Europe, le connut de mieux en mieux à partir de cette date et jusqu'à sa mort ; qu'à dater de ce moment notamment le point de vue libéral des affaires européennes ne lui fut plus caché, et qu'il put, dès lors, mettre au point ses propres idées d'après cet élément d'appréciation objectif ; si l'on admet cela, l'on aura, sans nul doute, un bon fondement critique pour l'étude des conceptions de Sainte-Hélène.

Là-dessus, il reste, ce que fait M. Gonnard, à préciser la personnalité, le caractère, la position et la méthode de travail, avec les garanties qui en résultent à des degrés divers, des interprètes de la pensée impériale, des rédacteurs officiels de la littérature de Sainte-Hélène : Las Cases, O'Meara, Montholon, Antommarchi, Gourgaud. Ce travail préliminaire, — un peu copieux, car ces questions, d'ailleurs essentielles (et intéressantes : ne s'agit-il pas toujours de Napoléon ?), de critique, de bibliographie et de psychologie d'auteur occupent la moitié du volume, qui est un volume d'histoire et dont la matière proprement historique paraît alors un peu mince en comparaison, — ce travail préliminaire permet au patient investigateur d'établir la preuve préjudicielle de l'accord qui existe entre les divers écrits datés de Sainte-Hélène touchant les diverses thèses de l'Empereur. Sous les différences de rédaction et de méthode, provenant de la différence des caractères et des situations, ces thèses se retrouvent partout identiques ; sauf, peut-être, chez Gourgaud, qui fut l'enfant terrible du groupe, et avec qui la Légende paraît subir certains accrocs, mais insuffisants, et tout à fait insuffisants, selon nous, pour permettre de faire une contre-épreuve bien sérieuse. Les diverses conceptions politiques et sociales dont se compose l'idéal Napoléonien furent donc exactement recueillies par les compagnons de l'Empereur, et il n'est donc, pour les bien faire connaître, que de les exposer d'après leurs témoignages.

C'est muni de cette garantie que M. Gonnard a relevé successivement, dans les *Mémoires* et les *Mémoriaux*, en y ajoutant le Testament, les principaux aspects de la signification « légendaire » de Napoléon sous le rapport politique et social : Napoléon représentant des principes de 89, — Napoléon défenseur du principe des nationalités, — Napoléon ami de la paix, — Napoléon et la religion. Peut-être, nous l'avons dit, cette partie n'est-elle pas assez développée. A-t-on

cité, ici, tout ce qu'il y avait à citer à peu près dans les documents de première main, ou s'est-on contenté d'un choix ? Quand on songe à la masse que font ces documents et que l'on considère cette mince centaine de pages de texte peu serré (dont il faut déduire les notes), il semble qu'il y eût eu davantage à dire. L'auteur, dans cette partie de son livre, se contente le plus souvent d'une exposition pure et simple. Mais tout commentaire lui était-il interdit ; et la contre-épreuve de la « Légende », par exemple, ne consistait-elle pas mieux que dans l'utilisation des boutades de Gourgaud, dans le rapprochement méthodique, — la chose est faite çà et là, mais non d'une façon suivie, — des idées de Napoléon avec ceux des faits de son histoire qui peuvent en paraître soit le point de départ, soit l'application, soit la contradiction ?

Enfin les diverses parties de la « Légende » sont exposées un peu sur le même plan. Bien que les diverses idées napoléoniennes aient toutes exercé tour à tour une influence sur l'histoire de la France et de l'Europe au XIX^e^ siècle, elles n'ont pas toutes eu le même degré d'influence. Je note le libéralisme (Napoléon représentant des principes de 89 de 1821 à 1830 et sous Louis-Philippe (Retour des Cendres) ; les idées du Concordat (Napoléon et la Religion) à partir de 1840 et en 1849 ; les idées d'ordre et de paix (Napoléon ami de la paix) en 1848 et en 1852 ; le principe des Nationalités (Napoléon défenseur du principe des Nationalités) dès 1821, en Grèce, en Irlande (1825-47), puis en Pologne (1830 et 1862), et surtout, à partir de 1848, en Italie (1859) et en Allemagne (1866). Mais dans cet ensemble d'influences, il en est qui eurent un effet plus important : par exemple le principe des nationalités et les idées en matière de politique religieuse. Si ces deux doctrines n'ont pas exclusivement contribué à fonder le second Empire (que Napoléon prévoyait, bien qu'au bénéfice de son fils), si elles n'ont pas fait cela à elles seules (fût-ce les idées religieuses en 1849), l'on peut dire qu'elles ont été parmi les éléments principaux de sa politique. Et ici, en les mettant en relief à ce titre, M. Gonnard eût pu montrer la contradiction qui, manifestée après le divorce entre le catholicisme et les idées libérales (1849-1850), accusée de plus en plus durant le Second Empire, fut visible, dès le début, entre ces deux principes. C'est ainsi que Bonaparte sauve, en 1797, à Tolentino, au nom du futur Concordat médité déjà, le pouvoir temporel du Pape, malgré le Directoire qui trouvait insuffisante la perte des Légations ; et qu'en 1809 il a une Italie unifiée, en confirmité avec le principe des nationalités, ajoute la Légende, et ceci au prix de la dépossession du Souverain Pontife. Toutes les conséquences qui se feront si lourdement sentir dans la politique du Second Empire ne sont-elles pas en germe dans cette politique du premier, et n'est-ce pas sous cet angle, qui est celui de l'histoire

positive, d'une histoire dont nous éprouvons encore les suites, que la « Légende » eût dû principalement être considérée ?

Mais n'oublions pas que M. Philippe Gonnard a voulu surtout dégager les origines de la Légende étudiées dans l'œuvre historique de Napoléon à Sainte-Hélène. Si l'ouvrage, par le développement donné à la question de méthode, puis par l'insuffisance des commentaires tirés des faits, des faits du premier Empire et des périodes suivantes, si l'ouvrage manque un peu par là d'aire historique,—disons ce qui est de toute justice, que l'auteur a réalisé, de manière neuve et intéressante, la partie principale de son programme, qui nous semble seulement circonscrit à l'excès.

Rome et Napolon III, par Emile Bourgeois et E. Clermont. — L'histoire des rapports de l'ultramontanisme et du second Empire, déjà éparse en maints ouvrages et dans les documents officiels, a été systématiquement étudiée par MM. Emile Bourgeois et E. Clermont dans les trois moments où elle tient presque tout entière : l'expédition de Rome en 1849; la Convention du 15 septembre 1864, définissable comme une tentative pour laisser s'arranger entre elles Rome et l'Italie, en se bornant à maintenir la garnison française de Civita-Vecchia; enfin l'essai de triple alliance franco-italo-autrichienne, en 1869 et en 1870, essai que la question romaine fit, d'après les apparences, échouer. M. E. Clermont est l'auteur des deux premières parties de l'ouvrage, relatives à l'expédition de Rome et à la Convention de 1864. M. Emile Bourgeois s'est réservé de conclure, en étudiant de son côté l'essai de triple alliance de l'Empire finissant.

Dans son histoire de l'expédition de Rome, M. E. Clermont a examiné, en reproduisant les pièces diplomatiques, les circonstances qui aboutirent à la restauration du pouvoir temporel de Pie IX dans des conditions outrepassant certainement les intentions premières du gouvernement français, lequel se trouva engagé de telle sorte que le maintien du Pape à Rome devint un des objets principaux de sa politique. Telle fut l'origine de la politique ultramontaiue du second Empire. Tandis qu'en Italie le général Oudinot, envoyé comme médiateur armé entre le Pape et le peuple romain, se voyait poussé, par un entourage ultramontain, à prendre Rome, à détruire le gouvernement républicain de Mazzini et à couper court aux négociations patientes de notre ambassadeur, M. de Lesseps (on sait que c'est à la suite de ses déboires d'alors que celui-ci quitta la diplomatie et entreprit de percer le canal de Suez); tandis que ceci se passait à Rome, en France les élections du 13 mai 1849 grandissaient le pouvoir du parti catholique dont la prépondérance s'imposait au Prince-Président, tenu d'approuver la tournure prise par les événements de la Péninsule. Le Pape revint, bien guéri de sa chimère libérale, plein d'idées absolutistes, réfractaire à tout tempérament, à toute politique

modérée qui eût pu, pour plus tard, faire espérer un certain accommodement entre lui et la monarchie piémontaise. L'illusion de ce *modus vivendi* se retrouve cependant au fond de la Convention de 1864. Lassé, cherchant à se dégager, Napoléon III aurait bien voulu renvoyer en quelque sorte dos à dos le pape et le roi. On sait que Mentana mit fin à ces velléités (1867). Notre corps expéditionnaire occupa Rome.

La question Romaine en était donc au même point qu'au début, qu'au moment de l'occupation d'Oudinot (et à un point plus critique encore, la fortune de Victor-Emmanuel ayant grandi depuis), lorsque se produisit, en 1869, puis, avec plus de décision, en 1870, à la veille de la guerre, la tentative de triple alliance entre la France, l'Autriche et l'Italie. La grandeur nouvelle de la Prusse portait, en 1867, c'est-à-dire bien tard et après un passé difficile et qui remontait plus haut même que 1859, Napoléon III à se rapprocher de l'Autriche, tout en gardant ses amitiés italiennes au moyen d'une réconciliation entre l'Autriche et l'Italie. Le refus de retirer nos troupes de Civita-Vecchia, en 1869, avait fait échouer une première fois les négociations. Elles furent précipitamment reprises en Juillet 1870, au moment de la déclaration de guerre. M. Bourgeois a exposé tout le détail des démarches de M. de Gramont auprès des cabinets de Vienne et de Florence pendant la seconde quinzaine de juillet; démarches fébriles, anxieuses, dont il se dégage encore aujourd'hui pour le lecteur une impression pénible. Et cependant le cabinet des Tuileries, qui avait tant besoin d'aboutir (en supposant que cela fût possible), faisait volte-face, le 25 juillet, sur la question romaine. Résolu d'abord à payer du retrait des troupes françaises l'alliance de Victor-Emmanuel, il reprenait soudain son consentement, prétendait son honneur engagé sur le Tibre aussi bien que sur le Rhin. Le résultat fut, après quelques tentatives de la dernière heure, l'abandon définitif du projet de triple alliance.

Cette alliance était-elle aussi vraiment possible que semble le croire M. Emile Bourgeois? Pour lui, l'Autriche et l'Italie furent sur le point d'envoyer un ultimatum à la Prusse. Cependant, tout ce qu'on avait pu obtenir de l'Autriche, avant la volte-face du 25 juillet, avait été une neutralité armée. Cette neutralité devait sans doute se transformer en médiation armée : surtout, peut-on dire, si le sort avait favorisé nos armes. En somme, M. de Beust, le chancelier autrichien, voulait « voir venir », prêt, on le sent très bien, à se dégager si les choses tournaient mal pour nous. Quant à l'Italie, même au moment où l'abandon de Rome semble consenti, on aperçoit bien des hésitations, sinon chez Victor-Emmanuel, du moins chez ses ministres, dont certains voulaient voir l'Autriche s'engager d'abord, et dans l'opinion évidemment hostile à l'idée d'une guerre avec la Prusse.

Peut-être, après tout, le gouvernement impérial se rendait-il compt de ce qu'avait de chimérique cette tentative d'alliance faite au dernie moment, lorsqu'il se résolut à ne pas revenir, pour si peu, sur se engagements avec Pie IX, devenus, par la force des choses, de engagements d'honneur.

M. Emile Bourgeois a écrit, nous l'avons dit, cette partie de l'ou vrage. Il l'a fait avec l'autorité qui lui est propre. C'est là qu'o trouvera l'exposé des opinions, lesquelles, sous la plume de M. Emil Bourgeois, ne pouvaient être qu'anticléricales. Sans doute, dès Na poléon Ier, nous l'avons vu dans le compte-rendu du livre de M. Gon nard, Rome fut, pour la France, un principe de contradiction, et cett cause a contribué à fausser la politique du second Empire. Cepen dant, pas plus que Rome n'a été pour tout dans l'élévation de Napo léon III, elle n'a été pour tout dans sa chute.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Georges Kurnatowski : *Esquisse d'évolution solidariste*, Marcel Chevallier. — Henri Forestié : *Népotisme et favoritisme*, Fischbacher. — Henri Mazel : *Vers la Concorde*, Coueslant Cahors. — Draghicesco : *Le Problème de la conscience, étude psycho-sociologique*, Alcan. — Memento.

L'Esquisse d'évolution solidariste de M. Georges Kur natowski est une excellente occasion de parler solidarité. Le mot es à la mode ; mais, comme tous ceux de sens élastique, il est à la foi plaisant et perfide. Solidarité, en droit, c'est le fait d'être tenu pou autrui, par contrat ou délit. Rien de semblable ne se présente dan le milieu social ; mais les politiciens, tantôt supposant un quasi con trat ou un quasi délit, tantôt abandonnant le droit pour la biologie e refaisant l'apologue des membres et de l'estomac, ont essayé de nou persuader que nous étions tenus de payer pour nos voisins. Comm tout ici-bas, c'est vrai et c'est faux. Chacun de nous a intérêt à c que tout le monde ait un minimum d'instruction, ce qui légitim l'école primaire gratuite et obligatoire, et ne soit pas acculé à la men dicité, à l'hôpital et à la prison, ce qui explique les sacrifices que l corps social s'impose pour améliorer l'hygiène, développer le travail stabiliser le foyer, assurer contre les risques, etc. Mais personne n' d'intérêt à entretenir son voisin pour le plaisir de ne rien faire. Le solidaristes dont les yeux pétillent à l'idée que les bourgeois de Franc mettent un milliard chaque année dans leurs bas de laine (ce qui n'es pas sûr) et qui s'écrient : Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que c milliard fût réparti entre les travailleurs ? ne se rendent pas compte d'abord, que ces bourgeois économisants sont en immense majorit des travailleurs eux aussi, et ensuite que l'argent employé par eux s'acheter des obligations et des actions est mille fois plus utile à tou

monde, y compris les plus humbles, que le petit supplément que cevrait l'ouvrier et qui irait droit au mastroquet ou au bookmaker. onc, il ne faut, dès qu'on entend prononcer le mot solidarité, ni urner le dos, ni ouvrir les bras, mais simplement entr'ouvrir sa urse, et après examen la refermer ou la répandre en pluie de gros us, car sou et solidarité ont la même étymologie, et tout prêche en sens (la *Revue de la solidarité sociale* me tient un peu rigueur ; le lui avoir dit franchement) se traduit par une demande de sub-**le, la contrainte du fisc au poing.**

§

Sous la forme d'un discours à des délégués sénatoriaux, fiction qui i obligé à un style bien fâcheux, M. Henri Forestié insiste sur le **épotisme et favoritisme**, qui sont la plaie de notre admi-stration actuelle. Sa démolition est parfaite, c'est la reconstruction ui laisse à désirer. Le concours universel serait un remède impar-it, et même tout à fait vain s'il était subordonné, comme le demande uteur, à un examen d'orthodoxie politique où favoritisme et népo-me s'étaleraient plus que jamais. Serment de fidélité, obligation faire partie d'un cercle républicain ou d'une œuvre de propagande école laïque et d'assistance obligatoire, j'ai idée que « l'apaisement r le concours » se produirait moins ainsi que l'empoisonnement r les fiches. Et puis quels bons billets de La Châtre que ces épreu-s ! « Ces jours-là, les officiers devraient renouveler leur serment pousser devant leurs soldats assemblés de frénétiques *vivats* en nneur de la République. » Revenons au sérieux. Est-il sûr qu'il ille tout sacrifier au concours? Assurément non, puisque l'auteur i-même conserve l'élection, et que le profond bon sens populaire ne ut pas renoncer au tirage au sort. Entre des juges nommés au ncours, des juges élus au scrutin, et des juges tirés au sort, il est rmis de donner la palme aux derniers, les jurés, et même de pré-rer les seconds aux premiers du moment où le mode d'élection pré-nterait des garanties suffisantes. En outre, quelque bon que soit le ncours, il ne faut pas en abuser. Un examen très sérieux à l'entrée ns la carrière, parfait ; mais des concours à chaque échelon, ce serait e prime aux forts en thème et aux perroquets. L'exemple de la Chine, e, sans barguigner (ne restons pas plus longtemps inférieurs à la ine !), l'auteur nous flanque dans les jambes, nous renverse, en et, et ce n'est pas son assertion qu'on ne peut pas être un bon nistre de la guerre si on n'est pas général, qui nous remettra debout. s davantage n'est-ce au concours qu'il faut faire honneur du mérite nos médecins d'hôpitaux parisiens ; d'abord ce prétendu concours n est pas un, chaque candidat étant sûr d'avance d'être reçu ou usé suivant la composition du jury, et ensuite l'obligation où ce

simulacre met pourtant les médecins de repasser leurs mémer jusqu'à 30 et 40 ans, les détourne de tous travaux personnels, d' l'infériorité relative de la science médicale française que n'a pas l'a de soupçonner l'auteur. Il est vrai qu'il pourrait me répondre : c' la forme du concours qu'il faudrait modifier, en remplaçant épreuves d'interrogation, par exemple, par des productions de tr vaux originaux. Au fond donc, il serait facile à M. Forestié, assouplissant sa thèse, de n'avoir pas tort, et, en tout cas, il a abs lument raison de combattre le favoritisme. Il faudrait non seuleme interdire l'entrée dans l'administration aux fils de députés qui se fo bombarder aux meilleurs postes, mais même dans le personnel de carrière, soustraire l'avancement à l'intrigue : il serait curieux de sav combien de conseillers à la Cour de cassation ne doivent pas le siège à un passage par les bureaux de la place Vendôme, donc à choix arbitraire de ministre. Mais ces questions d'avancement so délicates. Sur la psychologie de l'avancement des officiers, M. Sain Alban a dit ici même (1er mai 1906) des choses fort curieuses.

§

Avec elles, c'est le problème de la réorganisation politique qu pose. Ce sujet, qui préoccupait à l'excès nos aînés (on se rappell temps où tout aspirant Lycurgue réclamait la révision de la con tution), était tombé en discrédit, mais voilà qu'il se réimpose à l'att tion générale. Plus le pouvoir central se fortifie, plus on sent danger de sa force.

L'auteur de **Vers la Concorde** indique un certain nomb d'améliorations nécessaires que je vais passer en revue : 1° les ar cles de la Déclaration des droits de l'homme posés comme princip constitutionnels au nom desquels on pourrait attaquer toute loi d vant un Tribunal des Principes composé de 9 membres inamovibl élus trois par le Conseil d'Etat, trois par la Cour de cassation, tr par le Tribunal lui-même ; 2° les députés issus du scrutin de lis avec représentation porportionnelle, non rééligibles à la session su vante ; 3° les Sénateurs, élus un tiers par la Chambre expirante, u tiers par le Sénat expirant, un tiers par le Sénat nouveau se compl tant moitié avec d'anciens parlementaires, moitié avec des homm nouveaux ; 4° le Conseil d'Etat juge du contentieux électoral d Chambres ; 5° le Président de la République nommé par un ju national composé de quinze électeurs, tirés au sort, la veille de l' lection, trois par trois parmi les cinq Académies ; 6° le corps élect ral consulté par referendum, sur la demande du Gouvernement, d Chambres, de la majorité des Conseils généraux, ou d'un million pétitionnaires ; 7° les Conseils généraux élus comme la Chambre ; les départements pouvant se grouper en régions dont l'Assembl

rait élue comme le Sénat; 8° les Assemblées obligées de prendre non de suivre l'avis de Chambre du commerce, d'industrie et d'agriculture recrutées par voies combinées d'élection au sort, de cooptation et de désignation de droit ; 9° les Conseils municipaux de villes aus de consulter des comités de notables tirés au sort à raison d'un r cent habitants environ ; 10° les magistrats nommés et avancés sur is conforme de conseils composés, pour chaque ressort de Cour appel, de neuf membres tirés au sort parmi les conseillers, les ctonniers et les présidents de Conseils généraux, pour les Cours souraines de neuf magistrats ou jurisconsultes désignés par leurs fonc-ons mêmes; 11° enfin le Gouvernement tenu de consulter un cer-in nombre de Conseils supérieurs techniques, composés de mem-es de droit ou tirés au sort, ou cooptés, ou élus, mais non désignés r les ministres.

§

Loin de ces petites contingences, remontons d'un coup de talon lé, comme Mercure notre patron, dans les hautes régions de hilosophie sociale. Nous y trouverons M. Draghicesco en train de soudre **le Problème de la conscience**. L'âme serait un ambeau qui ne s'illuminerait que par l'intercontact des individus. Au Je doute, donc je pense » de Descartes, il faudrait substituer un Tu penses, donc je pense », qui ne me semble qu'à moitié admisble ; que notre âme se teigne, comme l'a dit Tarde, des nuances es âmes voisines, oui, mais que cette conscience ne se fût pas éveillée ns les consciences des autres hommes, qui oserait l'affirmer ? Le alisme social de M. Durkheim a rendu ici mauvais service à son ève.

Memento.— Tallichet : *La Question de la paix et sa solution*, Lausanne. faudrait que le peuple allemand imposât sa volonté au Kaiser. Le gret est excellent, il n'y a plus qu'à l'attacher au cou du chat.— Paul de Rouers : *Les Exportations allemandes*, Science sociale, et André Chéradame, *Situation actuelle de l'Allemagne*, Réforme sociale ; ou : Pourquoi Allemagne, tout en développant son commerce et son industrie, ne s'enchit pas à proportion.—André Colliez : *La Classe ouvrière et la défense ationale.*—Emile Flourens : *La Liberté de l'Esprit humain*—Amfiteatrof: *a Race nuisible; la lutte contre les dynasties.*—Jules Hoche : *Une œuvre salut public. Assez de crimes. L'échafaud en permanence. Nous emandons cent mille têtes.* L'aimable auteur avoue en terminant qu'il a peut-être bien forcé la note ». Je le crois! Il y a par an 2 ou 3.000 individus ulement condamnés pour crime, et M. Hoche demande qu'on en massae près de cinquante fois plus ! Il est bon de se rappeler, à propos de pailles folies, que la Terreur n'a eu lieu que parce qu'au début un tas de bards de bonne foi ont de même crié : Il nous faut cent mille têtes !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Hector-Hogier : *Paris à la Fourchette*, Champion, 3 fr. 50. — Edouard Schu *Sanctuaires d'Orient*. Perrin, 3 fr. 50. — André Chevrillon : *Un crépus d'Islam*, Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

Paris à la Fourchette, de M. Hector-Hogier, ne consti que la troisième série d'une publication dont les tomes de début nous sont malheureusement pas arrivés, et qui forment au jour jour la chronique des transformations, démolitions, des fouilles trouvailles que les travaux de l'édilité, les reconstructions, — d'aut nous disent facilement : le Progrès! — amènent dans la capitale sa banlieue. En une suite de croquis, c'est surtout le hasard de l'a tualité, — un recueil de souvenirs et d'anecdotes, d'indications n nues et rapides. Mais soit que la matière s'épuise, soit que l'aute ait une prédilection pour les endroits peu connus ou dédaignés cause de leur minime importance, des curieux qui s'attachèrent à nd renseigner sur l'ancien Paris, il ne faudrait guère chercher dans volume des détails nouveaux sur de grands édifices, tels que Louvre ou Notre-Dame, les endroits ou les hommes célèbres l'on s'attend toujours à rencontrer quelque peu dans un ouvrage cc genre, et cela peut indisposer le lecteur qui aime bien, en génér tout en s'intéressant aux faits nouveaux qu'on lui présente, retrou des choses qu'il connaît déjà. — Je citerai cependant les pages concernent la tourelle de Mme de Brinvilliers, à l'angle des rues Sa Paul et des Lions, l'orme de Saint-Gervais, les rues Beautreillis, la Jusienne et aux Ours, la maison du peintre Le Brun, rue Jussieu, la chapelle Expiatoire, la porte en fer forgé qui ferme Louvre la galerie d'Apollon et fut apportée de Maisons-Laffitte; d fin, pour ceux qui en ignorent, quelques renseignements sur l'anci hôtel de Sourdéac, occupé, rue Garancière, par la librairie Plon ap avoir été la mairie du IXe arrondissement, — et à côté duquel, jouft le mascaron de bronze qui orne la fontaine de la Princesse Palati laisse dégouliner trois gouttes d'eau de ses lèvres entr'ouvert comme un pauvre petit qui aurait toujours la fluxion et le mal dents.

§

Le voyage de M. Edouard Schuré aux vieux **Sanctuair d'Orient** — sanctuaires d'Egypte, de Grèce et de Palestine — surtout un pèlerinage, et bien celui que devait entreprendre l'aute des *Grands Initiés*, dont nous avons eu l'occasion de parler autrefo bien que trop rapidement, ici même. « Dans les sanctuaires d trois peuples qui ont fourni à l'esprit humain ses bases immuable écrit-il ainsi, je ne suis pas seulement venu chercher des lumièn nouvelles sur le passé, mais encore des signes conducteurs et d

iefs pour la religion de l'avenir. Celle-ci n'exclura pas la diversité les cultes et des conceptions religieuses, mais en les ordonnant et es hiérarchisant, elle sera par cela même la synthèse du passé et la eligion universelle. » La barbarie scientifique de l'Occident finira par découvrir, en effet, que les religions ne diffèrent que par les capacités érébrales des peuples qui les ont enfantées. Elles sont les points de ue différents de la vérité éternelle. « Leur synthèse ne sera que l'œuvre ommune de la science, de l'art et de la religion dans le temps et l'ave- ir. Les religions, les mythes, les philosophies et les poèmes sacrés ont les pâles reflets, les balbutiements timides de ce qu'un jour 'esprit affranchi verra, concevra et redira dans la plénitude de son erbe créateur. » — C'est assez dire : l'esprit humain en est encore à e créer des *outils*. Pour M. Schuré « toutes les religions ne sont que es branches diverses d'un même tronc et sortent toutes du même esoin fondamental de l'individu et de la société. Historiquement, hacune d'elles est un organe de l'humanité, un mode par lequel son me collective communique avec la vie éternelle. Une fois créée, elle evient un sceau posé sur les générations, une force qui modifie et ransforme les races, un moule dans lequel des millions d'âmes iennent se former pendant des siècles. » Après tant d'années perdues n recherches immédiates et trop souvent puériles, on commence à se louter que le monde moral ne serait pas possible sans un principe ntellectuel et ordonnateur, formant à la fois le sommet et la balance, 'origine et la fin de l'univers ; que le monde naturel et visible, qui ert de base évolutive à ce monde moral, n'est lui-même pas conce- able sans le double principe de l'intelligence créatrice et de l'âme ensible à tous les degrés, dans toutes les sphères de l'être. — Il faut ajouter que le domaine psychique, les prêtres égyptiens, par exemple, lurent parfaitement connaître les phénomènes que nos savants d'au- ourd'hui croient découvrir et qu'ils appellent magnétisme animal, uggestion, dédoublement de la personnalité, télépathie, somnambu- isme, double vue, extériorisation de la sensibilité, projection dans 'air du médiateur plastique ou *double* pendant le sommeil cataleptique. Tout porte à croire même qu'ils pratiquèrent avec une science rofonde ces arts subtils et dangereux où nous ne faisons encore que âtonner. Sans ces études expérimentales et ces notions raisonnées, es disciples d'Hermès n'auraient pu échafauder ni la savante psy- hologie qui sert de base au *Livre des Morts*, ni la synthèse philoso- hique dont leurs temples sont l'image et qui survit à toutes les des- ructions. Moins avancés que nous dans la connaissance matérielle, nalytique et mathématique de la nature, ils nous surpassaient de eaucoup par leurs pratiques et leurs connaissances psychiques. L'Egypte avait formulé dans son verbe de pierres les principes essen- iels de la Science de l'Esprit ou du Monde Intelligible. Elle s'em-

bauma elle-même ensuite dans son éternité comme une momie.

Pour la Grèce Antique, sa grande préoccupation fut de faire de la vie terrestre, à toutes ses étapes, une représentation vivante, une sorte de mise en scène du divin. Elle réalisa la beauté pour un court instant, mais avec un incomparable éclat; jamais on ne prouva mieux que « la forme humaine est chose sacrée ». Aujourd'hui, la conscience chrétienne, concentrée dans le mystère de la Douleur, de l'Amour et de la Mort, s'oriente peu à peu vers l'Avenir, vers une rénovation de l'Ame et du Monde. L'événement que commémore un monument comme le Saint-Sépulcre est celui qui a le plus changé la face de l'Univers et l'essence de l'âme humaine. — Nous passons intentionnellement, de même que sur les incidents du voyage, sur des considérations qui se rapportent à la venue du Messie, au Temple de Jérusalem, — où il y a peut-être beaucoup d'imagination et de littérature, — à l'état actuel du catholicisme et aux querelles religieuses. Avec toutes les réserves qu'implique un tel sujet, le livre de M. Schuré traduit surtout « l'inquiétude et la révolte des meilleurs esprits de ce temps devant le sot matérialisme de la Science » et reste digne de toute attention. Il n'a pas voulu donner des impressions de touriste, de promeneur, mais à côté de ce qui peut être retenu des traditions de l'occultisme, une œuvre de déduction et de pensée, le livre d'un homme averti, attentif, dont les idées peuvent être discutables sans doute, et cependant méritent d'être discutées. — N'avons-nous pas, d'ailleurs, regardé souvent nos aînés avec trop de dédain et méprisé leurs croyances ? Un théologien même n'accepterait-il pas que l'on démontre l'Unité de Dieu à travers des formes et des manifestations diverses, — et l'unité humaine dominée par l'unité divine ? Le Monde roule avec ses harmonies, l'âme vit avec sa conscience, — et la Science d'aujourd'hui n'explique ni l'un ni l'autre. Le prétendu surnaturel n'est que la région sublime et le couronnement de la nature. Un mythe, en somme, avait trois sens : le sens naturel, pour la foule; le sens humain, pour les hommes éduqués et le sens divin pour une rare élite. Chacun était vrai dans sa sphère et correspondait à un degré de compréhension. C'était la triple perception des sens, de l'âme et de l'esprit. M. Schuré, qui conçoit la vie comme « une purification par la douleur et une rédemption par l'amour » demeure le « croyant universel des religions », et il a eu raison de rappeler, selon la sagesse antique, que « l'âme ne vit que de son propre effort; qu'« elle est libre d'être ou de ne pas être, de périr ou de ressusciter ».

Me souvenant de mon rôle de critique, j'ajouterai du reste qu'à côté de pages excellentes comme celles qu'il consacre à l'Egypte, au prophétisme, à la doctrine secrète des Templiers, il a confectionné également un Mystère d'Eleusis plein de bonnes intentions, mais qui

'arrive guère à nous émouvoir. Pluton, Proserpine, l'Enfer, — je rie que l'on excuse ce rapprochement irrévérencieux, tellement nous ommes intoxiqués par la blague moderne — me rappellent toujours n petit théâtre de foire et les marionnettes qui faisaient nos délices uand nous avions huit ans, à la « Tentation de saint Antoine ».

§

Au moment où les choses du Maroc se trouvent redevenues d'actualité, nous avons grand plaisir à signaler le dernier livre de I. André Chevrillon, **Un Crépuscule d'Islam**, qui justement oncerne ce territoire problématique, voisinage dangereux et nid à uerelles pour la politique des nations d'Europe et dont la possesion, très probablement, ne vaudra jamais ce qu'elle coûtera d'argent de vies humaines. Le Maroc, cependant, fertile en certaines parties dont les vastes paysages ramènent aux temps de la terre primive, c'est un pays de misère, aux villes croulantes comme El-Qçan, ue traversa le voyageur sur la route de Fez ; un empire moribond, ù « le peuple s'éteint dans l'indigence, la pourriture, l'anémie, les lus basses superstitions ; où toute vie est arrêtée par une administraon meurtrière, toute volonté d'effort tuée par les rapines systématiues des tristes gouverneurs qui ne sont là que pour se gorger ». Sur ela, l'Islam, « une religion énervée, toute de pratiques, pèlerinages, onfréries, fétiches et miracles, — avec des frénésies intermittentes e danse ou d'extase nègre ». Aux approches de Fez, les routes ne ont que des sentiers couverts de charognes. La ville dresse enfin la omplication de ses murs crénelés, de ses bastions et de ses tours, et rsqu'on y pénètre par l'ogive de Bâb-Segma, l'impression est étrange : as une maison, rien que des façades de forteresses ; les alignements e leurs crans noirs, des perches en fer à cheval, leurs voûtes profones et coudées, et des tours qui se lèvent derrière des tours, hautes et assives ; des terrains vagues dans le plus fier et mélancolique décor odal qui soit au monde, des espaces murés, de grandes cours mplies par les marchés et la populace, puis des dédales de ruelles ; est Fez Djdid, la « neuve », qui date du XIVe siècle, et après une planade et un interminable couloir, Fez Bâli, la vieille ville, fonée par Mouley Idriss au temps de nos premiers Carolingiens, évoation colorée, pittoresque et spéciale d'un Orient des Mille et une uits, Damas ou Bagdad, une ville sarrasine à l'époque des Croisaes. — C'est à Fez que séjourna M. Chevrillon et qu'il a consacré s meilleures pages de son livre, avec l'évocation du merveilleux assé et de la conquête musulmane, et d'où se dégage un charme sinulier d'heures lentes, de vieilles architectures et de coins délicieux, e jardins et de ciels d'une indicible mélancolie, — « vieille ville natique où le passé si lointain dure encore et qui ne sait rien des

changements de l'humanité ». — Mais il faut faire la part de l'au teur dont le talent nous est connu, et en fait le Maroc, même si l'o admet que Fez soit une ville précieuse, n'a probablement d'autre va leur que de garder une des portes de la Méditerranée. Il est à peu pr certain que si nous y faisions une expédition de conquête, la pol tique européenne prendrait soin de nous écarter de la côte, et selo le mot de l'homme d'état anglais, ne laisserait guère au coq gaulo que « du sable à gratter ». Il faut songer qu'après trois quarts de si cle nous n'avons pu nous assimiler l'Algérie, et la sauvagerie d populations du Magreb est assez indiquée par ce petit fait que ci M. Chevrillon : A El Qçar, pour exorciser un djinn juif appelé Saba bouin, les *frères* d'une association religieuse s'enivrent d'*aguar diente*, s'excitent par des salutations et se précipitent sur des immon dices qu'ils dévorent à pleines mains. Quand les Marocains s'occu pent des mécréants d'Europe, c'est surtout par intérêt et pour e tirer profit. A Fez, on « en voit de fort dignes, aux haïks nobles très blancs, suivre avec ostentation dans la rue le chien du consu pour faire croire qu'ils sont familiers de la maison et que la main la France s'est étendue sur eux. » — Mais nous sommes au Maroc plein Moyen-Age et l'on peut se rappeler que, selon de vieilles co tumes et un texte conservé de la loi Gombette, il fallait baiser le de rière du chien qui avait été volé. Il n'y a peut-être là qu'une précau tion.

Memento. — Aux derniers numéros du *Tour du Monde*, je dois ind quer les voyages de M. Ch. Alluard : *De Mombasa au Victoria Nyan par l'Uganda-Railway ; la Bolivie*, de M. Emile Barbier ; *Le « Settle ment » de Malacca et le Sultanat de Perak* par M. E.-J. Agassis ; *Voy ges et combats dans le Sud des Philippines*, de M. Reginald Kann ; d articles de M. Eug. Gallois sur *la Vie au Spitzberg* ; *Une semaine Sicile*, par M. Géraud de Beauregard ; *Une excursion à la Porte de Chi* par Mlle Gabrielle Eberhardt ; *L'Ecriture chinoise et ses chances de tran formations*, et *Les Conceptions religieuses des Chinois*, par MM. J. Har et Ch. Lenormand.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Grande Revue : Mémoires de X... cuisinier du maréchal Marmont ; le prix d œufs pour un guerrier, les financiers sous Louis-Philippe. — *La Revue :* quelqu opinions rapportées d'Octave Mirbeau sur l'art, la nature et le théâtre. — *La Rev de Paris :* lettre inédite de Mme Victor Hugo citant un mot de Napoléon III sur poète. — Memento.

Le plus méchant comédien, s'il écrit ses mémoires, devient un com pagnon précieux dont la vanité candide vaut qu'on l'analyse. Cell d'un cuisinier n'est pas méprisable non plus. De la rampe ou de fourneaux, la distance est environ la même jusqu'à l'orchestre ou l

alle à manger. Préparer un mets ou un rôle, cela nécessite une pro-onde réflexion et le hasard parachève ce que « l'artiste » a com-nencé. Le comédien en appelle à Poquelin du dénigrement des petits uteurs que Molière dépasse du front. La cuisine aussi a ses héros : lle nomme Pétrone, depuis que Sienkiewicz en a vulgarisé la figure, omme elle se réclame d'un Talleyrand, d'un Dumas père, d'un Mon-elet, d'un Rossini, pour honorer la pure intelligence et imposer par lle au gourmet détaché de l'abstrait.

La France, longtemps la première des nations guerrières, a pu perdre nomentanément sa couronne militaire, mais ce qu'elle n'a jamais perdu et e perdra jamais, c'est sa gloire culinaire.

Allez en Chine, en Amérique, en Russie, en Allemagne, en Italie, en ngleterre, enfin dans le monde entier, partout la France y est représentée lorieusement par ses cuisiniers : point de bonnes maisons s'il n'y a pas n chef français, pas un hôtel qui se respecte qui n'ait le sien. En vain, les ujets de ces différents peuples ont voulu se livrer à cet art et tenter de ous supplanter, ils ont fait des travailleurs, mais des artistes, jamais.

Ainsi débutent les extraits des *Mémoires d'un cuisinier* publiés ans leur style et leur orthographe par la Grande Revue 6 mars). Il est toujours beau de voir un homme enthousiaste de sa rofession. Celui dont nous nous occupons quitta Paris et la maison e Mme de Boigne pour Venise et le service du maréchal Marmont. Mon premier dîner fut un coup de maître, je m'en souviens encore», it le maître-queux et pourtant il « arrivait d'un voyage de douze ours très fatigants ». On devrait lever l'anonymat de ce mémoria-ste pour en citer le nom au lieu de prolonger la gloire de Vatel, dont mort, après tout, n'arrangea point les choses, à Versailles.

Ce cuisinier ne place pas son maître trop au-dessous de lui et cela st délicat en vérité. D'ailleurs, il raconte plaisamment :

Le Maréchal ne couchait jamais que dans son linge et ne mangeait que de a cuisine et dans son argenterie. Que de grands seigneurs, beaucoup plus iches que lui, n'en ont pas fait autant ! Son train était magnifique et sen-ait encore son roi Marmont, comme l'appelait l'Empereur. Que l'on dise e lui ce que l'on voudra, c'était un cœur d'or, très humain, grand seigneur isques dans le bout des doigts. Poli avec toutes les femmes, même de la us basse classe. D'un courage à toute épreuve, spirituel, très instruit, une conversation très gaie et amusante. C'est lui qui m'a appris que la angipane portait le nom d'un général qui l'avait inventée. Je ne sais où avait lu cela et je ne le donne que sous bénéfice d'inventaire.

Arrivé à Carare, le Maréchal descendit lestement de voiture et me dit : Prenez votre boîte à chocolat et suivez-moi, ne dites pas un mot et ne ites pas un signe, du reste j'y veillerai. Je veux voir ce que l'on me fera ayer deux œufs à la coque et un peu de lait, car, en vérité, mon cher, je ouve que vous payez trop royalement mes déjeuners : six francs deux œufs la coque ! » Je le suivis, fis bouillir mon chocolat, cuire mes œufs et je

retournai déjeuner à l'hôtel de la poste où étaient nos voitures. Je n'étais pas sans quelque inquiétude, lorsque je vis revenir le Maréchal pourpre de colère et brandissant sa canne. On lui avait demandé quinze francs, et sur la demande : « pourquoi les œufs étaient si chers à Carare », le maître d'hôtel lui répondit finement : « Ce ne sont pas les œufs qui sont rares, mais les Maréchaux de France. » Décidément, s'écria-t-il en arrivant, je serai pillé toute ma vie. Continuez à payer... J'aime mieux en être pour six que pour quinze.

Le mémorialiste parle d'un « relevé » de son invention et il en dit : « Il fit bruyamment son entrée dans le monde ». Marmont gardant le lit après une attaque d'apoplexie, le cuisinier quitte le Maréchal et Venise. Où qu'il aille servir, un homme de talent doit donner du relief à ses maîtres s'ils ne lui valent point d'honneur par eux-mêmes et il a bien le droit de juger son époque, tout comme un autre :

J'entrai bientôt place Vendôme, 15, chez M. Nitot, célèbre et riche joaillier de l'Empereur Napoléon Ier.

C'est Mme Nitot qui, devenue veuve et vendant son hôtel de la place Vendôme au crédit mobilier actuel, ne voulut signer l'acte qu'à la condition expresse que les MM. Pereire viendraient lui faire visite. Ces messieurs s'y refusèrent d'abord, mais enfin, forcés par la nécessité, ils se présentèrent dans son salon, elle les regarda un moment et leur dit : « Messieurs, excusez un caprice de femme, je voulais voir de près de si habiles financiers, voilà tout. » Elle les salua et eux se retirèrent en riant. C'était le bon temps de la bourgeoisie de Louis-Philippe. Tous ces financiers, tous ces gros marchands, tous ces commerçants retirés, se pavanaient aux Tuileries et aux bals de l'Hôtel-de-Ville, ni plus ni moins que les Montmorency et les Larochefoucauld sous Louis XIV, mais bien plus fiers qu'eux.

§

M. Paul Gsell donne, dans **La Revue** (15 mars), un excellent article sur *Octave Mirbeau*. La parole du maître écrivain y est rapportée avec cet accent net qui prouve le désir de vérité. « La Vie ! La Vie c'est l'art même », voilà une formule complète. A trente ans après les essais, bien malheureux qui s'attarde à la combattre encore. On n'entend pas dire qu'il faille copier, loin de là ! Ecrivain, sculpteur, peintre ou musicien, l'artiste doit « être d'une extrême sensibilité et d'une extrême sincérité devant la Vie » : son développement, son élévation sont à ce prix ; car l'idéal est, en somme, où l'esprit ou les sens ont été émus. Pour Octave Mirbeau, ce sont des « pendants » qui compliquent singulièrement le rôle de l'artiste :

Ils recommandent aux artistes de *poursuivre l'idéal*. Ils veulent leur persuader qu'il faut dénaturer la Nature pour la rendre belle, qu'il faut la gazer, la corriger, qu'il faut rejeter certaines vérités comme basses ou révoltantes, certaines figures comme triviales ou cyniques. Ils formulent aussi de

règles de composition, de cadence, tout un code de cuisine pour la confection des œuvres d'art.

Eh bien ! à mon avis, il n'y a qu'une règle, une seule : *c'est de n'en accepter aucune !*

Et l'unique souci de l'artiste doit être de garder sans cesse la Vie autour de lui pour la représenter absolument telle qu'elle lui apparaît. Qu'il fasse les bossus, bossus; les bancroches, bancroches; les goîtreux, goîtreux. Et surtout, surtout, *pas d'idéal !* Qu'il ne corrige rien : qu'il soit vrai, vrai, vrai !

Notez bien d'ailleurs que, s'il est réellement doué, il ne sera nullement un appareil photographique ! Car par la force même de son tempérament, il accentuera dans la nature les formes et les couleurs qui en exprimeront le mieux le sens. En représentant sincèrement la Nature, il la fera comprendre à sa manière, et c'est tout l'art.

Ah! qui nous débarrassera de toutes les écoles, de toutes les recettes pour nous replacer devant la Vie !

Ces paroles, M. Paul Gsell les recueillit de la bouche de Mirbeau, à Paris. A Cormeilles-en-Vexin, où il a une « exquise propriété », Mirbeau tint à son visiteur un langage très différent : « Ne me parlez plus d'art ! A quoi servent les artistes, puisqu'on n'a qu'à regarder soi-même la nature ?... Je n'aime plus l'art ! » Cette déclaration confirme logiquement la fidélité de son auteur à la formule qui lui était chère à Paris. Et quoi qu'il dise, c'est la laideur du faux, de l'aprêté, du convenu, qu'il exprime. Par exemple :

Dans la propriété que je possédais avant celle-ci, j'avais fait alterner, en manière de décoration, des choux et des fleurs autour de ma maison : ce n'était d'ailleurs pas tout à fait le choux pommé, c'était une espèce au feuillage un peu plus capricieux... L'effet en était plus agréable.

Je me rappelle qu'une dame venant de Paris s'arrêta devant la plate-bande que j'avais ainsi composée.

— Oh ! ces grosses feuilles ! que c'est beau, fit-elle, et que ça doit être rare ! D'où donc avez-vous fait venir ça ?

— Ça, madame, ce sont des *choux!*

— Des... ?

— Des *choux*, des *choux* à manger !

Elle faillit tomber à la renverse.

Et plus loin :

Il n'est rien de tel que l'existence pratique ! La diligente agriculture et l'industrie active, voilà ce qui réjouit le cœur. L'homme n'est fait que pour vivre heureux matériellement, avec la liberté d'esprit que procure cette sorte de bonheur.

C'est là ce que m'ont appris mes derniers voyages.

Car maintenant j'adore voyager. L'auto est devenue pour moi un besoin. Sans mon auto, je ne pourrais plus vivre. Je vais d'un bout à l'autre de la France, je passe les frontières...

Et tenez ! Sur les routes, j'ai fait des observations très curieuses.

Elles m'ont permis de modifier radicalement l'échelle intellectuelle d êtres...

L'être le plus intelligent est l'oie!

Après vient l'âne!

Ce sont en effet les bêtes qui évitent le mieux d'être écrasées par l autos. Le voudrait-on, il serait impossible de passer sur une oie ou de tar ponner un âne. Généralement, les oies se rangent en ligne sur le talus, et a moment de votre passage, elles allongent le cou pour vous lancer une bo dée d'insultes...

Les êtres les moins intelligents sont : le chien, que l'homme a compl tement abruti; la poule, qui est l'incarnation de l'affolement...

Et immédiatement au-dessous de la poule, est l'homme! C'est la bê la plus stupide!...

S'il parle du théâtre, le solide inventeur de *les Affaires sont l Affaires* a le droit d'exposer une esthétique de la scène; car, depu Henri Becque, il est, sauf Porte-Riche, le *seul* auteur dramatiq qui soit parvenu à construire une comédie moderne d'un intérêt gén ral.

Ah! camper sur les planches les types pris sur le vif, semblables tous ceux que nous voyons autour de nous, ridicules, et grotesques le pl souvent, et sublimes quelquefois aussi!

Mais quand on essaie... la critique crie à l'exagération, à la caric ture!... Caricature?... peut-on jamais représenter l'humanité aussi bouffon qu'elle l'est!... Exagération?... Sommes-nous capables, pauvres artist d'exagérer la formidable puissance de la réalité!...

... Ces personnages-là, les mettre aux prises avec toutes les préoccupa tions qui se heurtent dans nos cerveaux modernes, préjugés du pass espoirs, rêves; traduire le tourbillonnement fou de l'existence!...

Mais quand on essaie..., la critique prétend que l'on fait du *théâtre coups de poing!*... Il règne sur toute notre époque un abominable idéal pommade!

Parler le langage, reproduire la mimique de la vie courante : point discours, mais les mots, les exclamations, les gestes, les soupirs de chaq situation... Oh! je sais bien! c'est plus difficile que de s'en tirer par d bavardage!... Quand on cherche la réplique exacte, brève, nerveuse q doit lancer un individu dans un cas donné et qui doit jaillir automatiqu ment de son âme même, on reste parfois des heures, des journées sans trouver!...

Mais enfin voilà ce qui serait le vrai théâtre!

§

M. Gustave Simon publie à **La Revue de Paris** (15 mar un article *A propos de « Marion de Lorme »*. Nous en détachon ce fragment d'une lettre inédite expliqué par les quelques ligne ci-après dont il est précédé :

Les 25, 30 avril et 28 mai 1852, le drame fut représenté toujours ave madame Judith, Maillard dans Didier et Geffroy dans Louis XIII.

Le 4 juin, on annonça la vente du mobilier de Victor Hugo pour le 9 : Arsène Houssaye fit encore afficher *Marion de Lorme*. Louis-Napoléon, qui devait plus tard interdire *Hernani* et *Ruy Blas*, assista à la représentation. Dans une longue lettre, Mme Victor Hugo rend compte à son mari de la vente du mobilier et elle ajoute :

Louis-Napoléon a été à une représentation de *Marion*, qui se donnait le jour où la vente a été annoncée. — Il y a été à cette représentation d'une façon inattendue, sans qu'Houssaye ait été averti. Il a applaudi tout le temps. A la scène de Nangis qui demande grâce et parle de clémence, le public s'est tourné vers Napoléon en applaudissant les paroles de Nangis. Napoléon a applaudi très fort. D'Orsay a été dans la loge de Napoléon ce soir-là et a dit à Cabarrus : « Voilà ce que m'a dit Napoléon : *Victor Hugo a vraiment un bien grand talent.* »

Memento. — *La Revue du Mois* (10 mars).— M. H. Poincarré : *Le Hasard* et une note de M. R. de Montessus sur le même sujet. M. le Dr A. Calmette : *Les Charmeurs de Serpents.*

Les Lettres (15 mars). — M. A. Guinon : *Quelques remarques.* — M. Boulenger : *Le Latin.* Les chroniques du mois, par MM. Gregh, Reboux, Ballot, Jacques Bizet, etc...

La Revue verte (mars) vient de naître à Toulouse. Cette revue sera mensuelle peut-être et peut-être littéraire et sociale.

La Phalange (15 mars) donne la suite du *Cinquième Evangile* selon Han Ryner et de la prose de M. E. Pilon dans le goût ancien.

Revue Bleue (16 mars). — M. Gustave Lanson écrit sur *le Respect de la Loi* et M. A. Messimy sur *La Limitation des Armements à la Conférence de la Haye.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Lavoisier (*Le Figaro*, 28 mars). — Berthelot et deux crânes (*La Libre Parole*, 22 mars). — L'Ecole des Ménages (*Le Temps*, 29 mars).

Il faut toujours, paraît-il, parler à propos. Si M. Berthelot n'était point mort, les journaux eussent trouvé incongrue l'idée de parler de Lavoisier. Mais Berthelot, chimiste, étant mort, il est permis d'évoquer le souvenir de Lavoisier, chimiste. M. Roujon en profite pour se demander dans **le Figaro** si quelque jacobin prononça réellement la parole fameuse : « La République n'a pas besoin de savants. » M. Roujon n'a point sur cette question de lumières particulières ; aussi s'en rapporte-t-il à M. J. Guillaume, qui est historien, puisqu'il est membre de la Société d'histoire de la Révolution. Or, M. J. Guillaume estime que le mot n'a pas été prononcé. C'est l'ordinaire destin des mots historiques. Mais les mots historiques ont cette valeur, tout en étant irréels, de résumer très clairement, à l'usage du peuple, les détails d'un fait. « La République n'a pas besoin de savants : » si Coffinhal qui présidait le tribunal révolutionnaire n'exprima

pas tout haut cette belle pensée, il la roulait certainement en silence dans son cerveau obscur de chien de boucher. C'était l'opinion des jurés; c'était l'opinion de la foule qui s'amusait de la tête que faisaient les victimes. D'ailleurs, si la République folle de ce moment-là avait cru avoir besoin de savants, elle n'aurait pas tué Lavoisier, qui était le plus grand savant de la terre. Le mot, véridique ou d'après coup, est d'une telle logique qu'un enfant de sept ans un peu intelligent aurait pu le faire : « Lavoisier est un grand savant ? Oui. — Cependant, on l'a condamné à mort ? Oui. — Alors, la Républiqu n'a pas besoin de savants ? » Que l'on réponde. On peut objecter cependant, que, politiciens, magistrats, jurés, tous ignoraient la valeur de Lavoisier. C'est possible. Mais que penser d'un état social où les hommes du pouvoir ignorent tous la valeur d'un Pasteur, la valeur d'un Berthelot ? Est-il absurde de penser qu'un tel état social est une effroyable erreur ? Si j'étais que de M. Briand, qui a prononcé un bel éloge de Berthelot, je voudrais poser la première pierre d'un monument commémoratif de Lavoisier. Commémoratif, c'est trop peu : expiatoire. Il ne faut accepter la solidarité qu'avec les gens de son espèce.

Comme choses moins connues, M. Roujon rapporte quelques appréciations de Marat sur Lavoisier, dans *l'Ami du peuple* (ô peuple que tu as de singuliers amis !) : « Croiriez-vous que ce petit monsieur qui jouit de quarante mille livres de rentes et qui n'a d'autre titre à la reconnaissance publique que d'avoir mis Paris dans une prison de lui avoir intercepté l'air par une muraille qui coûte trente millions au pauvre peuple, cabale comme un démon pour être élu administrateur du département de Paris !... — Comme Lavoisier n'a pas d'idées en propre, il s'empare de celles des autres ! » Marat était chimiste.

§

Les récits de « choses vues », quand le récit est net et quand la chose en valait la peine, ont une valeur. Voici une page qui m'a intéressé. M. Gaston Méry raconte dans **la Libre parole** la reconnaissance par M. Berthelot des restes de Voltaire et de Rousseau au Panthéon :

C'est aujourd'hui, me dit Clovis Hugues, qu'on ouvre au Panthéon les sarcophages de Rousseau et de Voltaire pour vérifier si leurs cendres n'ont pas été, comme on le prétend, jetées à la voirie sous la Restauration. Si nous allions voir ! »

Et nous partîmes. Au Panthéon, cent ou cent-cinquante personnes étaient déjà réunies, échangeant leurs pronostics. Des messieurs très décorés avec une conviction tranchante, affirmaient qu'on ne trouverait rien dans les cercueils. L'assistance, en général, opinait du bonnet.

M. Berthelot, appuyé sur son parapluie, son œil bleu rempli de malice, écoutait sans rien dire ces propos péremptoires.

Vers deux heures, la commission des recherches étant au complet, on descendit dans la crypte. On y arriva parmi les bousculades. On dut appeler des agents pour rétablir l'ordre.

Des flots de clarté tombant des baies vitrées baignaient cette cohue de gens enfiévrés. On s'entassa dans une étroite galerie, près de la porte d'une sorte de chapelle, en face du tombeau de Soufflot. C'était là que devait reposer Voltaire. Une heure se passa encore. Qu'attendait-on ? Je l'ignore.

Déjà le jour baisse quand, enfin, un ouvrier, vêtu d'une cotte et portant une lanterne d'écurie, ouvre la porte de la chapelle. J'ai la chance d'entrer à sa suite un des premiers.

A gauche, sur un piédestal, une statue du vieil Arouet, reproduction en plâtre de l'œuvre de Houdon. A droite, sur les dalles, une manière de boîte rectangulaire peinturlurée deblanc, sur laquelle apparaissaient encore quelques vagues vestiges de cachets de cire. Cette boîte, c'est le sarcophage de Voltaire. On la soulève et, dessous, apparaît un cercueil qu'on ouvre à coups de marteau, en faisant sauter les armatures de fer...

Un cri : « Il y est ! »

De fait, au fond du cercueil, étendu sur une sorte de litière de poussière brune, il y a un squelette noirâtre, désarticulé, épars...

M. Berthelot s'est saisi de la lanterne d'écurie. Il la promène au-dessus des ossements. Chacun se penche à tour de rôle; mais il faudrait des heures pour que tout le monde puisse venir voir ! M. Berthelot, après avoir pris la précaution d'enfoncer son chapeau jusqu'aux oreilles, s'incline sur le cercueil béant et, comme on retire un objet d'une malle, en extrait un crâne auquel adhèrent encore des bribes de peau fripée. Il l'élève de la main gauche, au-dessus de sa tête, tandis que, de la droite, il l'éclaire avec la lanterne.

C'est un spectacle fantastique et macabre.

Le crâne semble, sous les rayons de la lueur jaune et falote, prendre vie et ricaner. D'instinct, nos regards comparent cette grimace d'outre-tombe, au faciès émacié et railleur de la statue de Houdon... C'est la même expression, avec je ne sais quoi de plus aigu et de plus satanique.

On songe irrésistiblement aux vers de Musset :

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encor sur tes os décharnés...

La nuit est à peu près venue, quand on se prépare à procéder dans une chapelle voisine, à l'ouverture du cercueil de Jean-Jacques. La cohue de tout à l'heure recommence. Les gardiens de la paix sont impuissants, dans la pénombre, à canaliser les impatiences.

Une voix s'élève et déclare que, si l'on ne fait silence, on va évacuer la crypte et que la commission continuera, seule, ses investigations. Un calme relatif s'établit. On pénètre dans le caveau.

Le sarcophage de Jean-Jacques est bien là, orné d'inscriptions. On l'ouvre. Une enveloppe de chêne apparaît sous une première enveloppe de plomb. Cette fois, aucun cri, quand on constate que les restes de Rousseau, comme ceux de Voltaire, n'ont pas été dispersés.

On a une impression de petitesse et d'exiguïté en apercevant le squelett intact de l'auteur des *Confessions*, étendu sur le dos, les mains croisée sur l'ossature des côtes. Autant la vision du squelette démantelé de Voll taire, de son crâne détaché et ricanant, avait été sinistre, autant, par con traste sans doute, est mélancolique et presque banal le spectacle des reste proprets de Jean-Jacques, qu'on dirait préparés pour les vitrines d'u musée anatomique...

Au moment où, défilant devant le cercueil, j'essayais de *clicher* dans m mémoire tous les détails de ce tableau funèbre, un de mes voisins dit « Voici la preuve du suicide. » En même temps il désignait, près de l tempe gauche, une sorte de perforation.

M. Berthelot se pencha, et l'ouvrier qui portait le lumignon accompagn son mouvement. Je vis alors, distinctement, un mince filet noir, qui encer clait la calotte du crâne.

M. Berthelot, du bout du doigt, suivit cette ligne sombre, qui ressemblai à une trace de scie, et constata qu'elle aboutissait au petit trou que mo voisin venait de désigner.

Il déclara : « Cette perforation n'a pas été produite, comme on pourrai le croire, par une balle de pistolet. C'est, vraisemblablement, penda l'autopsie, qu'elle a été pratiquée, pour l'ouverture de la boîte crânienne. Il donna des détails devant lesquels chacun s'inclina...

§

M. de Lovenjoul vient de permettre que l'on publie *l'Ecole d Ménages*, drame inédit de Balzac, qui lui appartenait. A ce prop M. Claretie, dans **le Temps**, raconte comment Balzac, ayant pri Lassailly pour secrétaire, sous le titre de collaborateur, lui dictait s pièce ; vieilles anecdoctes, mais toujours amusantes :

Harassé de travail, le maître s'avisa de prendre un collaborateur. No pas un charpentier de profession, mais un fantaisiste, un poète. Il engage Charles Lassailly, ce ferreur de cigales, cet amoureux de la lune, en qua lité de manœuvre littéraire. Gozlan et Gérard de Nerval ont tour à tour cont l'aventure.

Balzac faisait réveiller à une heure du matin le pauvre Lassailly, et lu disait :

— Vous avez encore de vieilles habitudes. Vous dormez la nuit. La nui on travaille. Voici du café. Prenez-en, et travaillons.

Il y avait sur la table une main de papier blanc.

Balzac, debout en sa robe de moine, allait, venait, improvisait, en arpen tant la chambre :

— Ecrivez : « Acte premier, scène première... Victoire, cuisinière, e Roblot, le caissier, sont en scène. »

C'était *l'Ecole des Ménages*.

Balzac parla, dialogua ainsi jusqu'au jour. A sept heures du matin, Las sailly, accablé de sommeil, entendit le maître lui dire :

— Maintenant recouchez-vous. Je vous ferai réveiller à midi, vous repren drez du café et nous continuerons !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

VAUDEVILLE : *Le Ruisseau*, comédie en trois actes, de M. Pierre Wolff (21 mars). — THÉATRE RÉJANE : *Paris-New-York*, comédie en trois actes, de MM. Francis de Croisset et Emmanuel Arène (16 mars). — Memento.

Je crois que, pendant de nombreux soirs, le public ira entendre **le Ruisseau** : la comédie nouvelle de M. Pierre Wolff charme par une grâce attendrie, et bien des spectateurs, doucement émus, se laisseront aller à y applaudir la séduisante illustration d'une morale qui n'est pas la leur. M. Pierre Wolff en effet est sévère aux femmes du monde, et il est indulgent aux petites prostituées qu'on rencontre dans les cabarets de nuit. M. Pierre Wolff n'aime pas beaucoup plus que leurs femmes les hommes du monde. Il se peut que sa pièce, aimable et souriante, amène à réfléchir ceux qui l'entendront plus que des pièces pompeuses et moroses. Et, ainsi, M. Pierre Wolff aura fait œuvre utile, car on ne peut que louer les paroles des personnages dont, on le devine, les idées sont les siennes.

La composition du *Ruisseau* est assez curieuse. A vrai dire, la pièce forme une manière de petite trilogie. Au premier acte, le peintre Paul Bréhant rompt avec Madeleine Granval, une femme du meilleur monde, qui l'a vilainement trompé. Au second acte, Paul Bréhant rencontre la petite Denise Fleury ; Paul Bréhant et Denise Fleury s'émeuvent à causer ensemble ; ils éprouvent une mutuelle tendresse. M. Pierre Wolff, en ce second acte du *Ruisseau*, s'est montré auteur dramatique vraiment habile. Après des scènes mouvementées, rapides, variées, — divertissantes, — il a écrit une scène discrète, pleine de délicatesse, d'une sentimentalité qui semble naïve, et qu'on écoutera avec une sympathie heureuse et un attendrissement ravi. Au troisième acte, Paul Bréhant, amoureusement uni à Denise, vit dans la plus parfaite sérénité : il semble, un instant, que des fâcheux — de ces gens du monde que M. Pierre Wolff, à ce qu'il paraît, n'aime guère — soient décidés à troubler son bonheur ; mais Paul Bréhant dit leur fait à ceux qui croient bonne la morale du monde, et il gardera près de lui Denise Fleury, la petite prostituée sensible, douce et aimante. A chaque acte du *Ruisseau* se noue, en somme, et se dénoue une intrigue différente ; et c'est surtout par une idée commune qu'est constituée l'unité de la pièce.

On aimera certains personnages du *Ruisseau* : Denise Fleury, d'abord, et Paul Bréhant, il n'est guère besoin de le dire ; puis Mme Trévoux, une excellente femme, qui met la plus discrète et la plus fine des franchises à rompre avec les conventions du monde ; la petite-fille de Mme Trévoux ; et enfin un sage, qu'on appelle M. Edouard, qui est l'ami des filles, qui comprend leur misère et y compatit en souriant. On aimera ces personnages et on prendra plaisir à les entendre et à les voir.

L'agréable comédie de Pierre Wolff est fort bien jouée. Mlle Yvonn de Bray prête au personnage de Denise Fleury une grâce touchant une décence naïve qui lui conviennent à merveille; Mme Anna Jud joue le rôle de Mme Trévoux avec un parfait naturel. Et il faut enco louer Mmes Dolley, Harlay, de Mornand, Carèze, MM. Lérand, Ga thier, Joffre, Dubosc, Boucher, — et je ne sais combien d'autr artistes, qui n'ont à dire que quelques mots.

Mme Réjane est une admirable artiste: M. Tarride, en grand acteu sait nous divertir et nous émouvoir; Mme Daynes-Grassot prête a moindre rôle qu'on lui confie du naturel et de l'esprit; M. Baro n'a rien perdu de la verve fantaisiste qui l'a illustré; Mmes Blanch Toutain, Lantelme, Suzanne Avril, Marguerite Lavigne sont de cha mantes comédiennes, et MM. Brulé, Signoret, Magnier, Noizeu d'excellents comédiens : c'est sans doute à une œuvre parfaite qu'o a donné cette prestigieuse distribution ? C'est à une des pires pa vretés que nous ayons entendues ces temps-ci, à une parodie funèb des *Transatlantiques*, de M. Abel Hermant, signée Francis de Croi set et Emmanuel Arène et intitulée **Paris-New-York**.

Memento. — Aux Folies Dramatiques, *le Coup de Jarnac*, vaudeville trois actes, de MM. de Cottens et de Marsan (22 mars). — A Cluny, *Bouff la-Route*, vaudeville en trois actes, de MM. Xanrof et Kraats (15 mar — A la Gaieté, reprise de *la Fille du Tambour-major*, l'opérette fame de Chivot, Duru et Offenbach (28 mars).

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Opéra de Nice : *La Petite Sirène*, conte lyrique en trois actes d'Armande Polignac, paroles d'Henry Gauthier-Villars. — Odéon : *La Faute de l'abbé Mour* musique de M. Alfred Bruneau. — Un sonnet mis en musique par M. Catherine. *Le Désert*, de Félicien David.

En général, les journaux trouvent la musique de *la Petite Sirèn* supérieure au livret ; ils ont raison.

La partition semble « banale » au *Journal des Théâtres* et « or ginale » au *Phare du littoral;* « monotone » au *Petit Niçois* « très variée » à *la Nouvelle Presse;* « abondante en thèmes mél diques » à la *Saison de Nice* et « manquant d'inspiration mélod que » à *l'Union* qui, cette constatation faite, loue la musicienn « de distribuer à chaque instrument sa juste part de travail », ce q signifie, je pense, que, sous aucun prétexte, Mme de Polignac n'en joindrait à un tambour de pincer sa peau d'âne, ni à un violonist de souffler dans son stradivarius.

Quelques stylistes des Alpes-Maritimes s'évertuent; pour *l'Officie des Théâtres*, « cette musique est presque une école nouvelle (*si*

porte à la rêverie sur le doux murmure du dessin des cordes »; our *la Lutte sociale*, « c'est une tentative hardie vers une science mpliquée d'accords et de mouvements ».

Le livret, fort aimablement apprécié par Gustave Kahn, qui, lui, rait le droit d'être difficile, est pulvérisé par un rédacteur du *Ra-elais*, lequel adresse à l'auteur le reproche (mal fondé, hélas!) de sséder une automobile.

La dame Roze, qui opère dans *l'Officiel des Théâtres*, estime un premier article que « l'auteur du libretto s'est inspiré fort eureusement d'un conte délicieux, etc... »; dans un second article, oze se couvre d'épines et juge le libretto « pauvre, peu intéres-nt, etc... ». Pourquoi cette soudaine volte-face? Vous êtes trop rieux!

Notons enfin que **la Petite Sirène** n'eut point l'heur de plaire M. Fernand du Rocher, barde local (confection d'octopodes de cir-nstance, de couplets satiriques contre le Comité des Fêtes, etc.), nt je cite avec délices cette strophe, la meilleure de l' « A propos it au Concert du Dispensaire Laval », son œuvre maîtresse :

Dans ces fauteuils que nous octroie
L'amitié de Monsieur Tessier,
Je m'endormirais avec joie
Sur le confortable dossier...

Pends-toi, brave Jacques Normand!

§

Revenons à Paris. Notre troisième scène lyrique, l'Odéon, puis-u'il faut l'appeler par son nom, donne son gros effort musical de année avec **la Faute de l'abbé Mouret**. Ce n'est pas le cas e dire « Felix culpa »! Certes, l'amant ensoutané d'Albine fut cou-able, mais moins qu'André Antoine, assez aveugle — ou mieux : ourd — pour avoir accepté la partition zoliste de M. Alfred Bruneau.

Agréablement surprise par l'indéniable musicalité de *Naïs Micou-in*, la Critique, prête à savourer un Bruneau bonifié, se réjouissait éjà d'oublier le cruel passé pour l'aimable avenir. Il a fallu en abattre. La nouvelle partition passe en horreur tout ce qui s'est per-étré jusqu'à ce jour. Jamais le compositeur ne s'était affirmé plus npitoyablement maladroit, plus gauchement agressif. Cela tient de gageure!

Sparklet (M. Albert Flament) a noté que, le soir de la première, MMmes Zola et Bruneau applaudissaient avec ravissement; tous les pectateurs ne marinaient pas dans la même extase : il y eut, écrit n témoin, de petites houles de rire à l'entrée de certain thème, rchestré avec un sens du comique aussi profond qu'inconscient.

Rien ne prêtait plus à la musique, pourtant, que cette apothéose des arbres et des oiseaux, cet après-midi d'un faune tonsuré jetant son froc aux roses. Quelles séduisantes recherches sonores à tenter dans ces sous-bois baignés de soleil, quels effets de lumière à transposer! Hélas! on nous prodigua des borborygmes et des pétarades, grognements de bassons et rauques soli de clarinette; des sonorités déconcertantes « s'affirmèrent par la bouche (*sic*) des cuivres » déclare M. Emile Maulde, du *Censeur*, qui croit qu'on souffle dans une trompette par le pavillon.

Se souvient-on du développement littéraire où, sans penser à mal, Zola avait instrumenté les parfums qui bercent l'agonie enivrée d'Albine? Avec ce respect qui ne survit qu'en lui, M. Bruneau a transcrit cette fantaisie du défunt et, sous la dictée des mots, il nous a fait entendre « le chant de flûte, les petites notes musquées qui s'égrènent d'un tas de violettes, l'accompagnement régulier des lis de la console, la voix de cuivre des œillets, la phrase maladive des soucis et des pavots, la fanfare des roses »; il a noté, avec une piété filiale, « les trilles piqués (?) des belles-de-nuit » sans oublier « la gamme descendante des quarantaines »!!! C'est touchant, ma raplapla.

§

M. A. Catherine a eu l'idée paradoxale de prendre comme thème de composition ce **sonnet** qui, jadis, intéressa *le Monde musical*, et dont la translation mélodique présentait des difficultés inouïes :

Musique, tu me fus un palais enchanté
Au seuil duquel menaient d'immenses avenues;
Nuit et jour, des vitraux aux flammes continues,
Glissaient des nappes d'ensorceleuse clarté.

En des chœurs alternaient nymphes de volupté,
Ondines aux grands yeux, faunesses demi-nues;
Toute la joie immense essorait vers les nues
Et toute la langueur et toute la beauté...

Sûre campagne au chant consolateur, Musique,
Ton magique pouvoir, afflux chaste ou lubrique,
Berce mon songe calme ou mon brûlant désir;

Et quand viendra l'instant ténébreux et suprême,
Tu sauras m'inspirer la force de mourir
En refermant les bras sur le rêve que j'aime.

Il y a des choses admissibles, dans ce quatorzain acrostiche, *sed plura mala*, comme s'exprime *le Journal des Curieux*, qui a, sur la prosodie latine, des idées toutes particulières; en revanche, il convient de louer sans restriction la musique, enveloppante et câline, dont le compositeur enrichit ces discutables alexandrins. Mais... était-elle indispensable?

A vrai dire (attention, nous nous élevons aux idées générales !) les as sont nombreux où les plus délicieuses trouvailles harmoniques 'ajoutent que peu de chose au vers, quand elles n'amoindrissent pas on intérêt. Dans la *Théodora*, que vient d'acclamer Monte-Carlo, Xavier Leroux s'est avéré homme de théâtre selon le cœur de son brettiste Victorien Sardou, en se contentant d'un « parlato » pour ouligner l'agonisante imploration de Marcellus mendiant le coup de oignard qui le délivrera du bourreau. Au dénouement de la *Thérèse*, galement monégasque, de M. Massenet, quand l'héroïne voit son mant conduit à l'échafaud, elle cesse de chanter, elle parle sa dou- eur, « car la parole nue est plus émouvante que le chant », a déclaré e compositeur à un reporter, baba.

De tels excès de vérisme révoltent l'éminent musicographe du *Temps* qui stigmatise cette hâte de l'effet théâtral, de l'effet obtenu ar les premiers moyens venus, les plus directs, les plus immédiats, es plus sommaires... Lalo, Lalo, laissez-les donc faire ! Si M. Bru- eau, si quelques autres que la pudeur m'empêche de nommer, refu- ent d'emmusiquer leurs livrets, ce que notre métier va enfin devenir gréable !

Système des compensations : au moment où les compositeurs renon- ent à leurs privilèges, les gens de lettres répondent à cette nuit du août en bourrant leurs romans d'intentions musicales.

L'un des trois amoureux dévolus par M. Lenormand à la Mira de on *Jardin sur la Glace* est un musicien, un dangereux musicien ardé de prétentions, « dont la progression sentimentale nous est suffisamment expliquée » (Jean Aubry, *la Phalange*), mais sur le is duquel j'aimerais ratiociner un jour de loisir.

Mme de Saint-Point nous montre, dans *l'Inceste*, les arcanes de la assion dévoilées par les harmonies de Claude-Achille Debussy au eune Siegfried « vibrant et dévotieux devant l'œuvre musicale ».

Les Dijonnais de l'émouvant *Désir de vivre* exécutent un trio de hopin pour piano, violon et flûte, évidemment inédit, et dont je serais econnaissant à Paul Acker de me prêter la partition, car je ne con- ais qu'un trio de Chopin, l'*op. 8* pour piano, violon et violoncelle, ui ne vaut pas tripette, au demeurant.

§

Le public du Châtelet montra de l'urbanité, sans chaleur, devant peinture, pourtant torride, du saint-simonien Félicien David. Nous oilà loin de l'émeute joyeuse de 1844 et du cortège triomphal escor- nt sur les boulevards le jeune auteur du **Désert**, sacré instanta- ément grand homme. Comme l'a fait remarquer, dans *la Nouvelle resse*, Emile Vuillermoz, impeccable Aristarque (et si je veux dire Aristarque », moi !) tant d'expositions universelles, tant de voyages

circulaires, de croisières à prix réduit ont violé le mystère de l'Orien qu'il nous devient malaisé de prendre au sérieux le Muezzin, les Almées la Caravane et même le Simoun du lamentable Auguste Colin, fauteu des ahurissants distiques lus par Mlle du Minil, que Dieu nous veuill conserver!

Ces gilets-rouges du Romantisme s'extasiaient à peu de frais devan des trouvailles d'une prétendue couleur locale dont l'indigence nou stupéfie; mais le mirage n'est-il pas à sa place dans un désert, e cette vision ne valait-elle pas celle des Cooks?

D'ailleurs la partition, qui « date » moins que le poème, a gardé d'incontestables attraits. Provoquer l'impression quasi-visuelle d'un immensité déserte à l'aide d'une tenue pianissimo de la dominant aux altos ou aux violoncelles sous la déclamation de la récitante, n'es pas une idée d'imbécile; avouons-le, nous goûtons une minute d'im pressionnisme aigu dans le vertige sonore résultant de cette vibratio qui ne cesse point, hypnotisme d'oreille, bourdonnement imperceptible et lancinant d'un vol de mouche dans une atmosphère étouffant de maison arabe!

D'une voix agile de soprano (vous rappelez-vous le haut-bois un pe nasillard, mais net, de Warmbrodt?), M. Plamandon a vocalisé l chant du Muezzin dont il a dessiné, non sans grâce, la caractéristiqu arabesque finale, muée par Rimsky et Balakirev en un motif déco ratif d'une prestigieuse richesse.

L'orchestre et la caravane des choristes marchèrent d'un pas ég dans les sables mouvants de la partition, sous la conduite de Moham med-Ali-ben-Edouard qui, l'aiguillon en main, leur montrait la route en gesticulant sur la selle de pourpre d'un mehari imaginaire.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART MODERNE

Le XXIIIe Salon des Indépendants. — Il serait bien inu tile de nous lamenter une fois de plus sur le développement numéri que de cette cohue des soi-disant Indépendants. Il témoigne d'une s crasse ignorance des lois, des difficultés et de la destination de l'Art que l'esprit hésite entre l'indignation et la pitié devant ces aveu multitudinaires de la plus négative naïveté. A mesure que *ces* peintre se multiplient, les tableaux se font plus rares, et ce sont *ces* peintres en effet, qui finiraient, si elle était mortelle, par tuer la peinture. D moins il semble fatal que la naguère glorieuse institution du Salo des Indépendants finisse par succomber sous l'action combinée de l sottise de faux artistes et du mépris public.

Essayons, cependant, d'indiquer les tendances et les influences qu se dégagent avec quelque netteté parmi les cinq mille quatre cent

uvres exposées, cette année, dans les serres du Cours La Reine, et e motiver à nouveau notre sympathie fidèle pour un petit nombre 'artistes vrais, égarés là, sans nous attarder aux obscénités, elles bondent, ou aux excentricités qui cherchent par le scandale ou l'é- nnement la réclame et qui sont justiciables seulement du silence.

Les courants les plus précis ou les plus tourmentés ne sont pas écessairement ceux qui jaillissent des sources les plus vives. La érité qui fécondera le prochain avenir se rassemble en elle-même et rend conscience de soi dans une muette attente, tandis que de vaines udaces et une prétendue sagesse non moins vaine font leur bruit...

Je ne sais pas, je ne connais personne qui sache quel est le dessein e M. Henri Matisse. Est-il lui-même dans son propre secret ? Que dégoût des choses déjà vues, déjà faites, des redites, des dévelop- ements inutiles, induise un artiste en des bizarreries qu'excuse une ncérité passionnée, cela de reste s'entend. Mais c'est justement la assion que je vois le moins dans l'académie disloquée qui porte au talogue cette désignation inquiétante : *Tableau N° III;* inquié- nte : prétentieuse, qui ne signifie rien ou ce parfait contentement e soi dont les vrais maîtres n'ont jamais connu que le désir. Je disais, an dernier, que M. Henri Matisse réduisait son art et son métier de eintre à schématiser des figures théoriques et, me souvenant des ualités de coloriste dont il avait précédemment, en maintes natures ortes, fait la preuve, j'ajoutais, avec l'indulgence entêtée que sug- èrent l'estime acquise et le besoin d'espérer, qu'il traverserait vic- rieusement une période d'erreur. Il s'y obstine ; et il y est suivi. aut-il donc regarder de plus près et plus rigoureusement, après les ableaux N° I et N° II, qu'on s'efforça de ne pas condamner, ce Ta- eau N° III, et tristement y voir le témoignage déplorable d'une mpuissance aggravée de vanité ? Il n'y a, là, ni composition, — algré la simplicité balbutiante du dessin, on cherche l'unité du Tableau », elle se perd dans les plans qui s'entreheurtent, dans s couleurs qui refusent de s'accorder, — ni décoration, ni expres- on, ni style. Les gravures qui accompagnent le Tableau ne rassu- nt pas plus que lui. Je ne veux pas croire, avec plusieurs, que . Henri Matisse se moque de nous. Il serait sa première dupe. Je s avec chagrin, et selon ma conviction, qu'il se trompe.

Autour de lui, MM. Derain, Friesz, Camoin, Manguin, — ce der- er, toutefois, sans parvenir à nous cacher les plus précieux dons rsonnels, — évoluent, sensiblement, dans la même voie et courent s mêmes désastres.

Si c'est l'horreur de l'Ecole, associée avec l'influence (pernicieuse l'on y veut voir la vérité définitive) des impressionnistes et avec la çon mal comprise de Gauguin et de Cézanne, qui dévoya ces jeunes ens, le salut reste possible. Ils se reprendront à la discipline heureuse

de la vraie Tradition, celle des Egyptiens et de la Grèce primitive celle des Flamands et des Italiens du premier instant, celle des Gothi ques français, et de Poussin et de Turner. Ils se retrouveront dan l'étude directe de la nature, hors de toutes formules apprises, et d l'âme humaine; par delà l'importance excessive, injustifiable dans l mesure où elle est exclusive, qu'ils prêtent à la technique...

Mais ce n'est pas moi qui leur conseillerai d'aller faire amend honorable de leur « folie » devant l'œuvre pleine d'insipide « sagesse de M. Vallotton, ces *Baigneuses* sans vie, dans cet air sans vibration dans cette eau sans limpidité. C'est là l'autre courant, c'est la réac tion prudente contre un art émancipé des anciennes ou récente contraintes et c'est une autre erreur : l'erreur protestante. Elle m ferait trouver catholique, soit dit en souriant, celle de M. Henr Matisse et de ses amis. Mais entre celle-ci et celle-là, je ne voudra pas être obligé de choisir. Au vrai, dans des directions contraires, c sont les mêmes torts. Différents, les deux partis-pris exilent égal ment l'artiste de la vie; les sages manquent de tendresse autant qu les fous, et de science : car je défie bien qu'on justifie les anatomie de M. Vallotton, si les proportions et les relations de M. Hen Matisse sont improbables, et chez l'un comme chez l'autre les préoc cupations techniques excluent les peintres de l'art général, univers où poésie et peinture, sculpture et musique font un.

Convient-il de nous arrêter à la nomenclature du troupeau impre sionniste? Les innombrables faiseurs qui s'obstinent à la notation d la seconde colorée témoignent, — ne le savent-ils donc pas? d'auta de servilité que le plus docile disciple de M. Bonnat. Quel ponc déjà rance que l'impressionnisme! Avec une mauvaise gaieté on s représente ces masses profondes de peintres qui s'en vont, à traver la terre, tous les jours, à la conquête de ce qu'ils croient être la natur — la nature objective! — « ces brutes qui croient à la réalité de choses », la nature en soi, ces philosophes niais, la nature sans participation de l'humanité!

Il est à craindre que nous ayons longtemps encore à subir la suit non pas de Monet et de Renoir, ou même de Guillaumin, mais d tels moins notoires luministes, producteurs à demi conscients peinture claire, destinée aux sauvages opulents, aux banquiers imb riles de New-York ou de Chicago.

On sait qu'aux Indépendants l'impressionnisme a sa formule sp ciale, sa variante pointilliste. M. Théo Van Rysselberghe para déserter. Mais MM. Angrand, Cross, Luce et, caporal de cette escouad M. Signac sont là, égaux à eux-mêmes, identiques avec eux-même d'année en année. On a le sentiment que c'est tout, si, en douze moi la place des tableaux dans la galerie a changé; non pas le sujet, l'a pect général, le détail de la facture et le mérite. La certitude de

mule décontenance, la froideur de l'exécution décourage. — Je ts à part du groupe Antoine de La Rochefoucauld, plus humain, s tendre, moins sûr peut-être ou moins tendu, et de qui les recher- es purement décoratives rejoignent par leur sens mystique une mpréhension généralisée de l'art, des arts; filialement il s'appa- nte à Gauguin et aux primitifs chrétiens.

L'influence de Gauguin éclate dans les quelques œuvres significa- es. C'était à prévoir, au lendemain de la rétrospective du salon utomne. Gauguin s'allie sans se confondre avec Cézanne. Les ux maîtres rappellent les jeunes artistes au sens de la grande dé- ration; le premier exige une vie intérieure plus intense, le second, e plus exacte obéissance à la nature; le premier conseille, par xemple, de peindre de mémoire et dans l'atelier; par l'exemple aussi second commande le plein air et veut que l'artiste s'ajoute à la na- re sans la perdre du regard.

Jamais M. Paul Sérusier ne se montra plus étroitement fidèle à maître, plus profondément compréhensif aussi de son enseigne- nt. Le tableau intitulé *Tityre et Mélibée*, c'est Gauguin lui-même ntrant la bonne route à Sérusier lui-même. Après des années ève se rend publiquement, justement, ce témoignage que le geste tiateur ne fut pas fait pour lui en vain. — M. Roderic O'Conor a s aussi la bonne route. Il y marche fièrement. Le tableau *Soir, etagne* est une œuvre ample et franche, d'une haute tenue.

Mais il serait fastidieux de compter les artistes qui suivent soit uguin, soit Cézanne. Presque tout ce qui mérite l'attention, ici, este une étude plus ou moins approfondie du Maître d'Aix ou maître de Tahiti, — exception faite, je n'en sais guère d'autres, artistes restés sous l'empire d'Eugène Carrière. Les personnalités sont manifestement gênées, sinon compromises. Il leur faudra des nées pour se ressaisir...

Et je dois me résigner à l'énumération inévitable.

Pierre Girieud, qui prépare en Italie des compositions importan- , a eu la faiblesse de craindre qu'on pût l'oublier en son absence, es fleurs, parmi les plus belles qu'il ait peintes, rappellent son n, ici.

D'autres fleurs, d'une extraordinaire somptuosité, défendent la te jeune gloire d'Emile Roustan, que l'un des premiers, si je ne trompe, j'ai eu la joie de signaler au public.

Dufrénoy, avec une bravoure ardente et sûre, triomphe par des lités incontestables de peintre de grande race. Sa *Vue de Sienne* urtout son *Vieux palais* sont des réalisations pleines et splendides.

Charles Guérin à des compositions que j'ai déjà louées pour les ir vues ailleurs — *l'Armoire* et un paysage décoratif — ajoute une

nature-morte admirable, œuvre de virtuose peut-être, mais ce vi
tuose est décidément un maître en son art.

J'ai rarement autant goûté qu'au Salon de cette année le talent
M. Henry Deziré. La *Femme nue couchée au bord d'un lac*, *Apr*
le bain sont des tableaux d'une distinction, d'une harmonie rares
s'affirment les dons d'un beau décorateur, et je mets plus haut enco
le *Portrait d'enfant*, si simple, si délicatement juste.

M. Pierre Laprade développe avec une persévérante énergie
formule élégante, lyrique, à laquelle il doit déjà de si intéressant
œuvres. Et j'en dis autant de M. Charles Lacoste, bien que *l'Enfa*
au berceau manque des qualités d'intimité pénétrante que no
aimons tant chez ce peintre du silence et que nous retrouvons av
joie dans ses *Jardins*.

De M. Alexandre Urbain j'ai particulièrement admiré *les Chem*
nées rouges (*Venise*) et je suis heureux de pressentir, à des tra
que je voudrais — l'espace me manque — pouvoir préciser, u
phase nouvelle dans le talent de ce jeune artiste.

Gaston Prunier reste le maître du paysage où l'homme, sa
trahir la réalité, se voit et s'exprime lui-même avec une puissa
de sensibilité réfléchie.

Les arbres de M. Ranson gardent leurs rares et enviables ver
décoratives, restent vrais d'être beaux.

Georges Rouault continue son tragique défilé de filles horrible
de clowns terribles. Je comprends — j'admire, en outre, les qual
de peintre dont ces œuvres témoignent, le sens de beauté qu'e
révèlent, sans me défendre de regretter que l'accord tarde à se fa
dans l'esprit de l'artiste, entre ses préférences innées — ou impos
par un certain enseignement — et le spectacle de la nature et de
vie.

Je goûte de plus en plus les vastes paysages de ciel de M. Diri
ces grands nuages pleins de foudre et de vent qui épouvantent
arbres et comme les emporte dans un essor irrésistible. M. Dir
stylise le vraiment plein air.

M. Bernard Boutet de Monvel nous montre, cette année, de pet
compositions étrangement, très expressivement calmes, un peu ne
et sèches, mais à coup sûr d'une incontestable personnalité, *le Vie*
quai, Deux boutiques, la Petite maison blanche...

Les misogynes pensent que les progrès des femmes dans un ar
condamnent. Je ne suis pas de leur avis et j'ai regardé avec int
les tableaux de M^lle^ Bermond, de M^lle^ Ribot, fidèle à son illustre pé
de M^lle^ Bernouard, de M^me^ Bourdelle, de M^lle^ Charmy, de M^me^ Sé
les, de M^lles^ Elen, Franck de Valque, Krouglicoff, Frémont,
M^mes^ Marval, Wolff, Hennequin, Judith Gérard...

Dans l'espace très limité qui m'est accordé ici je ne puis détai

s mérites de chacun des artistes que j'ai remarqués. Au moins, ne j'aie nommé MM. Baignères, Bouche, Roche, Braut, Cesbron, arquet, Deltombe, Dezaunay, Lempereur, Piet, Puy, Pilatrie, ath, La Quintinie, Roby, Süe, Siedlecki, Taquoy, Tarkhoff, Vibert, Villéon, Ottmann, Benderly, Wittmann, Marceau, Kopp, Flan-in, Francis Jourdain, Raoul de Mathan, Alcide Le Beau, les ulpteurs Halou, Lamourdedieu, Marque, l'unique céramiste Mas-ul. L'occasion me sera prochainement donnée de retrouver chacun eux au cours de ces chroniques délaissées un temps, contre ma lonté, et que je reprends aujourd'hui pour ne plus les interrompre.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Théatre de la Monnaie : *Salomé*, d'Oscar Wilde et Richard Strauss.— Théatre Parc : *Mangeront-ils ?* de Victor Hugo. — *Le Mutilé*, d'Edmond Picard. — s Revues. — Les Expositions. — Les Morts : Lapissida. — Anthoni.

L'évènement musical et théâtral du mois dernier aura été la pre-ière, au Théâtre de la Monnaie, de *Salomé*, le drame lyrique d'Oscar ilde et de Richard Strauss. Cette œuvre, forte et hardie, admira-ement interprétée, a rencontré un succès énorme que les récrimina-ns et les anathèmes des cafards du catholicisme ou du jansénisme ront grossi aux proportions d'un triomphe. **Salomé** représente, nt sous le rapport de la conception que de la facture et du style, ntithèse de *Pelleas et Mélisande*, l'autre gros succès de la re-arquable campagne lyrique menée cet hiver par MM. Kufferath et uidé. Vous connaissez le poème de Wilde, qui fut représenté il y a us de dix ans au Théâtre de l'Œuvre. Comme Debussy le fit pour la èce de Maeterlinck, Richard Strauss l'a enrichi de sa musique en y apportant que des modifications anodines. Si Debussy, l'abstrac-ur des fluides, le devin des frissons d'âmes, des troubles psychiques s plus subtils était tout indiqué pour « doubler » Maeterlinck, Ri-ard Strauss, essentiellement plastique, harmoniste corsé et luxu-nt, sensuel comme un peintre flamand, interprète des instincts, s appétits, des passions débridées, convenait on ne peut mieux pour llaborer avec Oscar Wilde. Tels poètes, tels musiciens. Oscar Wilde t un réaliste, un matérialiste lyrique, et Maeterlinck représente spiritualiste, un platonicien, lyrique aussi, mais plutôt enclin au ysticisme, aux rêveries, aux préoccupations des influences et des énomènes occultes. Alors que Wilde s'appliquait à traduire des nsations, Maeterlinck excelle à exprimer des sentiments ou des pen-es. L'un fut voluptueux jusqu'au paganisme, l'autre note de préfé-nce les caresses des âmes. L'Anglais s'intéressa surtout au physi-e de ses personnages, le Belge incline plutôt vers la métaphysique raffinant encore sur les sentiments de ses héros. « On ne paie ja-

mais trop cher une sensation, avait écrit Wilde dans son *Sébasti* *Melmoth*. Il est probable que la véritable nature des sens n'a jama été comprise et qu'ils sont demeurés sauvages et animaux simp ment parce que le monde a cherché à les réduire en soumission à les tuer par la douleur au lieu de viser à en faire les élémer d'une nouvelle spiritualité dont un subtil instinct de beauté sera caractéristique dominante. » Parole juste et profonde. Ne sont-ce poi nos religions bibliques qui entretiennent le malentendu et le con entre l'âme et le corps ? Ne devons-nous point à cette prétend morale basée sur le mépris ou la persécution de la chair tant d'ab rations, d'attentats et de crimes ? N'est-ce point, dans le cas qui nc occupe, l'éducation et l'entourage de Salomé qui feront que ce vierge se muera tout à coup en ménade et que la bête surgira s dain dans l'ange ?

Le public bruxellois connaissait Richard Strauss de longue da mais nous n'avions entendu de lui que des poèmes symphoniqu entre autres *Ainsi parla Zarathoustra* et ses pittoresques et étin lantes *Equipées de Tyl Eulenspiegel*, dont lui-même dirigea p sieurs fois l'exécution aux Concerts populaires. Ces poèmes révéla un polyphoniste audacieux, écrivant pour l'orchestre en virtuose c sommé, un prestigieux « acousticien » ajoutant à l'imprévu de trouvailles harmoniques des combinaisons de timbres non mo inédites, des sonorités tour à tour opulentes et grasses, âpres cruelles, tantôt pleines de volupté et de langueur, tantôt exaspé et presque brutales. M. Richard Strauss aura trouvé amplem matière à exercer son magnifique métier sur le poème effréné d'Os Wilde. Sa musique incendiaire enchérit sur le dialogue paroxys le compositeur parvient à illuminer et à exaspérer encore les ima brûlantes du poète aux incandescences des métaux et des escarb cles de son écrin musical. Il a tiré notamment un superbe parti d grande scène entre Jokanaan et Salomé, de la danse de la princ et il a commenté de la façon la plus pathétique la scène qui suit décollation du Précurseur. L'orchestre dirigé par M. Sylvain Dup fut tout à fait à la hauteur ; j'en dirai autant de Mme Mazar de la danseuse Mme Boni, de MM. Swolfs, Petit, Nandès et Valli

M. Victor Reding, directeur du théâtre du Parc, a eu l'excelle idée de puiser dans le *Théâtre en liberté* de Victor Hugo une plus jolies comédies de rêve qui se puisse imaginer, une fantaisie le grand poète français rivalise vraiment de délicieuse familiarité de noble lyrisme avec le sublime poète anglais Shakespeare, qu'i proposa souvent d'égaler, mais sans toujours y parvenir. **Mangeron ils ?** — tel est le titre plutôt prosaïque de cette œuvre exquise — fut jamais représenté, pas même à la Comédie-Française, et c'est d notre Théâtre du Parc qui vient d'en avoir la primeur. Or, l'évé

ment a prouvé que *Mangeront-ils?* est non seulement adorablement écrit, mais que c'est de plus une œuvre éminemment scénique. Il s'agit d'un voleur... bienfaisant et humanitaire, qui, par une de ces antithèses presque inséparables de toute manifestation du génie de Hugo, fera la leçon à un scélérat couronné. Il contraindra même le despote à servir un plantureux festin à un jeune prince et à une petite princesse, couple amoureux persécuté par ce roi et sur le point de périr d'inanition tout en s'assouvissant de caresses si le bon larron ne devenait leur providence. Donnée puérile et simpliste, comme le fond de la plupart des œuvres de Hugo, mais que le prodigieux magicien ès-verbe enrichit et magnifie de son inépuisable trésor d'images et d'amplifications lyriques. Le rôle d'Airolo, le joyeux et libre larron, est même une création très vivante, une des plus vivantes du poète. C'est un personnage digne des sympathiques truands ou ribauds créés par Shakespeare; il s'apparente de près au délicieux Antolycus, le pick-pocket du *Conte d'Hiver*. Airolo trouva un excellent interprète en M. Gorby, ébouriffant de verve et de belle humeur sans préjudice des notes attendries, indignées et héroïques du personnage. Mlle Alice Archainbaud fut très remarquable aussi dans le rôle de Zineb, la sorcière.

La conférence préliminaire de M. Georges Dwelshauwers représenta un excellent morceau de critique parlée. Le professeur de philosophie s'ingénia d'abord à la suite d'Emile Hennequin et d'autres à définir et à analyser le génie de Hugo au point de vue des idées, mais l'artiste, le lettré, le sensitif dont se double très heureusement la probe personnalité scientifique de M. Dwelshauwers revint bientôt au principal et je dirais presque au seul point de vue auquel il importe de se placer, quand il s'agit de Victor Hugo : celui de l'art et de la poésie. Et à la suite des Gautier et des Baudelaire, il proclama le poète de *la Légende des Siècles* une des forces de la nature, le grand visionnaire de l'invisible et du mystère, l'évocateur des fluides, des vertiges, des abîmes, de la terreur et de l'infini.

Le Théâtre du Parc nous donna aussi **le Mutilé**, comédie-drame en quatre actes par M. Edmond Picard, adaptation d'*Il Cieco*, une pièce italienne de M. Francesco Bernardini. Dans une préface à son œuvre qui vient d'être éditée chez Larcier à Bruxelles, M. Picard explique comment il s'est efforcé d'élargir le malheur individuel, un cas particulier de cécité aux proportions du malheur de « tous ceux à qui une infirmité incurable inflige une mutilation grave s'accompagnant d'une sorte de déchéance, d'un amoindrissement vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres aboutissant au découragement, à une mélancolie soupçonneuse et sombre, tristement illustrés par de grands faits historiques : Beethoven devenu sourd, Rubens paralysé des mains, Baudelaire frappé d'aphonie, Michel-Ange privé de la vue,

Byron boiteux de naissance, Maupassant subissant une lente et désc lante anémie cérébrale. « Les Mutilés ! » Ainsi comprise et dévelop pée la donnée du drame primitif revêtait une portée bien plus large e bien plus tragique. La pièce est écrite en une langue somptueuse e imagée, même trop recherchée çà et là pour la scène, trop « livres que », et peut-être certaines scènes ou monologues gagneraient-ils e naturel et en intérêt à être dépouillés de trop brillants mots d'au teur. Mais la progression dramatique est bien comprise et conduite l'impression sur le public a été très grande. *Le Mutilé* a d'ailleur bénéficié d'une excellente interprétation.

Les **revues** nous apportent des morceaux excellents : dans *la Bel gique littéraire et artistique* de mars des vers d'Emile Verhaeren une page d'histoire de Sander Pierron, la suite de la comédie d'Andr Fontainas ; dans le fascicule du mois d'avril la fin de la dite comédie des contes d'Albert Mockel ; dans *le Samedi* de ces dernières semai nes des articles de MM. Georges Rency, Maurice Wilmotte, Fernan Séverin, G. Ickx et Carlo Ruyters ; dans *Antée*, une belle étude d M. Charles-Louis Philippe sur l'exquis poète anversois Max Elskam des vers de M. Fernand Séverin, des articles de MM. Wilmotte Dumont-Wilden.

Les **expositions** ne chôment point. Il y en eut de fort intéres santes. Au Cercle Artistique celle du pastelliste Lucien Wollès q exposa de magistraux portraits de célébrités littéraires d'ici, pu celles du mariniste Marcette, de Merckaert, le paysagiste des ban lieues et des villes mortes et de Melsen, un excellent coloriste q continue en l'exagérant jusqu'à la caricature la tradition des peti maîtres flamands qui ne voyaient dans nos paysans que des magot et des grotesques. Au salon du cercle « Pour l'Art » il y eut d'admira bles Laermans, de beaux marbres du sculpteur Rousseau, un magni fique panneau décoratif de M. Fabry que la ville de Bruxelles même acquis pour orner l'escalier du théâtre de la Monnaie ; a salon de la Libre Esthétique figurèrent de nombreux Carrière, tou on ne peut plus prenants ; et un contingent de luministes et d'im pressionnistes parfois extravagants et semblant avoir voulu se paye la tête des organisateurs et du public, mais représentés aussi par de maîtres tels que Claus, Hymans, Lemmen, ou des jeunes pleins d promesses, comme Morren et Aloys Delaet.

M. Lapissida, l'excellent régisseur de l'Opéra, qui mourut i y a quelques semaines à Paris, sera vivement regretté dans le mond artiste et théâtral de Bruxelles où il ne comptait que des amis et de admirateurs. Il avait été durant de longues années régisseur au théâ tre de la Monnaie, où il inventa et exécuta en cette qualité des pro diges de mise en scène. Ce fut lui qui monta entre autres, avec un ar tenant de la magie, les œuvres si difficiles et si vétilleuses de Richar

Wagner. Il partagea quelque temps avec Joseph Dupont la direction de notre opéra. L'homme était charmant, affectueux, d'un commerce on ne peut plus agréable. Nous nous rappelons de bien bonnes heures passées en sa compagnie ; notamment un dîner qu'il donna chez lui, dans son appartement de la rue Grétry, en l'honneur de la Melba, qui venait de débuter avec éclat sur notre première scène, et auquel assistait aussi Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles. Quelle causerie amusante et intéressante durant ce dîner à la fois copieux et délicat !

C'était aussi un homme excellent et un artiste de haute valeur que **M. Théophile Anthony**, le célèbre flûtiste professeur au Conservatoire, qui vient de mourir à 57 ans à peine, dans son village natal des environs de Malines, où il passait une grande partie de l'année et où nous lui fîmes plus d'une fois visite à la saison des fruits afin de l'aider à dépouiller ses pruniers. On conservera longtemps le souvenir de son jeu élégant et du son limpide et mélodieux, étonnant de justesse, qu'il tirait de son instrument. Combien il mettait en valeur les soli d'*Armide*, d'*Orphée*, d'*Iphigénie !* Il rappelait Taffanel, le maître français. Grand artiste il n'y eut pas l'homme plus modeste, cherchant moins à briller ou même à paraître. Il gardait les allures frustes et la mise efficace d'un simple petit paysan et il cachait une très grande finesse, une sensibilité exquise, sous des dehors presque farouches.

Sa perte a vivement affligé notre monde musical et on gardera aussi pieusement la mémoire de ce caractère probe et loyal que de ce merveilleux virtuose et de cet artiste vibrant entre tous.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Georg Hermann : *Jettchen Gebert ;* Berlin, Egon Fleischel u. Cº. M. 6. — Raoul Auenheimer : *Die aengstliche Dodo ;* Berlin, ib.id. M. 2. — Georg von Ompteda : *Vormalmenschen ;* Berlin, ib. id. M.. 3.50. — Otto Julius Bierbaum : *Der neubestellte Irrgarten der Liebe.* Leipzig, Insel Verlag, M. 2. —*Die Erzœhlungen aus den Tausend und ein Nœchten,* vol. 1 ; Leipzig, ib. id. M. 5. — J. Bourdeau : *Poètes et Humoristes de l'Allemagne* ; Paris, Hachette, 3 fr. 50. — Memento.

Jettchen Gebert. — M. G. Hermann s'est appliqué à la restitution d'un milieu et d'une époque : le Berlin de la première moitié du XIXe siècle, en particulier durant la période de 1830 à 1840. Avec une patience de collectionneur, pour qui le détail le plus infime de l'importance, il a refait le décor où vivaient les personnages qu'il nous présente. Les intérieurs des maisons, où le moindre bibelot est à sa place, l'atmosphère et la couleur des rues l'ont intéressé autant que le prix des denrées, les conversations et les préoccupations des gens. Rien n'a échappé à sa sagacité et il ne nous épargne

pas les circonstances les plus insignifiantes. Mais ce qui l'a amusé par dessus tout, ç'a été de vêtir les figures qu'il nous présente de costumes des plus authentiques. Son héroïne, la délicieuse Henriette Gébert, se promène en jupe de taffetas gris d'argent à trois volants. Sur ses épaules flotte le châle de crêpe de Chine qu'encadre de vastes manches à gigots. Ses petites mains sont couvertes de gants bleu clair. La minutie de M. Hermann ne néglige aucune particularité et, pour chacun de ses personnages, il refait des portraits qui sont de simples descriptions de gravures de mode.

Mais il y a autre chose encore dans *Jettchen Gebert*. Ce roman d'amour, presque sans épisodes, touche aux plus intéressants problèmes de la culture. Le collectionneur de bric-à-brac ne s'est pas arrêté à la surface des choses, il a voulu connaître l'âme de la société qu'il décrit. Jettchen, qui mourra à vingt-huit ans, après avoir épousé un homme qu'elle n'aime pas, appartient à une vieille famille de bourgeoisie israélite. Les juifs ont toujours joué un rôle prépondérant dans l'évolution de l'Allemagne. Au commencement du dix-neuvième siècle, ils formaient déjà à Berlin un noyau intellectuel extrêmement cultivé. Une Rahel qui a laissé son nom dans la littérature européenne sortait de ce milieu-là. Cette aristocratie juive se corrompt par l'immigration d'éléments incultes venus de l'est. Après plusieurs générations, l'israélite enraciné pourrait se confondre avec la population chrétienne et s'assimiler. Mais le nomade sans fortune, le juif polonais, vient toujours à son heure pour provoquer un phénomène de régression et empêcher l'assimilation. Comment les Gebert, bons bourgeois patriotes, malgré leur race, ayant eu leur part à l'histoire glorieuse de la Prusse— le père de Jettchen est mort en 1813 —comment les Gebert dégénèrent et se laissent submerger par les Jacoby, voilà ce que nous a magistralement conté M. Hermann. On a dit de ce roman qu'il était les Buddenbrooks, ou les Rougon-Macquart, si vous voulez, transportés sur le terrain juif, et rien n'est plus juste. Mais ce que nous admirons dans ce roman, plus que l'élucidation d'un curieux problème social, c'est la reconstitution exacte d'une époque défunte.

§

Die ængstliche Dodo. — M. Raoul Auenheimer est viennois et il reste dans la tradition des conteurs de son pays en nous disant avec tendresse et retenue de jolies histoires d'amour. Depuis Schnitzler jusqu'à Beer-Hoffmann, ils ont tous lu beaucoup Maupassant et ses disciples. Ils ont appris l'art de la composition, avec le procédé de boucler son récit en le terminant par une pointe, et ils en usent sans modération. Peu importe du reste, car ils ont beaucoup de talent et ils savent dire les choses les plus scabreuses d'une façon charmante

Normalmenschen. — Cet « homme normal », c'est tout d'abord le lieutenant Johannsen, qui s'amourache, risque de faire des bêtises et se marie comme tout le monde. Mais son milieu est comme lui, ce qui fait que, dans ce récit, il n'arrivera de choses extraordinaires à personne. M. d'Ompteda connaît mieux que personne la vie des jeunes officiers en temps de paix et l'on pourrait presque prétendre que son naïf héros, avec son honnêteté scrupuleuse, au lieu d'être un homme normal, est un homme d'exception.

Der neubestellte Irrgarten der Liebe. — M. Otto Julius Bierbaum publie une nouvelle édition augmentée d'un recueil de vers, dont, depuis 1900, il s'est vendu 35.000 exemplaires. C'est assez dire de quelle renommé jouit ce poète dans les pays de langue allemande. Nous avons salué ici même ses débuts, et nous avons eu souvent l'occasion de souligner ses qualités et ses défauts. Son *Jardin d'Amour*, qui est du reste un choix parmi des poèmes publiés au cours des vingt dernières annés, s'applique à satisfaire à toutes les esthétiques. La poésie lyrique et descriptive y alterne avec les épigrammes et les stances. On trouvera là de la satire politique, des souvenirs de voyage, de simples petits couplets de circonstance. M. Bierbaum a gardé sa bonhomie et son bon sens qu'il allie agréablement à beaucoup de facilité.

Tausend und eine Nacht. — L'Allemagne ne possédait pas encore jusqu'à présent d'édition complète des *Mille et une Nuits*. M. Paul Greve se propose de compléter cette lacune. Il vient de faire paraître, chez les éditeurs de la *Insel*, agrémenté d'une jolie préface de Hugo von Hofmannsthal, le premier tome d'une série qui comprendra douze volumes. La traduction a été faite d'après l'édition anglaise de Burton, et ce n'est que pour éclaircir certains textes que l'on se servira de la version française de M. Mardrus. Inutile de dire qu'il faudra beaucoup atténuer. Ce n'est du reste qu'à partir du cinquième volume que l'on pourra voir jusqu'à quel point M. Greve s'en est tenu à Burton et quels sont les emprunts qu'il a faits à M. Mardrus. En effet, les éditions anglaise et française, assez semblables au début de l'ouvrage, varient du tout au tout après les quatre premiers volumes, M. Mardrus ayant utilisé, on sait avec quel art merveilleux, de nombreux manuscrits arabes, fort peu connus. Nous suivrons donc avec intérêt le travail du traducteur allemand. Ce que nous en connaissons jusqu'à présent est fort bien venu. Il a du reste pris soin de traduire en vers tous les passages lyriques.

§

Poètes et Humoristes de l'Allemagne. — On entrevoit difficilement l'intérêt qu'il y avait à réunir en volume ces études disparates, dont la plupart ont été écrites il y a un quart de siècle. La

physionomie de la littérature allemande a bien changé depuis l'époque déjà lointaine où Félix Dahn, Freytag et Scheffel faisaient les délices des âmes naïves, et les personnes qui voudraient se documenter dans le recueil de M. J. Bourdeau risqueraient fort d'acquérir sur les courants intellectuels chez nos voisins de l'est, des idées fort incomplètes. Au reste, le titre même du livre ne répond guère à son contenu, car nous ne trouvons là, en fait de poètes que Lenau, traité en 15 pages d'après les *Poètes lyriques de l'Autriche*, de Marchand (1881), et l'horripilant Victor Scheffel à qui M. Bourdeau a cru devoir consacrer un filandreux morceau de 50 pages. Quant aux « humoristes », est-ce à Grimmelshausen, est-ce au chevalier Lang, est-ce à Gottfried Keller que l'auteur a voulu appliquer ce qualificatif?

Quand M. Bourdeau sort du domaine littéraire il paraît moins embarrassé. Son Schopenhauer (*le Bonheur dans le pessimisme*) est d'un spécialiste. Mais depuis vingt ans l'on a publié sur la vie du philosophe francfortois tant de documents nouveaux, qu'il fallait une certaine audace pour s'en tenir, dans un volume qui porte le millésime 1906, aux renseignements fournis par l'excellent et sûr brouillon Frauenstaedt. Louons encore M. Bourdeau d'avoir tiré de l'oubli Karl Hillebrand, critique sagace et informé, dont on ne cite plus guère le nom en France, bien qu'il appartînt avant la guerre au groupe de la *Revue des Deux Mondes*. Son *Frankreich und die Franzosen* mériterait, aujourd'hui surtout, d'être relu et commenté. On y trouverait, en cherchant entre les lignes, toute la déception d'un Allemand qui fut parmi les « libéraux » du second Empire et qui s'efforce de comprendre l'évolution du pays d'où il a été chassé, pour s'être, en 1870, trop réjoui de la défaite.

Le volume de M. Bourdeau contient une seule étude de date récente. Son titre: *Schiller et la Révolution française*, nous promet des généralités. Mais elle a exactement dix pages, dont quatre sont consacrées à Forster et à Adam Lux. M. Bourdeau sait tout juste que Schiller et Klopstock reçurent de la Convention le titre de citoyens français et que *les Brigands* furent joués à Paris en 1792. Gœthe bénéficie d'une page 1/2 dans son énumération. « Autant que Schiller, Gœthe désire sincèrement le bien de l'humanité; mais le désordre, la violence, tout ce qui vient troubler le tranquille et harmonieux développement de l'esprit lui est odieux ». Des quolibets dont Gœthe accablait ce pauvre Schiller, coiffé du bonnet phrygien, M. Bourdeau ne nous dit rien et c'est infiniment regrettable, car il y aurait eu là, à propos des deux poètes allemands, un curieux antagonisme à étudier.

Memento. — *Die Opale*, nouveau recueil d'art et de littérature que dirige M. Franz Blei, vient de publier son premier fascicule trimestriel. C'est encore, comme *l'Améthyste*, dont *l'Opale* prend la suite, une publication fer-

née, réservée aux seuls souscripteurs et qu'édite avec grand luxe la maison J. Zeitler de Leipzig. Une périodicité moins fréquente que celle de la revue défunte va permettre d'introduire plus de variété dans les sommaires et d'accorder un soin particulier aux planches artistiques.

Dès le début, nous trouvons du reste la reproduction de deux Beardsley devenus extrêmement rares, un dessin pour E. A. Poe et un autre pour *Lysistrata*. Ce dernier n'avait circulé jusqu'à présent que sous le manteau. Il est conforme au tirage original en sanguine dont on ne connaît que cinq exemplaires. Les autres gravures sont de G. Laboureur, F. Christophe, Karl Hofer et Marcus Behmer. L'éclectisme, dont M. Blei fait preuve dans le choix des documents graphiques, se retrouve dans la composition de ses sommaires. Des traductions de conteurs turcs et italiens voisinent avec des vers d'Oscar Wilde et des aphorismes de Jules Laforgue. La littérature allemande ancienne est représentée par des fragments d'un journal inédit d'E. T. A. Hoffmann que l'on ne manquera pas de comparer avec les notes posthumes de Novalis. M. Ouckama-Knoop donne d'intéressants paradoxes sur la chasteté. Les analyses d' « ouvrages curieux » appartenant à la littérature galante des deux siècles passés mériteront d'être continuées. Enfin signalons encore des lettres inédites d'Aubrey Beardsley à son éditeur M. Smithers.

M. Witkowski analyse dans *Das literarische Echo* (15 mars) les plus récentes publications relatives à Gœthe. A propos des *Etudes sur Gœthe* de M. Paul Stapfer, après avoir relevé quelques-unes des phrases les plus stupéfiantes de ce recueil, le critique allemand écrit : « S'il est possible qu'un des meilleurs parmi ceux qui s'occupent en France de notre littérature exprime de pareils jugements, comment appréciera-t-on notre vie intellectuelle dans les régions inférieures de la société (*Kulturwelt*) française ? » M. Witkowski a raison de traiter M. Stapfer d' « esprit borné », mais de quel droit l'appelle-t-il alors « un des meilleurs »? — M. Paul Bornstein présente l'œuvre d'Anna Croissant-Rust. Mme Anna Brunnemann donne une étude d'ensemble sur Marcelle Tinayre avec portrait (1er avril).

Suddeutsche Monatshefte (mars) publie des lettres du peintre Anselme Feuerbach à sa mère dont la première, datée de Paris 1851, donne des jugements intéressants sur l'art français. D'autres lettres adressées par Johannes Brahms à la mère d'Anselme Feuerbach sont jointes à cette correspondance. — M. René Prévôt essaye de découvrir un « mouvement littéraire allemand en Alsace », mais il est forcé de convenir que les quelques noms qu'il peut citer appartiennent à des immigrés. Seulun certain Fritz Lienhard, fils d'un pasteur alsacien, a fait son chemin en Allemagne. Mais, jusqu'à présent, parmi ses ouvrages nombreux et dont on fit grand bruit, il serait difficile de trouver une œuvre. La jeune génération cependant, née dans le pays depuis l'annexion, de parents venus d'outre-Rhin, s'est formée au contact de l'élément français et promet d'introduire une note nouvelle dans les lettres allemandes d'aujourd'hui.

Œsterreichische Rundschau (1er mars) contient un article de M. Max Graf sur « les problèmes de la création dramatique ». M. Léon Kellner étudie la curieuse figure de William Blake (15 mars).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

T. G. Tucker : *The Foreign Debt of English Literature*, 6 s., George Bell. — Edmond Dale : *National Life and Character in the Mirror of English Literature*, 8 s., Cambridge University Press. — W. T. Fyfe : *Edinburgh under Sir Walter Scott*, 10 s. 6 d., Constable — Louis Charlanne : *L'Influence Française en Angleterre au XVIIe siècle*, 10 fr. Lecène-Oudin. — Arthur Symons : *Aubrey Beardsley*, trad. par Jack Cohen, Edouard et Saint-Thomas. — Robert Harborough Sherard : *The Life of Oscar Wilde*, 12 s. 6 d., T. Werner Laurie. — *The Trial of Oscar Wilde*, hors commerce. — Charles-Marie Garnier : *Les Sonnets de Shakespeare*, 2 fr., « Cahiers de la Quinzaine ». — Hubert Wales : *The Yoke*, 6 s., John Long. — Hugh Sélincourt : *A Boy's Mariage*, 6 s., John Lane. — Ashton Hilliers : *Memoirs of a Person of Quality*, 6 s., Heinemann. — M. P. Shiel : *The Last Miracle*, 6 s., T. Werner Laurie. — Arnold Bennett : *The Ghost*, 2 s. 6 d., Chatto and Windus. — Memento.

On s'aperçoit chaque jour davantage qu'il est impossible d'étudier la littérature d'un peuple sans la comparer à celles des peuples voisins. En étendant ainsi tout à coup ses limites, ou plutôt en les supprimant, l'histoire littéraire se transforme en littérature comparée. Un tout récent ouvrage de Mr. T. G. Tucker, professeur de philologie classique à l'Université de Melbourne, indique ce que l'on parviendra à faire dans ce domaine. Ce volume, qui s'appelle : **The Foreign Debt of English Literature**, a le mérite d'être court. L'auteur, qui fait preuve d'une vaste érudition et possède une connaissance remarquable des littératures de l'Europe occidentale, a recherché les influences diverses qui ont agi sur l'ensemble de la production littéraire de l'Angleterre. Certes, il accorde relativement une place un peu trop prépondérante aux littératures anciennes, mais il indique avec raison que ce sont elles qui ont créé les genres cultivés par les auteurs anglais. Une part notable est faite à juste titre à la France de même qu'à l'Allemagne, à l'Italie et à l'Espagne. Des tableaux fort ingénieusement composés rendent plus facilement compréhensible la thèse de l'auteur, clairement développée au cours des chapitres, et ces deux cent cinquante pages sont une esquisse précieuse dont tireront un profit considérable tous ceux que l'étude des littératures intéresse.

§

De consciencieux ouvrages comme celui que Mr Edmond Dale intitule **National Life and Character in The Mirror of Early English Literature** seront d'une utilité infinie pour la passionnante comparaison des littératures. Ceux qui rapprochent les écrivains et les périodes littéraires des nations de langue différente sont contraints de posséder une connaissance singulièrement étendue de l'histoire tant politique que littéraire et artistique des nations dont ils s'occupent, et leur science ne s'arrête même pas là. Aussi doivent-ils une reconnaissance particulière aux savants dont les recherches établissent les origines des peuples. Le premier volume de l'*Histoire Littéraire du peuple Anglais*, de M. Jusserand, est à ce point de vue

n modèle. Dans son travail Mr Edmond Dale, avant de s'arrêter
ix environs de l'an 1400, étudie tour à tour l'anglais primitif, qui
conquis l'île, l'introduction et l'influence du christianisme, les
cteurs de confusion, le mélange des races et il décrit finalement la
ation qui est résultée de ce chaos. Il emprunte uniquement à la littéature les pièces de son dossier, les preuves, les documents dont il a besoin, et, selon sa propre expression, il les épingle sur l'arrière-plan formé par l'histoire. Nous n'avons pas à discuter, ici, en détail, la valeur de ces preuves et de l'argumentation, et nous nous bornerons à dire que, malgré, sans doute, les vétilles inévitables dans ce genre de recherches, Mr Edmond Dale a réussi à donner ce qu'il appelle modestement un reflet historique et littéraire de la vie et des caractères dans leur réalité.

§

Un précieux travail encore est celui qu'a compilé Mr W.T. Fyfe, dans le volume qu'il appelle **Edinburgh under Sir Walter Scott**. Quand des travaux de ce genre sont consciencieusement exécutés, ce qui est le cas ici, ils prêtent à l'érudit une assistance inestimable. Pendant les trente premières années du XIX^e^ siècle, la personnalité de Sir Walter Scott occupe une place prépondérante dans l'histoire de la capitale de l'Ecosse. Le prodigieux écrivain fut le centre d'une société fort remarquable qui illustre avec lui l'Ecosse. Mr W. T. Fyfe, en compulsant toutes les sources disponibles, a merveilleusement fait revivre cette brillante période ; il a replacé dans ce cadre si pittoresque tout le paysage et tous les personnages, indiquant les modifications qu'apportent sans cesse les années, et son livre est le guide indispensable maintenant pour quiconque voudra connaître cette glorieuse époque.

§

Les six cents pages dans lesquelles M. Louis Charlanne étudie les relations sociales et littéraires de la France et de l'Angleterre, dans la seconde moitié, principalement, du XVII^e^ siècle, forment un précieux ouvrage pour tous ceux qui s'intéressent à l'étude comparée des littératures, et elles représentent un labeur dont on ne saurait trop louer l'auteur. Recherchant d'abord les causes générales et les raisons particulières qui firent se propager **l'Influence française en Angleterre** au XVII^e^ siècle, il se donne comme but d'exposer les résultats obtenus. Avec une patience infatigable et une érudition minutieuse, il démêle tout ce qu'il y a de français dans le costume, le mobilier et la cuisine, dans les sciences et les arts : médecine, peinture, architecture, horticulture, musique, danse, escrime ; il retrace les progrès de la langue française en Angleterre, chez le roi, à la cour, dans la société, chez les écrivains. L'influence française au théâtre fait l'objet des soins particuliers de M. Charlanne ;

la tragédie et la comédie, Corneille, Racine et Molière influencen
les auteurs sans que le public consente à les admirer directement
C'est aussi la belle époque des traducteurs; on traduit les roman
de Scudéry et des autres, et ils rencontrent un succès considérable
puis, c'est Boileau et la critique avec les PP. Rapin et Le Bossu
avec leur influence sur Dryden et Pope et aussi sur Addison. L'in
fluence française fut tout bénéfice pour l'Angleterre, dont le géni
national ne se laisse ni entamer ni défigurer. Le bel ouvrage d
M. Charlanne fourmille de pages agréables, d'anecdotes intéressantes
de détails captivants, et il est assurément d'une lecture des plu
attrayantes.

§

Il est des destinées auxquelles on ne pense pas sans tristesse : celli
d'Aubrey Beardsley fut du nombre. Il y a quelques jours on exposai
à Paris une collection de ses dessins et l'on put voir, à l'accueil qu
leur firent le public et la critique, que cette œuvre déconcertante n'
pas vieilli, qu'il y a en elle quelque chose de durable. Lorsque survin
sa mort prématurée, on a beaucoup écrit sur l'étrange artiste ; ma
nul mieux que Mr Arthur Symons, qui fonda et dirigea avec Bea
dsley un très artistique magazine : *The Savoy*. En 1898, Mr Sy
mons écrivait une superbe étude sur son ami, et il la publiait pe
après en volume, accompagnée d'un certain nombre de dessins. C'es
de ce livre que M. Floury donne aujourd'hui une édition françai
contenant vingt-neuf des dessins les plus beaux et les plus représen
tatifs de Beardsley, ainsi qu'une reproduction du portrait par Jac
ques Blanche. Le texte, comprenant la préface et l'essai admirable
de Mr Arthur Symons, est brillamment traduit par Jack Cohen e
par Edouard et Louis Thomas. Ce volume, où l'on retrouve le soin e
le goût habituels avec lequel Floury établit ses belles éditions, es
indispensable pour connaître, en Beardsley, l'homme et l'artiste.

§

Une autre destinée attristante fut celle d'Oscar Wilde, qui mouru
prématurément, après une si cruelle tragédie, et laissant un œuvr
insuffisant pour lui assurer le premier rang, à côté d'autres qui
morts plus jeunes cependant, ont conquis une éternelle renommée
Comme ce Christ, dont il parle si magnifiquement dans *De Profun
dis*, Wilde fut un diseur de paraboles, il parla son génie, et il n
lui manqua que des disciples pour recueillir ses paroles. Pourtan
un de ceux qui l'ont bien connu, Mr Robert H. Sherard, le biograph
de Zola et de Daudet, a tenté de retracer l'existence d'Oscar Wilde
The Life of Oscar Wilde. Après un premier essai qui n'étai
pas très heureux, Mr Sherard a réussi à écrire sur l'auteur de *Sa
lomé* un volume des plus intéressants. Ce n'est pas encore, et pou

es raisons qu'il est facile de comprendre, la biographie définitive; y a bien des trous et des omissions dans ce travail, mais Mr Sheard a su tirer un excellent parti de la documentation dont il dispose. 'lus tard, quand de trop fâcheuses réticences ne seront plus nécesaires, il refera, sans doute, une troisième fois son œuvre. Comme ocument biographique, il a été imprimé récemment un extrait des omptes-rendus sténographiques du procès de 1895, réimpression u'on trouve, croyons-nous, chez l'éditeur Carrington, et qui s'appelle **'he Trial of Oscar Wilde**. Une très belle préface signée C. '. (Charles Grolleau, sans doute) est un noble commentaire sur les urpitudes qui suivent.

§

M. Charles-Marie Garnier donne, dans un *Cahier de la Quinaine*, l'« essai d'une interprétation en vers français » des **Sonnets le Shakespeare**, et il se tire fort honorablement de sa tentative. es vers français ont une réelle beauté, et il réussit à interpréter les ıystérieux sonnets avec une habileté heureuse. Nous ne saurions ici lever de menues chicanes sur ce sujet, d'autant plus qu'il nous paaît qu'entre les traducteurs qui se sont risqués à la version en vers, I. Ch.-M. Garnier est un de ceux qui ont le mieux réussi; mais à sa élicate et poétique version s'opposent encore les traductions bien plus ɔmplètes quant au sens de F.-Victor Hugo et d'Emile Montégut. ar pour rendre avec exactitude tout ce que contient chaque sonnet e Shakespeare, il faudrait chaque fois bien plus de quatorze vers t parfois même tout un poème: outre la concision extrême, il y a es mots anglais si courts et des vers entièrement faits de monosylıbes. Certains traducteurs avaient adopté la forme du sonnet de 'étrarque avec les deux tercets, mais M. Ch.-M. Garnier a été fort ien inspiré en conservant la forme shakespearienne des trois quaains et du couplet final. De rares et brèves notes expliquent certains ers, mais le traducteur s'est abstenu de tout commentaire sur l'obcur problème dont on n'a pu fournir encore aucune explication sasfaisante; il lui a suffi de présenter les sonnets fameux comme des euvres d'art littéraire, et non comme des documents biographiques.

§

La lecture de certains romans anglais récents, comme **The 'oke**, de Mr Hubert Wales, incite à de complexes réflexions. Non as au sujet de l'ouvrage, lui-même, qui est fort recommandable, ıalgré ses défauts, et qui a une intention didactique fort précise, ɔmme les pièces de M. Brieux, mais au sujet des tendances que de ls romans confirment. Une évolution certaine vers une plus grande anchise de mœurs, à titre de cause ou de conséquence, peu importe, ɔexiste avec les audaces des romanciers de la jeune génération.

Nous avons indiqué déjà, ici, ce salutaire affranchissement, dû à l'influence de George Moore, de Thomas Hardy, de Grant Allen, des *Hill-Top Novels* de jadis, de Lucas Malet aussi, et il semble qu'une forme nouvelle du roman se prépare qui permettra d'aborder sans réticences exagérées, sans hypocrisie surtout, des problèmes multiples qu'on n'osait même pas effleurer jusqu'ici, et dont l'importance sociale est considérable. Le sexe, la sexualité, comme disent nos voisins, qui est la base même de toutes les difficultés sociales, a été jusqu'ici férocement prohibé du nombre des sujets dont un romancier peut traiter. A présent, des auteurs se regimbent, que l'énorme majorité du public désapprouve encore, mais ce ne sont plus des efforts isolés ; le mouvement se dessine avec netteté ; plus nombreux sont les romans s'occupant des relations et du conflit des sexes ; et sous ces manifestations on sent une volonté d'émancipation. En écrivant *The Yoke,* Mr Hubert Wales ne s'est pas fait illusion sur l'accueil probable réservé à son livre ; mais il a fait œuvre utile ; il a du talent qu'il perfectionnera ; qu'il continue donc, les connaissances scientifiques se répandent chaque jour, et l'on ne croira pas toujours en Angleterre que, de la gorge aux genoux, le corps humain est occupé par l'estomac.

§

L'histoire de mariage blanc que Mr Hugh Sélincourt raconte dans **A Boy's Marriage** est, comme conception, très anglaise. Tout le début est excellent, le récit est plein d'intérêt. Les personnages principaux et secondaires sont fort bien campés ; le décor dans lequel ils se meuvent est très agréable et piquant dans sa simplicité ; l'ensemble est bien construit, bien agencé, très convaincant, mais vers la fin tout se gâte. Le mari, chaste malgré lui, file à Londres, où il passe la nuit en compagnie d'une jeune personne moins ignorante et moins farouche que sa légitime épouse, et ce coup de canif dans un contrat qui n'est pas exécuté encore est un coup fatal pour le jeune époux désespéré de sa « débauche ». Il y aurait certainement d'autres moyens de sortir de la difficulté, des moyens à coup sûr plus conformes à la réalité, et offrant des possibilités de situations moins invraisemblablement tragiques et plus d'accord avec la tragi-comédie de l'existence quotidienne. L'auteur suppose chez son lecteur une dose assez considérable de naïveté quand il lui demande de croire qu'après l'escapade de Londres son héros, qui est un jeune homme sain, solide, bien portant, sera pris d'une vague maladie de langueur dont il mourra à point nommé à la trois centième page. A cause de cet absurde dénouement, ce roman, très bien commencé, donne l'impression d'être « raté ». Il ne faut pas confondre peccadille avec sacrilège, et le forfait du genre de celui que commet le héros de

Mr Sélincourt est de ceux qui se pardonnent, surtout quand le coupable est seul à connaître son crime, qui n'est certainement pas de ceux dont on peut prétendre mourir.

§

Ce n'est pas un genre nouveau que cultive Mr Ashton Hilliers en écrivant ses **Memoirs of a Person of Quality**, et, sans remonter aux *Mémoires d'un homme de qualité* de l'abbé Prévost, nous avons de fréquents exemples de ces narrations à la première personne, procédé qui offre au point de vue technique moins de difficultés que la méthode impersonnelle. Il y a des dangers aussi pour celui qui narre ses propres exploits, et ces dangers, Mr Ashton Hilliers a su habilement les éviter à son héros, George Fanshawe, qui nous conte une courte période de sa vie seulement, puisque nous le quittons sur un heureux dénouement, à vingt-cinq ans. L'action se passe à la fin du XVIII^e^ et au début du XIX^e^ siècle, parmi les échos des guerres continentales, auxquelles, pour un motif ingénieusement trouvé, le héros ne peut prendre part. A le suivre, donc, nous avons de nombreux aperçus de la vie anglaise à cette époque, dans les classes diverses de la société, chez les méthodistes, les quakers, la noblesse, l'armée, la justice, le peuple, à Londres, dans les villes de province et dans la campagne. C'est un de ces romans où l'atmosphère est toujours suffisamment intellectuelle, où les aventures restent vraisemblables et où l'intérêt croît de chapitre en chapitre.

§

Le dernier livre de Mr M. P. Shiel est singulièrement déconcertant. En même temps que, par endroits, il empoigne et remplit d'anxiété, par d'autres il fatigue et provoque l'agacement. Le récit est coupé à tout instant par des digressions désagréables; toutefois le mystérieux complot d'où résulte **The Last Miracle** se déroule au milieu de péripéties affolantes. Malgré ses défauts, ses surprenantes inégalités, ce conte vaut d'être lu, et l'appendice qui survient après le dénouement est fort curieux. L'auteur expose ce que sera la religion nouvelle, celle qui remplacera le christianisme suranné, tué par les faux miracles, et il décrit des cérémonies bizarres du culte nouveau, sorte de gymnastique rationnelle mêlée de chants, produisant et entretenant la beauté physique dans une humanité spirituellement supérieure.

§

En même temps qu'il écrit ces beaux romans : *Leonora*, *Sacred and Profane Love*, *Whom God hath joined*, Mr Arnold Bennett s'amuse à esquisser des « fantaisies sur des thèmes modernes ». Une de ces fantaisies, **The Ghost**, bien que tout récemment publiée, fut écrite, nous dit-on, il y a sept ou huit ans. Malgré tout le talent

que l'auteur déploie dans ce récit, nous lui préférons quelqu'un des beaux *Tales of the Five Towns*, où il déploie à l'aise toutes ses ressources.

Memento. — Aux quatre mille ouvrages publiés dans la Collection Tauchnitz viennent de s'ajouter : *The Modern Way*, un remarquable recueil de nouvelles par Mrs W. K. Clifford ; *Harry and Ursula*, un intéressant roman de W. E. Norris ; *The Motormaniacs*, quatre aventures d'automobilistes par Lloyd Osbourne ; *Benita*, l'histoire d'un trésor caché et de tribulations en Afrique, par H. Rider Haggard ; et *The Seven Lamps of Architecture*, par John Ruskin.

La collection de romans anglais et américains à deux francs, qu'a lancée l'éditeur londonien T. Fisher Unwin, sous le nom d'*Unwin's Library*, mérite à tous égards de devenir populaire sur le continent. Elle contient déjà une cinquantaine d'œuvres fort bien choisies et vient de s'enrichir d'un très captivant roman de Mary E. Wilkins : *Doctor Gordon*, dont les péripéties se déroulent en Amérique.

Le numéro d'avril du *Harper's Magazine* est remarquablement intéressant : il débute par une lucide étude de Mr Edmund Gosse sur les *Lost Tapestries of the House of Lords*, qui est suivie par quelques pages de Swinburne sur Wm Rowley, un contemporain de Shakespeare, d'un magistral article d'Havelock Ellis sur Montserrat, *The Home of the Holy Grail*, d'un poème inédit de Wm Sharp, d'une nouvelle de Laurence Mott, etc.

Très intéressant sommaire, aussi, au *Cornhill Magazine*, avec *The Countess of Picpus*, une humoristique histoire de cape et d'épée par Maurice Hewlett ; *The Caré*, amusant tableau de la vie d'un prêtre campagnard en France ; *On some forms of Irony in Literature*, profitable étude d'Arthur Sidgwick ; *The Folk Lore of the County Court*, par le juge Parry ; *The Hybridisation of Orchids*, par Frederick Boyle, etc.

The Fortnightly Review d'avril publie des articles sur la Russie, sur le Pangermanisme, la conférence coloniale, le socialisme, la situation en Orient, un poème d'Alfred Royes sur le 70e anniversaire de Swinburne, un article sur les clubs de Londres, une étude de H. C. Minchin sur Henry Fielding, etc.

Avec des articles sur les diverses colonies britanniques, *The Empire Review* publie des études sur la question de l'enseignement secondaire en Angleterre, par Margaret F.-A. Hubband, et sur la Conférence de La Haye, par Mr Edward Dicey.

Outre des articles sur la politique intérieure, *The Nineteenth Century and After* donne des études de Sir Auckland Colvin sur l'Egypte actuelle ; de l'abbé Dimnet sur M. Clemenceau, écrivain et philosophe ; de G. W. Prothero sur Leslie Stephen ; de Mr Herbert Paul, sur l'anthologie grecque.

Dans un de ses derniers articles de la *Saturday Review*, Mr. Laurence Binyon disserte sur Chardin et Ruskin.

Mr William Le Queux, qui produit chaque année plusieurs romans sensationnels, selon la formule feuilletonnesque, publia l'an dernier *L'Invasion de 1910*, anticipation d'une descente des Allemands sur les côtes anglaises, dans laquelle il tend à démontrer que l'Angleterre est vulnérable, quoi

u'elle en croie. C'est une traduction de ce livre qui vient de paraître chez
'ischbacher.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES TCHÈQUES

Dr Ot. Hostinsky : *O nynějsim stavu a smeru ceské hudby*. Prague Fr. A. Jrbanek, et *Bedrich Smetana a jeho boj o moderni ceskou hudbu*. Prague, Jan aichter. — Dr Karel Teige : *Skladby Smetanovy* et *Dopisy Smetanovy*. Prague, 'r. A. Urbanek. — Eliska Krasnohorska : *Bedrich Smetana. Nastin zivota ; usobeni jeho umëleckeho*. Prague, Fr. A. Urbanek. — Em. Chvala: *Ctvrtstoleti eské hudby*. Prague, Fr. A. Urbanek. — F. V. Krejci : *Bedrich Smetana*. — Dr Arnost Krauss : *Bedrich Smetana v Goteborg*. Prague. Bulletin de l'académie chèque et revue Kvety. — Dr Jaromir Borecky : *Strucny prehled dejin ceské udby*. Prague, Mojmir Urbanek. — Dr V.V. Zeleny : *O Bedrichu Smetanovi*, réface Jules Zeyer. Prague, F. Simacek.

La simple nomenclature ci-dessus suffirait à démontrer l'importance de Smetana dans la vie de la nation : c'est que sa musique existe n soi et en tant que symbole national. Et je ne cite que les livres u'il m'a été donné de passer en revue. On compte proportionnellement une littérature plus grande en Bohême sur Smetana qu'en 'rance sur Berlioz, malgré les beaux travaux récents de MM. Prodomme, Tiersot et Boschot. Ce qui nous intéresse ici, c'est que quelues-uns de ces livres sur le grand musicien tchèque sont des œures littéraires de premier ordre, et avant tous celui de M. Otokar Iostinsky, où de son héros il envisage particulièrement **jeho boi a noderni ceskou hudbu**, c'est-à-dire *la lutte pour la musique chèque moderne*. M. Ernest Denis a déjà célébré « le très grand ntérêt de cet ouvrage pour l'histoire de toute la vie intellectuelle à 'rague vers 1870 ». M. Hostinsky le dédie à la mémoire de Zdenko 'ibich, dont ce fut l'une des dernières préoccupations bien qu'il n'ait as eu la joie de le voir paru. Si l'excitation cérébrale qui amena la urdité, puis la folie de Smetana, n'avait pas été la conséquence de ette lutte entreprise à Prague avec une crânerie magnifique par le eune compositeur revenu de Göteborg (Suède), ce serait plutôt une istoire risible que celle de ce conflit où entrent en jeu trois éléments, ont deux d'un comique inappréciable : des wagnériens qui n'ont amais entendu une note de Wagner, des antiwagnériens qui ne avent pas ce que c'est que le wagnérisme et appellent wagnériens et vagnérisme tout ce qui choque leurs goûts, les deux groupes acharés contre un malheureux compositeur trop slave pour les premiers, rop wagnérien pour les seconds et qui ne s'occupe du reste absolument ue, il le dira lui-même, « de Smetanisme et de probité musicale ». joutez-y la politique, les rancunes personnelles, la haine efficace qui lustre à jamais M. Pivoda et vous avez les éléments de la tragiomédie dont le dénouement est l'un des plus tristes épisodes de 'histoire tchèque contemporaine. Le commencement de la bataille se

livra autour des pages splendides de l'opéra *Dalibor*. Un chapitre plein d'intérêt, pour ceux-là même qui n'ont pas encore appris à se soucier suffisamment de l'existence de Smetana, est celui qui raconte les rapports du maître avec Liszt ; ses voyages à Munich pour y entendre *Meistersinger*, *l'Or du Rhin*, *la Walkure*, *Tristan;* enfin le voyage de Bulow à Prague. C'est là que les wagnériens allemands de Bohême font triste figure. Ils viennent en délégation auprès du premier mari de Mme Cosima. Et celui-ci de questionner : personne n'a rien entendu de Wagner ; personne ne paraît disposé à entreprendre quel voyage que ce soit pour mériter ce nom de wagnérien dont ils se parent ! A chaque question les figures s'allongent. Smetana et Hostinsky rient sous cape : « Eh ! Messieurs, conclut Bulow, voici ces messieurs les Tchèques qui eux se donnent la peine de se déplacer, etc. » Lors des représentations de *Tristan* (1872) il y a le détail amusant de Bulow courant chez lui changer de linge après chaque acte. A la première représentation, Smetana, assis au premier rang, plonge dans l'orchestre, ne lève pas les yeux sur la scène, surveille en particulier les cuivres et le directeur lui-même ; la seconde fois il n'a d'yeux que pour les chanteurs. Ce sont là détails de mince importance si l'on veut, mais présentés avec verve par un témoin, ils donnent une telle vie au héros ! De même l'escapade à Gross Hesselohe.

Il reste à M. Hostinsky, outre ses mérites d'érudition et d'écrivain, la gloire d'avoir été dès le principe un défenseur opiniâtre de la cause à la fois commune et très différente de Wagner et de Smetana en Bohême et d'avoir été le fidèle ami et le plus ferme soutien de ce dernier. Dans sa brochure **O nynejsim stavu o smeru ceske hudby** (*sur l'état et les tendances actuelles de la musique tchèque*) nous avons cette rare bonne fortune de rencontrer quelque chose comme un fait par ligne, des idées claires, un plan logique et une rédaction précise, ce qui n'est pas toujours le cas des travaux tchèques et allemands sur la nature. En veut-on un exemple frappant : voici comment M. Bronislaw Wellek dans son *Smetana* allemand parle de la naissance du grand musicien, il s'agit de son père : « Celui-ci fut trois fois marié. Tandis que la première femme mourait sans enfants, son second mariage lui en apportait cinq, le troisième six. De ce dernier mariage avec Barbara Link naquit Frédéric, premier fils après six filles, le 2 mars 1824, à Litomyschl. » Si du moins c'était exact ! Il est vrai que M. F. V. Krejci corrobore avec un peu plus d'élégance et beaucoup moins de précision : « Il naît de la troisième femme de son père, premier garçon après six filles », et l'on garde l'impression que ces six filles sont toutes de la troisième femme. Survient M. Hostinsky, catégorique et définitif dans ce bel article *Smetana* du *Dictionnaire encyclopédique* de Otto, pour lequel il a tenu

out ce qui se rapporte au compositeur : « Il lui naquit... treizième e ses vingt enfants, troisième des dix qu'il eut de sa troisième fem- ne. » Il en aurait donc eu dix et non pas six de la seconde. Et il ne agit pas, comme il serait possible en français, d'une coquille d'une ettre ; en tchèque et en allemand les deux nombres diffèrent de out au tout.

Si l'on songe que c'est là un fait en quelque sorte primordial t d'une réelle simplicité, nous sommes forcés de constater chez MM. Wellek et Krejci soit un certain désordre d'énonciation, soit un éfaut d'exactitude inexplicable.

La clef des études sur *Smetana* est à chercher dans les deux petits ivres (voir les titres tchèques au sommaire) où feu le Dr Karel Teige donné le catalogue commenté de l'œuvre, puis une portion fort ntéressante de la correspondance. Etonnons-nous cependant qu'il n'existe encore une édition critique complète ni de l'œuvre, ni de la orrespondance, ni des articles de journaux fort intéressants par esquels Smetana se fit tant d'ennemis. Les citations de M. Hostinsky ous mettent fortement en goût. C'est autrement sérieux que les euilletons de Berlioz.

Mme Eliska Krasnohorska est la femme qui, avec de bonnes idées, ne imagination débridée, fort peu de raison et une érudition par rop fantasque, a donné à Smetana ses quatre derniers libretti. Celui le *Mur du diable* vaudrait d'être analysé par quelque Willy ou Al- honse Allais : je ne suis ni l'un ni l'autre, mais je regrette d'être rivé de ce plaisir. On s'étonne que son livre ne contienne pas plus le souvenirs personnels sur Smetana. Mais nous lui devons l'exquis létail du choix du nom Bedrich. Le père, Franz, se réjouissait de donner son nom à son premier fils. Mais Barbara Linck avait eu un amour pour un beau cousin qui s'en était allé-t-en guerre et ne re- vint pas. Celui-là s'appelait Bedrich. Fort à propos, quelques jours avant la naissance du petit, un ange lui apparaît en rêve qui lui annonce un garçon et lui intime l'ordre de l'appeler Bedrich. On manquait de malice en Bohême de ce temps-là. On en manquait en- core soixante ans plus tard, car, de la fosse où l'on venait d'abandon- ner la dépouille mortelle du second grand sourd de la musique, l'en- terrement se rendit officiellement au Theâtre entendre... que croyez- vous ? Au moins *Libuse* ou *Dalibor?* Non : *la Fiancée vendue!* Mme Krasnohorska a beau nous affirmer que « Mai n'eut pas assez de fleurs et les yeux tchèques assez de larmes pour cette tombe », le furiant et les polkas de la *Prodana nevesta* nous paraissent d'un deuil un peu folâtre !

Les souvenirs personnels sur Smetana il les faut aller chercher dans le livre charmant du Dr V. V. Zeleny, d'où ressort un Smetana singulièrement expressif et vivant. Ici on a le geste et la physiono-

mie, et la façon de marcher, de chercher du regard des amis le long du trottoir, de s'assurer de la possibilité de traverser la rue ; on a le portrait et le décor, et le menu détail caractéristique à la Daudet, le détail qui signe Smetana et Prague.

Par exemple on essaie des cornets acoustiques nouveaux. Rendez-vous est donné le soir au Convict pour que Zeleny apprenne le résultat : « Si cela a réussi nous boirons de la Pilsen, sinon... Eh bien ! nous nous contenterons de Smichow... » Naturellement « cela ne réussit pas ». Zeleny, qui s'en doute, se garde bien d'aller au Convict assister à la déconvenue du pauvre Smetana. Il le rencontre le lendemain pas du tout chagrin : « Après tout je suis bien content que cela n'aille pas : il m'aurait fallu toujours trimballer cette caisse derrière moi... »

Ce sont encore les jours résignés, les jours heureux. Personne n'a dit l'horreur finale. Les rapports médicaux, les observations de la maison de santé n'ont pas été publiés. Il n'est rien sur la maladie de Smetana de tel que le fameux livre du Dr Mœbius, qui a permis aux derniers biographes de Schumann un si précieux appareil scientifique. Et l'on s'en étonne ! Qu'on se dépêche tandis que les témoins de cette agonie vivent encore. Et ne se décidera-t-on pas d'interroger les vieilles dames aristocratiques de la Mala Stranà qui furent les élèves de Smetana, comme Christine Nilsson le fut à Göteborg ?

Cette période suédoise de la vie de Smetana est la seule qui soit définitivement, complètement élucidée, grâce aux voyages d'études que le Dr Arnost Kraus est allé faire à Göteborg pour y retrouver la trace encore très marquée du séjour de l'admirable maître. En deux essais fort judicieux il a rassemblé toutes les lettres du compositeur qu'il a pu copier en Suède, tous les souvenirs qu'il a recueillis, et grâce aux vieux journaux de l'époque il a pu rétablir presque jour après jour l'emploi du temps de Smetana. Voilà un travail admirable qui devrait être étendu à toutes les autres périodes de la vie du maître. L'illustration de *Kvety* reproduit même les aspects qu'a connus Smetana de Göteborg et de l'hôtel où avaient lieu les concerts. Et l'article nous initie au soupçon de roman avec Mme Frõjda Gumpert qui dut être pour beaucoup dans le souvenir ému qu'il garda de ce lustre suédois.

La brochure de M. Em. Chvala : **Un quart de siècle de musique tchèque**, serait le précis le plus élégant à traduire, si l'on voulait avoir en français quelques notions nettes et simplifiées sur la musique tchèque surtout contemporaine. Les vieux maîtres, j'aimerais mieux les retrouver dans le livre du Dr Borecky : **Bref résumé de l'histoire de la musique tchèque**, dont voici la subdivision : des origines païennes à l'épanouissement du chant liturgique sous Charles IV, l'époque de la Réformation tchèque, celle de la contre-réformation et de la pénétration étrangère, celle du

assicisme, enfin l'école de Smetana. Tous ces excellents travaux ous prouvent que la littérature musicale est désormais fondée en ohême et qu'elle y va prendre le même essor qu'en France et en llemagne. Me serait-il permis d'émettre, en finissant, un vœu? Il doit avoir pour un spécialiste, à la fois de la musique et du tchéquisme, oyen de découvrir jusque dans les œuvres de Myslivicek (Venatorini) de Zelenka, jusque dans celles de Dussek et de Reicha, bref de us les musiciens d'origine bohême avant Smetana, un je ne sais oi qui n'aurait pas été tel si ces musiciens avaient eu une autre atrie. Il est impossible qu'il n'y ait pas trace là, si petite soit-elle, de cette igine. Même dans l'architecture baroque à Prague, il n'est pas npossible de démêler quelque chose qui ne se retrouve ni à Dresde, à Munich, ni à Vienne, ni en Espagne, en France ou en Italie. ref je propose après les histoires de la musique tchèque avant metana un catalogue aussi complet que possible des traces de tchèuisme et des particularités originales dues à l'origine bohême, probablement éparses dans les œuvres de musiciens que l'on aurait sans oute fort surpris en les leur dévoilant. Mais n'importe... Et s'il est esoin d'un exemple, que l'on prenne donc les travaux du Pf. Kuhac 'Agram, celui entre autres sur Haydn et les mélodies populaires oates. Un livre de ce genre serait le plus sérieux service que l'on ourrait rendre à l'art qui a jusqu'ici fait le plus d'honneur à la ohême.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Une préface à « Léa », de Barbey d'Aurevilly.— *Léa* t une œuvre de jeunesse dans toute l'acception du terme, et sur quelle il faut s'abstenir de porter un jugement littéraire ou artistiue.

Cependant, cette pauvre *Léa* (1), marquée déjà de la sincérité qui aractérisera Barbey d'Aurevilly et équilibrera si merveilleusement raison et son imagination, laisse, à certains accents, à quelques nsations d'infini et à des éclairs de pensée profonde, deviner parois l'individuelle et forte direction que son talent devait prendre. Et est intéressant de mesurer la distance parcourue.

Mais les invraisemblances de cet essai portent désespérément leur ate, et rien dans le style ne prépare la langue originale, précise, inattendu du mot et sa justesse, qui font de l'auteur de *l'Ensorcee* et des *Œuvres et des Hommes* un maître parmi les écrivains du IXe siècle, — le siècle du Roman et de la Critique.

(1) Édition à 90 exemplaires, imprimée par la *Société Normande du Livre lustré*.

Malgré ses vingt-trois ans, une hâte juvénile de voir *Léa* imprimée, dont témoignent certaines lettres encore inédites, domine Jules Barbey. Ne sont-elles pas précieuses à transcrire en tête de cette charmante édition, pieusement et ingénieusement imitée de celles de Trebutien par la *Société Normande du livre illustré*?

[A Trebutien, 1832.]

Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Eh bien, Monsieur et ami, que devenez-vous avec votre prospectus? Vos imprimeurs sont-ils plus traitables? Mettrons-nous flamberge au vent, ou décidément flamberge restera-t-elle dans son fourreau? C'est ce que j'ai cru et ce que je crois encore, mon cher ami, d'après votre silencieuse attitude et les chances probables de succès que nous aurions à débiter notre denrée intellectuelle au beau milieu de gens qui n'ont jamais senti que la démangeaison de plus grossiers appétits.

Si je ne suis qu'un balourd dans mes présomptions et si, au contraire, le prospectus s'imprime, je m'en vais vous transcrire *Léa* à grand renfort de besicles et de patience. De votre côté, sitôt que le prospectus sera sorti des presses de ce damné *bocco* de Chalopin, avec ses nauséabondes et ridicules répugnances à propos de la duchesse de Berry, adressez-le-moi que je le répande à pleines mains. Voilà pour l'intérêt de l'association écrivaillante et aussi pour que je le lise dans mon encoignure tout à l'aise, car j'en suis extrêmement curieux... Je suis persuadé que notre prospectus est une première déclaration. Je le dis aux arbres, au ciel, aux vents qui emporteront mes paroles. Ainsi faisait le Cherubino de Beaumarchais, petit artiste à sa façon, *il* Cherubino, en parlant de cet amour toujours en disponibilité qu'il avait pour toutes les femmes.

Que si notre entreprise rate comme nos autres projets *ab ovo*, je me consolerai assez de ce désappointement. Je vais vous dire pourquoi, mon ami. C'est qu'alors je lancerais dans le monde, cet hiver, pourvu que Gosselin voulût s'en charger, sous la forme d'un élégant et voluptueux volume les deux nouvelles que vous savez, accompagnées de deux autres plus longues dont je m'occupe dans ce moment. Ceci n'aura lieu que dans le cas où notre Revue de Caen serait un rêve que nous aurions fait debout...

JULES BARBEY.

25 septembre 1832.

Mon cher Monsieur, j'ai reçu le prospectus; il est bien. Je vous recopie *Léa* avec changements.

Je ne peux vous dire qu'un mot. Il nous arrive du monde, il faut que je fasse acte de présence.

J'embrigade. Envoyez un prospectus à M. Edouard de Bourdonnel, au château de Bourdonnel, à Saint-André d'Hécériat, par Mâcon et Pont-de-Veyle; un autre à M. Victor Fleury, rue d'Argenteuil, 32.

J'ai écrit pour que *l'Artiste* et *le Revenant* nous annoncent. Tâchons de donner à notre revue du retentissement...

Votre tout dévoué, JULES BARBEY.

Saint-Sauveur, mercredi soir.

J'ai oublié hier en vous écrivant, non pas de remonter la pendule comme

père de Tristram Shandy dans une occasion bien autrement importante
e celle de la confection d'un paquet, mais de vous envoyer la liste des
rsonnes de *cettuy* pays qui pourraient s'abonner. Hélas ! cette liste ne
rait être longue. Figurez-vous qu'ici je suis, pour la sauvagerie et l'en-
rcissement, un ours, une espèce de Mordaunt (dans *le Pirate* de Scott),
que je ne vais chez qui que ce soit, si ce n'est chez Mme de Sainte-
lombe, femme d'un esprit élevé et qui aime l'esprit dans les autres avant
voir une opinion. Aussi, voyez l'orgueilleuse conséquence ! s'abonnera-t-
e à notre revue. Elle exceptée donc, je n'ai personne à qui je propose,
toute sécurité de n'être pas mordu, notre abominable lecture. La société
mon père est carliste, ce qui n'est que la moitié du mal, mais, de plus,
fait d'opinion, d'une personnalité concentrique.

Cependant je crois qu'il serait bon que vous adressassiez le prospectus, et
ut-être le premier numéro, d'abord à Mme la marquise d'Hericy, au châ-
u de Pont-rü, par Valognes, et ensuite à Mme de Beaufort, au château
Thiboutot, à Beuzeville-la-Bastide, par Carentan.

Je ne réponds pas que ces dames un peu caillettes du faubourg Saint-
rmain, quand il y avait un faubourg Saint-Germain, exposent la blan-
eur d'hermine de leur carlisme aux souillures de notre contact républi-
n. Mais tentons-les, et que ma *Léa*, à laquelle déjà des larmes de femme
t promis d'autres larmes, soit la couleuvre tentatrice ! Elle est bien gen-
e et bien innocente, la pauvre enfant, pour faire une femme de serpent,
is tant mieux pour le succès de notre machiavélisme.

Quant à l'adresse de Mme de Sainte-Colombe, la voici : au château de
inte-Colombe, à Sainte-Colombe, par Valognes. M. le Comte de Mancilly,
Avranches, m'a aussi promis de s'abonner.

Jusqu'ici voilà de la spéculation. Maintenant, mon ami, voulez-vous me
re un plaisir ? Vous voudrez bien, j'en suis sûr, vous êtes si aimable !
est d'envoyer à Mlle Olympiade Fauvel, rue de Paris, à Lisieux, le numéro
ns lequel sera *Léa*. C'est un numéro que je vous prie de sacrifier en ma
veur.

Dites moi si j'ai mis dans la copie que je vous ai adressée : *sous un ciel*
oilé qui parle d'un monde à venir, etc. Je crains d'avoir oublié l'épithète
oilé qui est de rigueur, vu ce qui suit. Si je l'ai oubliée, soyez assez bon
ur l'ajouter.

Répondez-moi vite sur la composition du premier numéro. Il faut qu'il
it remarqué.

Tout à vous,

JULES BARBEY.

Scudo ne nous donnera-t-il pas pour entrer en danse quelque morceau,
ne dis pas *noté*, mais écrit ? Encore une fois, soignons le premier numéro
mme un début.

Samedi matin (13 octobre).

... Je donnerai probablement dans un des prochains numéros de notre
vue un article sur le *Last Man* de Shelley. Si vous pouviez me déterrer
Dernier Homme de Grainville pour l'époque de mon retour à Caen, je ne
chèterais pas. Je compte en parler dans mon article. Une chose qu'il m'est
cessaire de connaître au juste, c'est l'année de la publication du livre de
elley. Donnez-moi là-dessus quelques lumières.

Adieu, mon ami. Je vous écris de mon lit. Je ne me lève ici que pour dîner. Le spleen m'a repris de plus belle. J'attends impatiemment l'épreuve que vous m'annoncez. Je vous la renverrai le lendemain du jour qu'elle m'aurivera.

Tout à vous et pour toujours,

JULES BARBEY.

Léa (1) parut le 30 octobre 1832. La *Revue de Caen* ne vécut qu'un numéro.

« On ne commence pas par être artiste (2), » dit Barbey d'Aurevilly. Et il ajoute : « L'homme finit par là. » Ici, il se trompait. Dès 1835, *Germaine* — ce magnifique roman-poème intitulé depuis *Ce qui ne meurt pas* — était écrite, et démentait son affirmation. Beaucoup moins de trois ans avait suffi pour que l'artiste, en lui, se révélât à sa plus haute puissance, et manifestât sa pleine maturité.

Ce n'est pas encore *l'Ensorcelée*, ni la concision des *Diaboliques* — but suprême, disait-il à la fin de sa vie ; mais la beauté et la poésie en sont grandioses.

Refusé par les journaux, les revues, les éditeurs, le manuscrit de *Ce qui ne meurt pas* eut bien des vicissitudes avant d'être donné en feuilleton par *le Gil-Blas*, en 1883. Confié à Paul de Saint-Victor, la trace même en fut perdue longtemps. Barbey d'Aurevilly se plaisait à le comparer à celui de *Waverley*, retrouvé par Walter Scott dans un grenier, sous des instruments de pêche ; — Scott, avec Byron et Shakespeare, les enthousiastes admirations de ses premières années et ses inspirateurs.

Que penserait le jeune impatient d'alors de cette jolie réimpression?.. Il croirait un peu moins, sans doute, aux *autres larmes promises par des larmes de femme à sa gentille et innocente Léa*... mais il la retrouverait avec émotion dans ce format qu'il aimait tant, et précédée de son portrait d'adolescent. Ce portrait, sous lequel il inscrivait un jour :

Ce fut moi, comme au soir le jour. Ce fut l'aurore.
Ivre de vie alors, je foulais tout aux pieds.
Peut-être que mon front se reconnaît encore.
Mais mon cœur... si vous le voyiez!

Et :

C'est bien moi. — Mais alors je portais sur la vie
L'infini de mon cœur dans mes yeux de vingt ans...
. . . . . .
. . . . . .

19 septembre 1906.

LOUISE READ.

(1) Reproduite en 1888, le 15 janvier, par la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, et le 12 février suivant par *la Vie populaire*.
(2) Page 4.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Droit

gard Troimaux : *Les Procès célèbres de l'année judiciaire 1905-1906 ;* Librairie Universelle. 3 50

Histoire

on Allemand : *Les Souffrances des uifs en Russie et le Devoir des Etats ivilisés ;* Cornély. 4 »
né Bazin : *Le Duc de Nemours ;* Emile-Paul. 5 »
nond Cabié : *Guerres de religion ans le Sud-Ouest de la France et dans le Quercy, d'après les papiers des Seigneurs de Saint-Sulpice, 1561-1590 ;* Champion. 10 »
Frédéric Loliée : *La Fête Impériale ;* Juven. 3 50
Camille Pelletan : *Victor Hugo, homme politique ;* Ollendorff. 3 50

Littérature

l Deschanel : *A l'Institut ;* Calmann-Lévy. 3 50
es Lemaître : *Jean-Jacques Rousseau ;* Calmann-Lévy. 3 50
ert Reggio : *L'Italie intellectuelle t littéraire ;* Perrin. 3 50
Emile Souvestre : *Causeries littéraires, 1800-1850 ;* Paulin. 3 50
Vincent Voiture : *Stances, sonnets, rondeaux et chansons ;* Sansot. 2 »

Philosophie

Merten : *L'Etat présent de la philosophie ;* Amat. » »
noza : *Ethique*, trad. inédite du Comte Henri de Boulainvilliers, introd. et notes par F. Colonna d'Istria ; Colin. 7 50

Poésie

née Delebecque : *Je meurs de soif auprès de la fontaine ;* Sansot. 3 50
rges Docquois : *Le Plaisir des uits et des jours ;* Fasquelle. 3 50
urice Gauchez : *Jardin d'adolescent ;* Sansot. 3 50
Marguerite Gillot : *Fusées ;* « Simple Revue ». » »
Marcel Noppeney : *Le Prince Avril ;* Messein. 3 50
A.-R. Schneeberger : *Les Profils ;* Sansot. 3 »
André Valvins : *Bazar ;* Messein. 1 »

Publications d'art

el Letalle : *La Peinture à l'Exposition internationale de Liège 1905 ;* Messein. 3 50
le Wyzewa : *L'Œuvre peint de Jean-Dominique Ingres. Quarante-deux photographies classées par ordre de date ;* Calmann-Lévy. 3 50

Questions morales et religieuses

ul Combes : *Le Livre de l'Epouse ;* Avignon, Aubanel. » »
Georges Goyau : *Autour du Catholicisme ;* Perrin. 3 50

Roman

dré Billy : *Bénoni ;* Sansot. 3 50
is Codet : *La Rose du Jardin ;* Fasquelle. 3 50
Devilna : *Force d'âme ;* Messein. 3 50
is Dumont : *La Louve ;* Bibl. des Auteurs modernes. 3 50
hel Epuy : *Le Roman de Jésus ;* Godroy. 3 50
ude Favière : *L'Homme qui assassina ;* Ollendorff. 3 50
Auguste Germain : *Frôleuses ;* Librairie Universelle. 3 50
Pierre de Fradoré : *Le Livre de l'Amour et de la Haine ;* Juven. 3 50
Legrand-Chabrier : *L'Amoureuse imprévue ;* Sansot. 3 50
Frédéric Mauzens : *Le Coffre-fort vivant ;* Flammarion. 3 50
W. Meyer-Förster : *Le Baron de Heidenstamm*, trad. de Maurice Remon et W. Bauer ; Calmann-Lévy. 3 50

A. Morsang : *Le Lierre;* Emile-Paul. 3 50
Emile Moselly : *Terres lointaines;* Plon. 3 50
Edouard Pontié : *Contes latins;* Rudeval. 3 50
J. Sernada et M. de Vlaminck : *Ames de Mannequins;* Douville. 3 50
Gaston Tournier : *L'Epouseuse;* Bill génér. d'éditions. 3
Gabriel Trarieux : *Elie Greuze;* Fa quelle. 3
Giovanni Verga : *Le Mari d'Hélèn* trad. de Mme Jean Carrère; Plon. 3

Sociologie

Emile Bocquillon : *Pour la Patrie;* Vuibert et Nony. 3 50
Eugène Fourniere : *L'Individu, l'Association et l'Etat;* Alcan. » »
L.-A. Gaffre : *La Loi d'Amour. Il Bienfaisance;* Lecoffre. 3
Ernest Seillière : *L'Impérialisme déme cratique;* Plon. »

Théâtre

Horace Van Offel : *L'Oiseau mécanique*, pièce en quatre actes; « La Belgiq artistique et littéraire. » 3

Voyages

Charles Diehl : *Palerme et Syracuse;* Laurens. 3 50
Louis Léger : *Prague;* Laurens. 3

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de « De Maand ». — Hommage à Eugène Carrière. — Autour l'opium. — La bataille des livres en Angleterre. — Publications du *Mercure de France.*

A propos de « De Maand ». — Nous recevons de M. P. van d Meer la lettre suivante :

Uccle-lez-Bruxelles, 4 avril 1907.

Monsieur le Directeur,

Voudriez-vous avoir l'obligeance d'insérer dans votre prochain numéro ces qu ques mots de réponse à l'article de M. Messet, paru dans le numéro du prem avril du *Mercure de France* ?

Sa mauvaise foi à mon égard et sa façon de tronquer ma pensée sont trop év dentes pour que je relève ses insinuations.

Je dois pourtant indiquer la cause de la colère de M. Messet ; il se trahit h même dans la phrase : « le silence de M. Verwey est aussi innocent que vos ma sacres ». — Quel silence et quels massacres ?

Moi, je massacre » Is. Quérido, le dieu de M. Messet. (Voyez *De Maand* 15 février.)

M. Verwey, ainsi que la plupart des meilleurs écrivains en Hollande et en Fla dre, le passe sous silence : peut-être la meilleure attitude à prendre. (Voyez réponse de M. Messet à M. Verwey dans le numéro du premier mars du *Mercu de France*, page 68). — C'est là tout le motif de son article. — P. VAN DER MEE

§

Hommage à Eugène Carrière. — Le 26 février, les amis et les adm rateurs d'Eugène Carrière ont célébré, au cimetière Montparnasse, le pr mier anniversaire de la mort du peintre. Devant la tombe, jonchée des pl belles fleurs, Charles Morice et Frantz Jourdain ont tour à tour pris la p role. M. Frantz Jourdain, en paroles émues, a déploré que le premier préside d'honneur du Salon d'automne ne fût plus là pour défendre une instituti si utile et si menacée : on sait que le Grand Palais, dédié par la Répub que aux Beaux-Arts, ne pourra, cette année, abriter l'exposition du Sal d'automne, parce que ses vastes galeries seront encombrées par les produ de l'industrie automobile. Voici, recueillies par un camarade, les paro prononcées par Charles Morice :

Nous apportons au Maître qui fut notre ami l'hommage d'une admiration que le aps et la douleur n'ont fait qu'accroître.
Nous apportons à sa chère famille l'hommage respectueux de notre fidélité.
Plus nettement encore aujourd'hui qu'au début de cette première année de deuil, is savons qui nous avons perdu et quel vide un cœur unique, en cessant de tre, a laissé dans tous les cœurs, plus nettement aujourd'hui nous lisons dans uvre ardente du peintre la sagesse passionnée du penseur et nous vérifions les tifs de la gratitude que nous devons à cet esprit amoureux et rayonnant.
Quels mondes, en effet, de lumière et de tendresse s'ouvrent à notre regard avec nom que nous prononçons religieusement : Eugène Carrière !
l reste parmi nous un signe clair de ralliement, un principe de foi en l'humanité rable. Et ainsi l'initiateur d'un véritable culte de la conscience humaine demeure ant parmi ses témoins : ils se font un devoir sacré de communiquer à tous la ité qu'il apporte.
Jamais l'enseignement de la douceur raisonnée et des réelles proportions d'inté- des éléments de notre destinée ne fut plus nécessaire qu'en un temps où nous ons sans cesse la violence croître et s'exaspérer et où les hommes semblent dé- rément confondre les moyens de l'activité avec son but et le tumulte des affaires e l'agitation féconde de la vie. Même dans les honneurs qu'ils rendent au mé- e, ils font un choix dont la signification est douloureuse. Permettez-moi de le e sans offenser la mémoire auguste du grand savant que la France officielle vient conduire au Panthéon : nos pouvoirs publics sont, il faut le croire, incompara- ment mieux préparés à comprendre le génie d'un chimiste que celui d'un ar- e. Je ne puis, pour mon compte, penser sans amertume que ce Temple de Mé- ire où si justement repose l'illustre Berthelot fut décoré par Puvis de Chavannes, frère aîné d'Eugène Carrière, et resta fermé aux deux peintres sublimes.
Nous savons bien d'autres signes du peu d'état qu'on fait, à cette heure, des ntres et des poètes. Mais ce parti que le pouvoir a pris entre la science et l'art is dicte votre devoir.
l est de cacher vos divisions et de rester du moins unis dans la vénération de s maîtres afin de maintenir votre rang dans cette société trompée, de la servir lgré elle, vous qui apportez la synthèse, non pas de la matière, mais de l'esprit! qui n'en êtes pas moins les confidents de la nature, vous qui êtes la somme ante des pensées et des sentiments de votre siècle, et les mandataires de la tra- ion immémoriale, vous qui êtes, selon la forte parole d'Eugène Carrière, des tiateurs, et non pas des serviteurs.
Ceci devait être dit devant cette tombe d'où vous entendez distinctement reten- le conseil de la résistance aux interprétations négatives qui risquent d'éterniser division des hommes.
Et c'est de ce désir de concorde dans l'équilibre harmonique des forces qu'à cette e nous saluons avec amour Eugène Carrière.

§

Autour de l'Opium. — On se souvient de l'assertion posée : « L'o- um, entre autres vertus, a cette dernière, et singulière : de laisser intacte raison de ceux qui le fument ; de faire divaguer, en revanche, tous ux-là qui parlent de lui. » Or, le verbe « divaguer » (pris dans son ac- ption la moins péjorative : répandre autour d'un sujet des parlers pro- s, non pas toujours faux, mais assez indifférents), a paru se justifier de -même dans la suite ; d'abord par la *fréquence* de son emploi : M Jean albert, aux cours des deux consultations données au *Mercure* (1), en use, effet, à neuf reprises différentes, et le plus souvent sous forme d'aveu sitif ; ensuite, par l'*à-propos* de cet emploi ; car le texte environnant est rtout composé d'une argumentation digressive et de périphrases inutiles longues. Ainsi, l'on a pu croire vérifiée l'assertion première.
Mais elle apparaît devoir se compléter de la sorte : L'opium, en plus de vertu précitée, possède ce nouveau pouvoir surprenant : faire proférer,

(1) 1er janvier et 1er avril 1907.

à son endroit, de graves vérités historiques. En effet, il change en arrêts définitifs de l'histoire des informations qu'on pouvait tenir comme provisoires, seulement, ou suspecter comme simples notes de voyage.

Voici ces informations : un texte de loi chinoise analysé à l'européenne, et une dépêche de Pékin annonçant que les Chinois « paraissent » bien décidés à enrayer le « fléau de l'opium » — puisque le ministre de l'Intérieur a distribué de nombreux exemplaires de la loi, qu'on a aussitôt affichés...

Et voici l'arrêt qui en découle : *J'ai constaté*, dit M. Jean Ajalbert (1er avril, p. 570), *que la Chine se réformait... C'est de l'histoire...*

Déjà? Quelle divination ! — Cependant, parmi les diverses opinions soulevées, il est bon de relire les fortes déclarations de M. Carl Siger (1er mars, p. 142), qui rassérèneraient le plus inquiet des fumeurs, — à supposer qu'un fumeur ait besoin d'autre recours que l'opium lui-même. — V. S.

§

La bataille des livres en Angleterre. — Aucun arrangement n'est encore intervenu pour mettre fin au conflit qui s'est élevé entre le *Times Book-Club* et la *Publisher's Association*. A l'assemblée annuelle de cette dernière, le président, faisant allusion aux difficultés auxquelles le comité avait dû faire face, attribua le succès obtenu à la justice de la cause des éditeurs et au fait que les membres de l'association s'étaient également conformés aux engagements communs, subordonnant leurs intérêts particuliers non seulement au bien de la corporation, mais au bien des auteurs, des libraires et des diverses professions dépendant de la littérature. Le trésorier, M. William Heinemann, annonça en outre que les souscriptions qu'il avait reçues de ses collègues pour soutenir la campagne auraient été des plus généreuses et suffisaient à couvrir les dépenses.

La Société des Auteurs, dans une réunion tumultueuse, où la question fut discutée par des personnalités éminentes de la littérature, émit, à une majorité assez considérable, un vote de confiance à l'égard des éditeurs.

Enfin, dans une réunion assez nombreuse, les membres du *Times Book-Club* ont résolu à l'unanimité de former une nouvelle société d'édition qui publierait des livres « sans restriction de prix » et selon les indications fournies par la majorité des adhérents.

En attendant, le *Times Book-Club* s'obstine à repousser les conditions de l'Association des Editeurs, dont les membres s'obstinent, par représailles, à refuser de servir les commandes du Club.

Parmi les auteurs qui ont pris le parti du *Times* se trouvent M. George Bernard Shaw et M. Sidney Lee, tandis que Rudyard Kipling, H.-G. Wells, Maurice Hewlett, Israel Zangwill, etc., se rangent du côté des éditeurs.

§

Publications du « Mercure de France » :

ALFRED DE MUSSET, par Léon Séché. Tome I. *L'Homme et l'Œuvre : les Camarades ;* tome II. *Les Femmes*. Deux volumes in-18. Prix des 2 volumes, 7 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

H. DARAGON, Éditeur, 30, rue Duperré, Paris (IXe)

BIBLIOTHÈQUE DU VIEUX PARIS

de jolis vol. in-8° sur papier vergé, tirés à 500 ex. et ornés de pl. hors texte.

La Place Royale

Par **Lucien LAMBEAU**

Volume in-8° sur papier vergé orné de plans et de planches..... **12** »

Honoré d'une souscription du Conseil Municipal de Paris.

L'Hôtel de Transylvanie

Par **Léo MOUTON**

in-8° orné de 4 pl. hors texte..... **4** »

Château Royal de Vincennes

Par **E. LEMARCHAND**

pl. in-8° sur papier de Hollande, orné de 4 planches..... **7.50**

ntes et Conteurs Gaillards

AU XVIIIe SIÈCLE

Par **A. Van BEVER**

l. in-8° sur papier de Hollande, orné de 8 pl..... **15** »

Ouvrages sur les Mœurs de l'Ancien Paris.

liés d'après les rapports de police, les pamphlets, libelles et chansons de l'époque.

Par **Jean HERVEZ**

Femmes et la Galanterie

Au XVIIe Siècle

-8° orné de 2 pl. gravées..... **15** »

Les Sociétés d'Amour

Au XVIIIe Siècle

8° sur papier de Hollande orné de 8 pl ..... **20** »

Catalogue gratis sur demande.

ssions pour le compte des auteurs à des conditions extrêmement

BULLETIN FINANCIER

Depuis quelque temps, les Bourses étrangères subissaient une gêne qui, na rellement, influençait la Bourse de Paris. Cette gêne s'atténue, semble-t-il. marché de New-York et celui de Berlin, notamment, offrent des tendances m leures, et, de la sorte, on peut noter une amélioration générale, encore que lége

La rente française s'inscrit à 94,70 au comptant, à 94,80 à terme. L'Extérie espagnole marque également 94,70 au comptant; le Turc unifié est à 94,12. fonds russes ont pris un peu de fermeté : le 5 o/o 1906 est à 87,95, le 4 o/o 1 à 73,95, le 3 o/o 1896 à 60,60, le 3 o/o 1891 à 62, le Bon du Trésor à 492.

Les Sociétés de crédit présentent une tenue satisfaisante. La plupart vien de réunir leurs actionnaires en assemblée générale et les résultats communi indiquent une progression dans les bénéfices.

Nous donnerons dans notre prochain numéro les comptes-rendus de l'ass blée de la Société Générale et de l'assemblée du Comptoir d'Escompte. En att dant, voici celui du Crédit Lyonnais.

Les actionnaires de cet établissement, réunis à Lyon en assemblée géné ordinaire, ont entendu la lecture d'un intéressant rapport présenté par M. Maz au nom du Conseil d'administration.

Il résulte de ce rapport que le Crédit Lyonnais réalise, chaque année, des p grès constants, ainsi que le démontrent ces quelques chiffres : en 1905, le nom des effets entrés en portefeuille fut de 19.427.423; en 1906, le nombre s'élè 20.033.561 ; le nombre des coupons s'élève à 90.851.664, au lieu de 88.241.9 et le nombre des comptes, qui, en 1905, avait été de 416.230, a été de 438.206 1906. Quant aux bénéfices, ils atteignent, en 1906, le chiffre de 34.607.448 fr. au lieu du chiffre de 28.505.547 fr. 94 en 1905. Malgré ces succès, le Con d'administration, toujours prudent, a proposé de ne répartir qu'un dividende 55 fr. par action. Le surplus a été affecté aux réserves, qui s'élèvent aujourd' à 125 millions, c'est-à-dire à la moitié du capital social. Toutes les propositi du Conseil d'administration ont d'ailleurs été votées à l'unanimité.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : *14*, rue Bergère.
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province — 10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons. Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

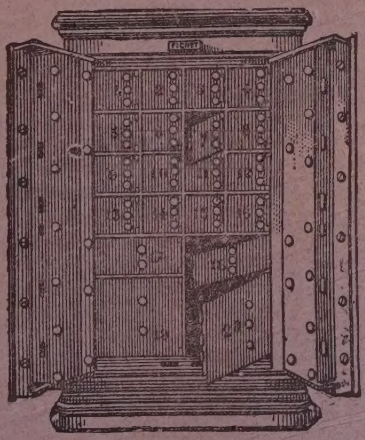
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Élysées*, et dans les principales Agences

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world. — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Gomez Carrillo.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		**Étranger**	
UN AN.....	25 fr.	UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	14 »	SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	8 »	TROIS MOIS.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement.

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement ; 2° en la faculté d'acheter chaque année 20 volumes des éditions du *Mercure de France* à 3 fr. 50, *parus ou à paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port compris).

France : 2 fr. 25 | **Étranger : 2 fr. 50**

Envoi franco, sur demande, du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.